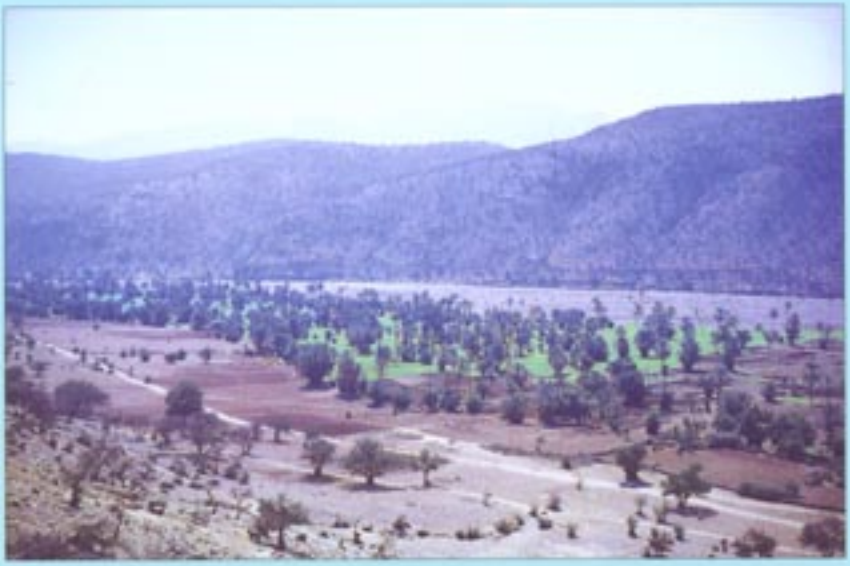
JEAN PODEUR

TEXTES BERBÈRES DES AÏT SOUAB

Anti-Atlas, Maroc



Édités et annotés par
Nico van den Boogert, Michelle Scheltus,
Harry Stroomer

Collection "Bilingues"

Édisud / La Boîte à Documents

Dans la même collection :

Auguste Mouliéras, *Les Fourberies de Si Djeh'a, contes kabyles*. Présentation de Jean Déjeux.

Jean Delheure, *Contes et légendes berbères de Ouargla - Tinfusin.*

Emile Laoust, *Noces berbères - les cérémonies du mariage au Maroc.* Edition établie par Claude Lefébure.

Père Henri Genevois, *Monographies villageoises ; At-Yanni et Taguemount-Azouz.* Edition établie par le Centre de recherche berbère (Inalco, Paris).

Première édition 1995
Tous droits de reproduction. traduction et adaptation réservés pour tous pays.
ISBN 2 85744 826 0
ISSN 0985 4223

Capitaine Jean Podeur

TEXTES BERBÈRES DES AÏT SOUAB

(ANTI-ATLAS, MAROC)

- 11089 -

98.264
COL
t

édités et annotés par

Nico van den Boogert
Michelle Scheltus
Harry Stroomer

Collection "Bilingues"

INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN (AIX-EN-PROVENCE)
en collaboration avec le
DÉPARTEMENT DES LANGUES ET CULTURES DU MOYEN-ORIENT ISLAMIQUE
UNIVERSITÉ DE LEYDE (PAYS-BAS)

Edisud/La Boîte à Documents

AVANT-PROPOS

Pendant la période du protectorat, une chaire de berbère fut créée à Rabat et une expérience d'intégration du berbère dans l'enseignement secondaire conduite au Collège d'Azrou. Durant toute cette période, la production scientifique dans le domaine des études berbères a été très importante.

En dehors de l'université de Rabat, l'armée française et les autorités civiles ont fortement contribué au développement des travaux consacrés à la langue berbère. En effet, à cette époque, la tâche des officiers des affaires indigènes était plutôt politique et administrative que militaire. Certains d'entre eux se sont attachés à mieux connaître les populations dans un seul objectif de contrôle et de surveillance, d'autres, au contraire, ont donné à la sociologie, la linguistique ou l'ethnologie du Maroc quelques-uns de ses meilleurs spécialistes, même si on peut leur reprocher une vision des choses parfois vieillie ou un manque d'objectivité. Profitant d'une situation qui leur valait de séjourner plusieurs années dans un milieu berbère ou arabe, ils en ont profité pour découvrir une langue, un mode de vie et des systèmes de pensée dont l'étude a abouti à des publications qui font encore référence aujourd'hui et demeurent même irremplaçables pour certains dialectes.

Le capitaine Podeur faisait partie de cette dernière catégorie. Sa connaissance de la langue berbère acquise à l'Institut des hautes études marocaines de Rabat lui a permis d'entrer directement en contact avec la population berbère, et de recueillir des données ethnographiques sans passer par un interprète. Le linguiste, dont la discipline est moins interprétative, est davantage à l'abri des reproches qui ont pu être adressés aux spécialistes d'autres disciplines ; c'est ce qui rend le travail de Podeur tout aussi appréciable aujourd'hui qu'à l'époque où il a été réalisé.

Les textes présentés dans cette édition ont été recueillis par Podeur (1920-1985) dans les années quarante à Tanalt, une petite ville située dans l'Anti-Atlas (Maroc du Sud), à environ 90 km au sud d'Agadir et 70 km à l'est de Tiznit. Podeur a intitulé son travail *Etude Linguistique sur la tribu des Ayt-Souab de l'Anti-Atlas* et

mentionne sur la même page : « Fait à Tanalt, le 24 septembre 1950 ». Le travail se compose d'une première partie consacrée aux remarques grammaticales (p. 1-88) et d'une seconde contenant des textes et traductions (89-212). Seule la seconde partie est publiée ici.

Le travail a été présenté comme « mémoire » dans le cadre des études pour le « Diplôme d'études supérieures marocaines ». Podeur l'a envoyé pour cette raison, ronéotypé, à Arsène Roux, berbérisant et spécialiste en dialectes Tachelhit, résidant alors à Rabat. Un exemplaire de ce mémoire a été retrouvé parmi les documents conservés dans le Fonds Roux à Aix-en-Provence. Il s'agit d'un grand cahier (21 × 30 cm) à couverture jaunâtre, contenant 212 pages et portant les références V/4/3/ utilisées dans la classification provisoire des documents du Fonds Roux, établie par Salem Chaker. Le mémoire original est conservé aujourd'hui dans l'armoire A du Fonds Roux à l'IREMAM. La transcription utilisée par Podeur est largement la même que celle utilisée à l'Institut des hautes études marocaines.

Mme Claude Brenier-Estrine, responsable du Fonds Roux, a rédigé avec l'aide de Mme Podeur une biographie de Jean Podeur, présentée ci-après.

La présente édition s'est maintenue aussi près que possible du mémoire original de Jean Podeur. Les éditeurs ont modernisé et homogénéisé la transcription des textes, ajouté dans la traduction certaines phrases qui font défaut dans l'original, repris dans certains cas les traductions pour améliorer la compréhension des textes et ajouté des notes explicatives. Nous n'avons pas rendu compte de tous les changements et corrections effectués, afin de ne pas alourdir la lisibilité des textes.

Nous avons préparé cette édition dans l'intention de fournir des matériaux de base pour l'étude de la langue et de la culture berbère Tachelhit. En 1994, le discours de Sa Majesté le roi Hassan II laisse augurer des perspectives heureuses pour l'enseignement du berbère et nous pressentons que l'étude linguistique et ethnographique du capitaine Podeur, outre le plaisir que l'on éprouve à sa lecture, sera un instrument précieux dans l'enseignement et l'étude de la langue berbère.

Nous adressons l'expression de notre gratitude à M. Ahmed Mahiou, directeur de l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, pour sa permission d'éditer ces textes et

à Mme Claude Brenier-Estrine, documentaliste du Fonds Roux, qui a bien voulu corriger le texte français et rédiger la biographie de M. Podeur. Qu'elle trouve ici l'expression de notre gratitude pour ses encouragements et son accueil cordial à Aix. Nous remercions aussi Mme Podeur qui nous a donné la permission de publier les textes de son mari.

NICO VAN DEN BOOGERT

MICHELLE SCHELTUS

HARRY STROOMER

Université de Leyde
Département des Langes et Cultures
du Moyen Orient Musulman
Boîte Postale 9515
2300 RA Leyde
P a y s B a s

JEAN PODEUR

Le capitaine Jean Podeur est né le 5 mars 1920 à Milizac (Finistère). Après des études au lycée de Brest et au prytanée militaire de La Flèche, il intègre en 1940 l'Ecole militaire de Saint-Cyr, alors repliée à Aix-en-Provence.

Il rejoint ensuite la Légion étrangère à Sidi-Bel-Abbès et débarque en France à la tête d'une section du 8e régiment des Tirailleurs marocains.

Blessé à la tête en janvier 1945, il entre alors sur sa demande au Service des affaires indigènes du Maroc et occupe son premier poste à Demnat dans la région de Marrakech.

Afin de parfaire sa formation, il suit à l'Institut des hautes études marocaines à Rabat l'enseignement des Affaires indigènes au terme duquel il obtient, avec mention, les certificats d'arabe dialectal et de berbère (tachelhit).

Nommé adjoint à l'annexe des Aït Baha (région d'Agadir), il prend le commandement du poste de Tanalt où il vivra avec sa famille durant quatre ans en se consacrant à la tribu des Aït-Souab.

En juillet 1949, il obtient le brevet de berbère (mention bien), puis en 1950 le diplôme d'études supérieures marocaines après la

soutenance, à Rabat, d'un mémoire sur la civilisation berbère représenté par le texte ici publié. Ainsi, sa parfaite connaissance de la langue berbère, les relations de sympathie qu'il a su entretenir avec les Aït Souab, son intérêt pour leur expression littéraire (énigmes, proverbes, contes), leur coutumes et leurs traditions, lui ont-ils permis de réaliser ses enquêtes sans intermédiaire et de recueillir lui-même les documents qui font l'objet de son étude.

Adjoint au Cercle de Tiznit (Agadir) et commandant le 48e Goum, il rejoint ensuite Sefrou jusqu'à la fin de la guerre. Il est alors nommé chef de cabinet du général commandant la région de Marrakech et prend le commandement de l'annexe d'El-Kalaa des Mgouna jusqu'en 1955 où il est blessé à la suite d'un soulèvement en tribu. Il achève son séjour au Maroc en assurant le commandement de l'annexe de Tafraout (Agadir).

Comme en témoignent les nombreuses distinctions et décorations militaires qui lui seront attribuées (légion d'honneur, croix de guerre 39-45, chevalier de l'ordre du mérite saharien etc.), sa carrière militaire se poursuit brillamment à Marseille et en Allemagne dans les années 60, aux Etats-Unis dans le début des années 70 et enfin à Paris.

Nommé au grade de colonel, il quittera l'armée en 1983 et décédera le 11 mai 1985 à Sarlat (Dordogne).

CLAUDE BRENIER-ESTRINE

Système de transcription

CONSONNES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
occlusives		t	ṭ		k	k^w	q	q^w		
	b	d	ḍ		g	g^w				
fricatives	f	s	ṣ	š	x	x^w			ḥ	
		z	ẓ	j	ɣ	$ɣ^w$			ɛ	
nasales	m	n								
roulées		r	ṛ							
latérales		l	ḷ							
approximantes				y		w				h

1 labiales
2 dentales
3 dentales pharyngalisés
4 palatales
5 vélaires
6 vélaires labialisés
7 uvulaires
8 uvulaires labialisés
9 pharyngales
10 glottales

VOYELLES

hautes	i		u
basses		a	

Adaptations

Les textes de Podeur ont subi les adaptations suivantes :

1) Le *schwa* non-phonémique, représenté presque partout par « e », mais aussi par « a », « i » ou « u », est éliminé :

Podeur	édition
tigemmi	*tigmmi*
sersen	*srsn*
lmaɛruf	*lmeruf*
tisugg^{w}it	*tisgg^{w}it*

2) La notation des voyelles est simplifiée : « ä » et « å » sont écrits /a/, par exemple :

Podeur	édition
idåren	*idarn*
amerwäs	*amrwas*

3) Le trait d'union est éliminé ou remplacé par un espace, par exemple :

Podeur	édition
ar-äsen-ttawl	*ar asn ttawl*
ur-sul-telli	*ur sul tlli*
imi-nn-ek	*imi nnk*

4) L'élément *n* dans les mots *yan* « un, une » et *sin* « deux » et le *n* de la construction du génitif sont gardés ou reconstitués. Dans les textes de Podeur on trouve plusieurs transcriptions : parfois on trouve *n*, ou bien, dans des cas comparables, une forme assimilée provenant de ces éléments *n*, ou bien une élision de *n* ou de la forme assimilée. Exemples :

Podeur	édition	Podeur	édition
-C uC-	-C n uC-	iγd uxrbiš	*iγd n uxrbiš*
-C w wV-	-C n wV-	aγllay w wayyur	*aγllay n wayyur*
-V wC-	-V n uC-	afa wjjig	*afa n ujjig*
-V w wV-	-V n wV-	tagulla w wudi	*tagulla n wudi*
-C iC-	-C n iC-	amarg izgirn	*amarg n izgirn*
-C y yV-	-C n yV-	mnid y yan	*mnid n yan*
-V yC-	-V n iC-	targ^{w}a yẓnagn	*targ^{w}a n iẓnagn*
-V y yV-	-V n yV-	tiγira y yisan	*tiγira n yisan*
-C l l-	-C n l-	asngar l lxrif	*asngar n lxrif*
-V l l-	-V n l-	kra l lflus	*kra n lflus*
-V m m-	-V n m-	kra m mddn	*kra n mddn*
ya w-	yan uC-	ya wzbg	*yan uzbg*
yaw wV-	yan wV-	yaw wass	*yan wass*
ya y-	yan iC-	ya ymikr	*yan imikr*
yay yV-	yan yV-	yay yiḷd	*yan yiḷd*
yal l-	yan l-	yal lqist	*yan lqist*

Abréviations

f.h. la forme d'habitude ou forme intensive du verbe
éds. éditeurs
pl. pluriel
sg. singulier

T I I N I

ʕ-ayt-ʒwäb tella tiini ġ-kra n-terʷgʷin lli-ġ irǧa lḥāl, ilın gi-sent wamın ɛgūtsin. Iġ tebda tiini at-tssufuġ arraw-nnɛɛ ġ-wayyur n-ǧubrāyr neg-d mārs, id-bāb-en-tiini iġ ur-gin lmcallmin n-dukkʷar, ar-eiggilen lmcallmin mad-asen-tt-ittēdkkārn. Ar-yādda lmcallem, ar-d-itttwi dukkʷar ġ-ya igemmir mi-ttinin iini, ar-t-ittenna ġ-yat-tariālt itawssan i-dukkʷar ıssi-lı-t, ıgg tasemmawt ġ-tergust-enn-es, iġʷli s-tiini: talāyt-enna ibāqqan, iġ terna igg-as dukkʷar ya yild neg-d sin, yass-tt s-ya-yifer, ibbi ahabu, ilūn-t-id, iġ ikemmel, iggʷ ġ-tiini idu s-tayyad. Iġ gānt talāyn gumanar ar-yāqquy lmcallem neg-d bāb-en-tiini ar-ısnuy talāyn f-ıggi n-tilezdāy afād ad-ur-semdent talāyn, imil ngutāment, ukʷān ǧesrent.

Iġ ar-ttaru tiini ġ-wayyur n-šutānbir ar-tt-qqènen medden ar-kig ikšem wayyur n-ktūber, walaynni kra ġ-medden ar-ittdālāb i-ayt-tmazirt as-tt-ibbi ġ-wayyur n-šutānbir.

Page du manuscrit original
(texte 7)

I

ETUDE SUR LA TRIBU DES AIT SOUAB

ETUDE SUR LA TRIBU DES AIT SOUAB

1 Le pays

La tribu des Aït Souab[1] occupe les versants nord-ouest de la chaîne montagneuse de l'Anti-Atlas. A l'est, le massif du Lkest présente un ensemble compact de chaînes dénudées séparées par des ravins profonds. Le point culminant est le pic Afella n Temzgadiouin[2], qui, à 2.340 mètres, domine l'ensemble montagneux de l'Anti-Atlas. Vers l'ouest, le relief, tout en demeurant aussi tourmenté, s'abaisse vers le plateau des Aït Ouadrim qui domine la plaine des Achtouken.

Seules les vallées profondes de l'Asif Tahameni[3] et de l'Asif Oulben permettent d'accéder par des pistes difficiles au cœur du pays. La tribu des Aït Souab constitue de ce fait un ilot montagnard très différent, au point de vue caractère et coutumes, de ses voisins immédiats. Les Aït Souab sont appelés *ibudrarn*, « montagnards », par leurs voisins Ida Ousemlal et Ida Ouguenidif. Montagnards en effet, pour leur caractère fermé, leur vie âpre et difficile.

Le cœur de la tribu n'est guère à plus de 50 kilomètres à vol d'oiseau de la mer, la barrière montagneuse du Lkest assurant la condensation des nuages, la pluie est relativement abondante (400 à 500 mm par an) et favorablement répartie. Décembre, février et avril-mai sont les mois pluvieux où la terre s'imbibe

1. Un index des anthroponymes, toponymes et noms propres, en orthographie conventionnelle et transcription précise, se trouve à la fin du livre (éds.).
2. « Au Dessus des Mosquées ».
3. « La Rivière Tahameni ».

d'eau, les nappes phréatiques appauvries par un été sec enflent à nouveau et assurent aux sources un débit constant.

La neige tombe en hiver dans les hautes vallées du Lkest, elle n'y tient guère plus d'une semaine, mais interdit alors toutes communications. On note, de mémoire d'homme, une diminution progressive des pluies et des périodes d'enneigement, avec tarissement de certaines sources, d'où disparition de certaines zones irriguées que seules maintenant les pluies fertilisent.

En bref, le pays des Aït Souab se présente comme un ensemble montagneux relativement élevé, de pénétration difficile, riche en eau, pauvre en terres de culture.

2 La population

Le dernier recensement datant de 1949 fixe à 22.800 le chiffre de la population des Aït Souab, densité importante pour le Maroc, trop forte pour un pays montagneux dépourvu de toutes ressources industrielles. Cette population est normalement répartie dans l'ensemble de la tribu, les villages sont installés au flanc des vallées cultivables, en général sur un éperon rocheux facile à défendre. Des pistes muletières, taillées parfois en plein roc, cheminant le long des falaises, en permettent l'accès.

2.1 Origines

L'origine lointaine des Aït Souab est inconnue. Certaines fractions seraient venues du Grand Atlas (Aït Toudma, Isaguen), d'autres se rattacheraient aux Aït Atta du Sahara (Indriff, Aït Iguissel), d'autres prétendent être montées de la plaine (Achtouken, Aït Ouigman). Ces différentes fractions n'ont conservé aucune relation avec leur pays d'origine et ne

fréquentent plus que les sanctuaires du pays des Aït Souab. Les mariages, la communauté de croyances, la communauté d'intérêts les ont vite fait ressembler aux possesseurs anciens du sol ; le parler est très sensiblement le même pour toutes les fractions de la tribu.

La tradition orale se montre plus affirmative, mais aussi plus discrète sur l'origine des habitants de certains villages à peu près également répartis entre les fractions : ils seraient d'origine juive (berbères judaïsés) et viendraient du ghetto de Taoujrart (Aït Mzal) qui fut saccagé en 1497 par les tribus musulmanes du Sous, et dont les habitants furent dispersés et convertis « par le sabre ». Un texte berbère est consacré à cette question[1].

2.2 Historique sommaire

Le seul document relativement ancien qui existe dans la tribu est le compte rendu du séjour que fit le sultan Aḥmad adh-Dhahabī[2] dans le pays des Ida Ouguenidif avec recensement de la population, chaque foyer devant fournir un œuf. Il y est rapporté que les parlementaires des Aït Souab venus y faire leur soumission s'enfuirent au beau milieu des négociations. Le sultan irrité pénétra dans le pays, s'installa dans l'oliveraie Iznaguen où est actuellement situé le poste et infligea aux rebelles une sévère défaite. La médersa de Tanalt est bâtie au milieu du cimetière des soldats saâdiens.

A une époque plus récente, le pays des Aït Souab était divisé en deux clans alliés l'un à la confédération des Achtouken,

1. Voir le texte 17.

2. Sur l'expédition au Sous du sultan Aḥmad adh-Dhahabī (r. 1139/1727 à 1141/1729), voir Ibrāhīm ibn 'Alī al-Ḥassānī, *Dīwān qabā'il Sūs fī 'ahd as-sulṭān Aḥmad al-Manṣūr adh-Dhahabī* (texte édité par Omar Afa, Casablanca 1988) (éds.).

l'autre à la confédération des Ilallen. Peu de temps avant la pacification, les deux clans se réconcilièrent et les différentes fractions de la tribu firent bloc et se reconnurent des intérêts communs quand les Français arrivèrent aux frontières du pays.

Un texte berbère racontant l'origine de ces clans en pays soussi figure dans le recueil de textes[1] ; l'histoire de leur rivalité est une longue suite de pillages et d'assassinats. Il est sans intérêt de les rapporter. En dépit de la soumission et de l'unification de la tribu, le souvenir des luttes du passé et de la rivalité des clans est resté vivace. La répartition des fractions de la tribu entre les différents clans est donnée en annexe.

La soumission[2] eut lieu sans combat en 1934. Le pays étant complètement encerclé, les Aït Souab prirent la montagne, armés de 4.000 fusils, dont 1.500 fusils modernes. Après un bombardement par l'aviation de l'oliveraie de Tanalt, bombardement qui tua trois personnes et deux vaches, l'assemblée des notables de la tribu décida de déposer les armes. Les armes furent rendues au souk Larbaâ de Tanalt.

Un poste de contrôle fut édifié au souk Larbaâ. En 1936, fanatisés par un marabout local qui se prétendait l'envoyé de Dieu, les Aït Ouigman et Imdioun (fractions nord de la tribu) faillirent emporter d'assaut l'annexe des Aït Baha. Une colonne ayant pour objectif le poste de Tanalt se dispersa d'elle-même à 12 km de Tanalt en apprenant l'insuccès de l'opération projetée sur les Aït Baha. La répression fut rapide, les troupes françaises, après avoir dégagé le poste des Aït Baha, laissèrent aux indigènes eux-mêmes le soin d'arrêter les insurgés. Le marabout Sidi Lahsen ou Tayb, directeur de la médersa de Douzemmour, fut capturé par une troupe de partisans et se noya dans une citerne en tentant de s'enfuir.

---

1. Voir le texte 19.
2. Voir le texte 20.

2.3 Dialecte parlé

La tribu des Aït Souab est berbérophone dans sa totalité. Le dialecte est très voisin des autres dialectes soussis. On compte cependant en tribu près de 4.000 bilingues, commerçants établis, à titre provisoire, dans les villes du Nord et revenus au pays et près de 5.000 personnes comprenant en outre le français (ouvriers des mines, gros commerçants de Tanger, de Rabat et de Casablanca).

Seul le dialecte berbère est employé en tribu, tant sur les marchés que dans la vie sociale. Sur 12 chefs de fraction, 5 ne parlent ni ne comprennent l'arabe et, fait remarquable, le commerçant ou l'ouvrier revenus en tribu pour y séjourner définitivement oublient très vite l'arabe qu'ils ont pu apprendre et utiliser auparavant.

Les commerçants émigrés à la ville même utilisent entre eux presque uniquement leur dialecte berbère, je l'ai constaté maintes fois à Rabat et Casablanca.

Les femmes, sauf de très rares exceptions (quelques filles de marabouts), ne parlent que le berbère.

3 La vie économique

3.1 Agriculture

Une agriculture de pays pauvre est la base de la vie économique du pays des Aït Souab. La chaîne montagneuse du Lkest est très vraisemblablement riche de possibilités minières, elle n'a pas encore été sérieusement prospectée et les indigènes montrent peu de goût pour le travail industriel même au stade primitif de l'artisanat.

Agriculture de pays pauvre : la terre est rare, les pentes fortes. Le déboisement, les pluies violentes ont progressivement

dénudé les pentes, le roc est à nu, on le retrouve sous une mince couche de terre arable vers le fond des vallées où des générations de paysans opiniâtres ont retenu la terre par des terrasses aux murs de pierres sèches.

Seules les zones irriguées permettent une culture plus rentable : la « *Targ"a* dite Iznaguen », quelque 200 hectares de terrasses aménagées, la « *Targ"a* dite Touchka », palmeraie dominée de tous côtés par la montagne, très riche en eau mais morcelée à l'infini entre fractions riveraines, la « *Targ"a* dite Alma »[1], riche elle aussi en palmiers et dont l'aménagement récent des rigoles d'irrigation a permis de presque doubler la superficie cultivable.

L'orge est la culture de base. On la cultive tant en zone irriguée qu'en zone sèche. Semée très serrée en zone irriguée, elle donne en bonne année un rendement de 40 quintaux à l'hectare. Dans les champs voisins des villages, épierrés et fumés (appelés ici *amazir*, pl. *imizar*), elle donne en année favorable de bons rendements (15 à 20 quintaux à l'hectare).

Par contre les terrasses de la zone sèche, jamais fumées, ne donnent que des rendements dérisoires au prix d'un travail pénible accompli en grande partie par les femmes, les hommes vivant à l'extérieur de la tribu.

Les labours se font en zone sèche après les premières pluies. Dès que la terre peut être travaillée, le sol est gratté en surface par une charrue primitive dont le soc est en bois renforcé d'une plaque de fer ; elle n'est tirée que par une seule bête : mulet, âne, vache... ; si le propriétaire du champ ne possède pas d'animal, la charrue peut être tirée par sa femme. Les parcelles trop petites ou d'accès difficile sont retournées à la pioche.

L'on récolte de juin à août selon les fractions ; la moisson ne donne lieu à aucun rite folklorique spécial. L'orge est coupée à la faucille, puis liée en gerbes minuscules (*ifassn*) et entassée

1. *Alma* « pâturage, prairie », pl. *ilmatn*.

sur le champ en gerbiers que les femmes transporteront sur l'aire.

Le dépiquage, très primitif, se fait au moyen d'animaux (mulets, ânes ou bovins) qui séparent le grain de la paille en les piétinant. Le vannage a lieu sur l'aire dès que souffle le vent d'ouest.

En bonne année l'orge récoltée par la tribu lui permet de se nourrir sept mois à peine, en année moyenne ou mauvaise année deux mois, trois mois.

Le maïs est cultivé en zone irriguée. En fumant leur terre à outrance, les paysans y obtiennent deux récoltes de maïs par an, après leur récolte d'orge sans, semble-t-il, trop appauvrir le sol. Le premier maïs est récolté en juin, le second en octobre. Le maïs récolté à la main est ensuite séché sur les terrasses des maisons. Le maïs, transformé en semoule dans des moulins à bras, est mangé soit sous forme de couscous, soit en bouillie épaisse appelée *tagulla*. Seuls les rares gros propriétaires en utilisent une partie pour nourrir leur bétail.

Les légumes ne sont cultivés en tribu que dans les jardins de la zone irriguée. Le légume est un luxe peu connu en tribu. On y cultive une variété de navets géants, des carottes, des fèves. Quelques paysans évolués cultivent les pommes de terre.

3.2 Arboriculture

Les arbres fruitiers sont pour les paysans une source appréciable de revenus en année favorable. Près de 600.000 amandiers ont été dénombrés en tribu. Ils sont en général plantés en terrains non irrigués et contribuent à retenir la terre des terrasses. Jamais greffés et assez mal entretenus, ils donnent une variété d'amande douce assez commune. Les amandes sont exportées sur les souks extérieurs ou consommées par la tribu. La « *Targ"a* dite Iznaguen » abrite une magnifique oliveraie de

près de 15.000 oliviers dont beaucoup sont plusieurs fois centenaires. Ces oliviers irrigués, voire même fumés, auraient grand besoin d'être rajeunis, aérés.

Les olives récoltées en fin janvier sont traitées dans les moulins indigènes et donnent une huile très fruitée, un peu âcre, utilisée dans la cuisine. Les tourteaux d'olives sont inutilisés, ils seraient, paraît-il, mauvais pour le bétail.

Grâce à l'écran des montagnes, des palmiers de belle venue enrichissent la « *Targ"a* dite Touchka » et la « *Targ"a* dite Alma ». La datte (*abluh*) n'a rien de remarquable, elle est consommée sèche par les gens de la tribu dont elle constitue, avec l'orge, la nourriture de base. En bonne année, un palmier de zone irriguée porte jusqu'à vingt régimes (*talayt*, pl. *talayn*) de dattes et contribue notablement à l'entretien d'une famille.

Sur les pentes trop abruptes pour être cultivées en orge, le paysan plante des figuiers nains, arbrisseaux d'un mètre de haut, à 4 ou 5 branches divisées dès le sol. Les fruits assez nombreux mais petits sont séchés et consommés. La récolte se fait en automne, le figuier n'est jamais arrosé, son fruit arrive à maturité privé d'eau de mai à octobre, il n'en est, dit-on, que plus sucré. Le figuier sert en outre à fixer par ses racines la terre des terrasses.

Le figuier de Barbarie qui entoure le village, et parfois chaque maison du village, a le double avantage d'être une clôture défensive et une ressource sérieuse en cas de disette. En année normale, les fruits en sont consommés frais ou vendus séchés sur les marchés extérieurs. Les raquettes de figuier de Barbarie constituent pour le bétail un appoint de nourriture très prisé.

Mentionnons encore pour mémoire quelques dizaines de noyers dans les hautes vallées du Lkest, des orangers, abricotiers, pruniers, pommiers, tous fruits des pays tempérés, dont la culture a été encouragée sinon lancée par les autorités de contrôle.

L'apiculture est assez développée dans la tribu des Aït Souab. Toute maison un peu importante comporte un rucher (15 à 20 ruches, corbeilles allongées en roseau). Chaque ruche produit de 1 à 2 kilos de miel. Les abeilles sont nourries en hiver d'eau sucrée et de feuilles de caroubiers. Le miel produit est de trois sortes : *tammnt n tikiwt*, « miel d'euphorbe âcre », employé surtout comme remède, *tammnt n tzuknnit*, « miel de thym », *tammnt n tsnnant*, « miel de chardon ». Le miel recueilli est consommé par la maisonnée. Il est à la fois aliment et remède (maux de gorge).

3.3 L'élevage

L'élevage est très peu développé en tribu faute de terres, d'herbe et de terrains de parcours. Chaque foyer possède une « vache et son petit » qui assurent le minimum indispensable de matière grasse. En montagne les vaches ne sortent pas et sont nourries à l'étable, d'herbe en hiver et au printemps, de feuillages, de paille, de tourteaux d'argan et de raquettes de figuier de Barbarie aux autres saisons.

Posséder des moutons est le privilège des familles riches. Le mouton du pays est petit, robuste, les brebis ne mettent bas qu'une fois par an. Ces moutons, animaux de luxe, sont destinés aux sacrifices des fêtes religieuses.

Le nombre de chèvres est beaucoup plus élevé, la chèvre étant un animal plus rustique qui sait se nourrir de la forêt. Le tertib[1] de 1950 donne 22.000 chèvres pour 3.400 moutons. Elles sont de très petite race, et donnent peu de lait : un verre par chèvre est une bonne moyenne. On les élève pour leur lait, leurs produits vendus sur les souks et leur poil dont on fait des couvertures grossières.

---

1. Le tertib (*tartib*) est l'impôt sur les récoltes et le bétail (éds.).

Bien rares sont les éleveurs qui tuent une chèvre pour la viande, seule une bête malade est égorgée et consommée.

Il n'existe pas un seul cheval en tribu. Le cheval est un animal de luxe, dur à nourrir et inutile dans un pays aussi compartimenté. Quelques mulets par contre. Animaux de bât chez les notables, ils sont pour le paysan moyen l'animal de trait qui lui permet de cultiver au maximum. Quelques ânes aussi que l'on voit paisiblement tirer la charrue à l'époque des labours et transporter au marché leur propriétaire en toutes saisons.

3.4 La forêt

Le pays des Aït Souab était à l'origine un pays de forêts. De beaux vestiges existent encore dans les hautes vallées et sur les pentes du Lkest : chênes verts de fort belle venue, caroubiers, thuyas, genévriers, pins d'Alep. Trop exploitée, elle a disparu, et avec elle la terre arable. Ce qu'il en reste ne peut plus guère être conservé qu'à titre de boisement-témoin.

Vers l'ouest par contre de magnifiques peuplements d'arganiers[1] enrichissent les pentes des vallées ; cet arbre « providence du Sud » est respecté par les indigènes. Chaque village, voire même chaque famille, s'est attribué des droits sur une partie de la forêt et la surveille jalousement. Les fruits sont récoltés à une date fixée par les assemblées de notables, le parcours du bétail en forêt d'arganiers est libre pour tous, mais il est interdit de couper les arbres, voire même de récolter l'argan avant la date fixée par l'assemblée des notables.

1. L'argan ou arganier (*Sideroxylum spinosum*) : en berbère *argan*, pl. *argann*.

3.5 Artisanat

L'artisanat est presque inexistant dans le pays des Aït Souab. Alors que chez leurs voisins immédiats (Ida Ouguersmoukt, Ida Ouguenidif) l'on sait fort bien travailler l'argent, le cuivre, modeler dans la terre glaise des vases, réchauds et autres objets ménagers bien finis et ornés, on ne peut citer en tribu que quelques tanneurs malhabiles, quelques fabricants de nattes en jonc et un douar de potiers qui alimente en poteries courantes et sans grâce les marchés de la tribu.

3.6 Emigration

Au pays des Aït Souab, pauvre et surpeuplé, l'émigration se présente comme un impératif économique. Le pays en année favorable assure pour sept mois, huit mois tout au plus, la subsistance de ses habitants. Le complément indispensable de nourriture doit être importé, l'argent nécessaire à ces importations est fourni par le travail des émigrés.

L'émigration est du type émigration temporaire, chaque foyer délègue à l'extérieur un de ses membres mâles dont le travail assurera au foyer l'argent liquide nécessaire aux achats inévitables d'orge, de sucre, de cotonnades. Cette émigration date de bien avant la soumission. Les Aït Souab vont travailler en Algérie (mineurs, manœuvres), en Tunisie (gardiens, mines), en France et dans les grandes villes marocaines où ils sont commerçants, hommes de peine, ou dans leur jeune âge excercent les mille petits métiers citadins (cireurs, porteurs, marchands de journaux).

Une deuxième cause d'émigration est apparue depuis la guerre, l'Asouab[1] boutiquier installé à la ville et qui a réalisé,

1. Asouab (*Aṣwab*) : nom d'un individu de la tribu des Aït Souab.

en profitant sans vains scrupules des conditions particulières dues à la guerre, de coquets bénéfices. L'argent gagné a été dans sa majeure partie réinvesti en ville dans une multitude de petites entreprises. Le « Chleuh » du Sous y a pratiquement conquis le monopole du commerce de détail. Dès que son entreprise s'étend, il fait venir de la tribu, frères, cousins et alliés pour gérer ses diverses boutiques.

En 1949, sur une population de 22.800 habitants, 2.400 hommes des Aït Souab vivaient hors de la tribu. Il est impossible de chiffrer même approximativement le montant de leurs envois de fonds. Il doit être fort important si l'on considère l'amélioration considérable du standard de vie moyen au cours des dernières années.

4 La vie sociale

4.1 Le foyer

Le foyer est la cellule de base de la société berbère dans la tribu des Aït Souab. Il englobe l'ensemble des gens, parents, alliés ou clients, vivant sous le même toit et sous l'autorité du chef de famille. Ce chef est le père quand il existe ; quand il meurt, un de ses frères lui succède si les biens familiaux sont encore dans l'indivision, sinon un des fils, ou à défaut un gendre, devient chef de famille.

Le chef de famille a autorité sur toute la maisonnée, ses décisions sont en général acceptées sans murmures. C'est lui qui détient les actes immobiliers, les clefs des coffres à provisions. Il achète, vend, antichrèse les biens au mieux des intérêts familiaux, distribue les provisions et partage le travail.

Les hommes du foyer, travaillent aux champs (labours, moissons, cueillette des olives). Tour à tour ils émigrent et vont à la ville soit pour y travailler, soit pour assurer la bonne

marche de la boutique familiale. Leurs gains sont envoyés au pays et servent aux besoins du foyer et le cas échéant à son enrichissement (achat de terres, antichrèses etc.).

Les femmes travaillent elles aussi aux champs aux époques des semailles et de la moisson. Elles moulent le grain, travaillent l'argan pour en obtenir huile et tourteaux. Elles s'occupent des enfants mais ne font pas la cuisine, le chef de foyer, n'ayant en elles aucune confiance, ne leur donne jamais les denrées de consommation et charge un homme du foyer de cuire les aliments. Elles ne savent ni travailler la laine, ni employer le poil des chèvres. Dans les fractions voisines des zones irriguées, elles vont chaque jour sarcler et rapportent à la maison la nourriture du bétail. Ailleurs elles vont ramasser le bois et couper le feuillages et les raquettes de figuier de Barbarie dont on nourrit les bovins.

Elles n'émigrent jamais, ne dépassent jamais les limites de la tribu. Les marchés de la tribu et quelques fêtes religieuses qui leur sont réservées sont leurs seules distractions.

Le clan (*afus*) est l'ensemble des foyers provenant d'un ancêtre commun non encore trop éloigné. Ils vivent groupés dans un même village et dans des délibérations en tribu sont représentés par un porte-parole qui représente le clan.

4.2 Le village

Dans le village (*Imudɛa*) sont réunis plusieurs clans qui vivent en général en bonne intelligence. Le village, de nos jours comme avant la soumission, est administré par un chef de village conseillé par une assemblée composée d'un représentant de chacun des clans du village.

Les maisons sont de pierre liées au mortier de terre et recouvertes d'une terrasse de terre battue. Souvent à un étage, elles abritent les humains à l'étage, les animaux au rez-de-chaussée.

Les pièces longues et étroites éclairées de petites fenêtres (*asksl*, pl. *isksal*) sans fermetures sont disposées autour d'une cour centrale. La maison est entourée d'une murette de pierres sèches plantée de figuiers de Barbarie.

Le village est en général situé dans un endroit escarpé, difficile d'accès, il a sa citerne qui alimente hommes et bestiaux. Au pied du village sont situés les champs épierrés et fumés (*amazir*, pl. *imizar*).

Le magasin collectif (*agadir*, pl. *igidar*) n'existe pas dans la tribu des Aït Souab, alors que dans la tribu voisine des Ida Ouguenidif on trouve encore de nombreux magasins collectifs dont l'assemblée des notables conserve les clefs et les statuts (*talluht*, pl. *tillwah*).

De mémoire d'homme on ne signale pas de magasin collectif dans le pays. Cependant, à proximité des ruines des villages abandonnés à la suite de la grande peste de 1214, on en trouve les traces dans des lieux escarpés favorables à la défense.

4.3 La tribu

Les villages enfin sont groupés en fractions (*taqbilt*, pl. *tiqbilin*) à la tête desquelles se trouve maintenant un chef (*amɣar*, pl. *imɣarn*) désigné par les autorités. Avant la soumission, ces fractions volontiers rivales étaient commandées soit par un chef, soit par une assemblée de notables écoutés et craints, qui tranchaient les litiges au civil et au pénal, les *Ayt Rbɛin*, ainsi nommés parce qu'ils devaient être théoriquement au nombre de quarante.

Dans chaque fraction existaient en outre un ou deux conseillers juridiques (*anflus*, pl. *inflas*), gardiens de la coutume et chargés de conseiller le chef de fraction ou l'assemblée des notables en matière immobilière.

Les petits litiges agricoles étaient réglés par des assemblées

agricoles qui avaient pouvoir d'infliger aux délinquants de petites amendes. L'amende était appelée *tanfgurt*, les membres de l'assemblée *anfgur* (pl. *infgurn*). L'argent était remis à ces membres qui l'utilisaient lors de festins périodiques.

Telle était avant notre arrivée l'organisation administrative dans le pays. Elle a peu changé de nos jours. Les différentes fractions ont été réunies sous le commandement d'un caïd qui juge au pénal. Les litiges immobiliers sont réglés par le tribunal coutumier composé de notables désignés par les fractions, ces notables étant de préférence lettrés. Ils jugent selon la coutume (*lεurf*), une coutume bien peu différente du droit musulman orthodoxe.

4.4 La vie sociale

La vie sociale a peu évolué, les hommes émigrent beaucoup, mais reviennent en tribu dès que possible. Marqués par la vie citadine pendant leur séjour dans les villes, ils reprennent bien vite, dès qu'ils se réinstallent définitivement en tribu, les coutumes ancestrales, et le fait de n'employer que le parler local leur fait oublier la langue arabe et française.

Les femmes ne quittant jamais la tribu n'ont pas évolué. Très sauvages, elles évitent au maximum le contact de chrétiens et se cachent dès qu'elles les aperçoivent. Chargées de tous les gros travaux, elles vivent une vie quasi animale. Mal nourries en temps normal, sauf dans les familles aisées, elles sont les premières à souffrir en année de disette. Elles ne connaissent en matière de religion que les rudiments indispensables. Leur religion est plus faite de superstitions diverses (bons et mauvais génies) que de dogmes révélés.

Le mariage se fait en tribu selon les règles du droit islamique. Les filles sont épousées très jeunes. La rude vie qui leur est faite ne tarde pas à les flétrir. Le divorce est courant,

bien rares sont les Aït Souab qui gardent à vie une femme qui ne leur a pas donné d'enfant mâle.

La polygamie est chose assez rare, le paysan de la tribu est trop pauvre pour nourrir plusieurs femmes. Quelques chefs indigènes aisés ou certains marabouts ont à leur service des concubines noires, souvenir d'un temps non encore trop éloigné où le commerce d'esclaves était florissant en tribu.

Le mariage ne donne lieu à aucun rite vraiment curieux, il est pour le village une occasion de festoyer et de danser et pour les parents des conjoints la cause de grosses dépenses.

Les enfants mâles restent jusqu'à 7 ans sous la tutelle de leur mère, gardienne des traditions et du dialecte local. En dehors de quelques fils de notables, ils ne comprennent absolument pas l'arabe. Dès qu'ils ont jeûné (12 à 13 ans) ils sont considérés comme adultes et vivent en tribu la vie normale des hommes, à moins qu'ils n'émigrent, poussés par la nécessité, l'appât d'un gain facile ou même l'esprit d'aventure.

5 Religion et coutumes

Convertis à l'islamisme, bien avant la pénétration dans le pays des troupes du sultan, par des lettrés ambulants arabes ou berbères, les Aït Souab sont restés des musulmans fanatiques magnifiquement intolérants. Vivant à l'extérieur, ils s'adaptent volontiers aux coutumes étrangères et bon nombre d'entre eux ne pratiquent plus, mais dès leur retour en tribu ils rachètent par un zèle accru ces manquements passagers. Aussi ignorants qu'ils sont intolérants, leur connaissance de la religion se borne au dogme essentiel, aux prières et au jeûne obligatoire. Les lettrés issus de la tribu et professant dans les mosquées de village montrent une rare ignorance de la religion et du monde islamique. Seuls quelques lettrés étrangers à la tribu ou quelques Aït Souab ayant longtemps vécu à l'extérieur ont des

connaissances sérieuses, leur réputation est grande en tribu. Ils étaient avant la soumission les conseillers religieux et juridiques devant qui les affaires graves passaient en dernier ressort.

La religion musulmane dans la tribu des Aït Souab, bien éloignée du wahabisme oriental, est tout imprégnée sinon dominée par le culte des saints locaux, personnages pieux morts en odeur de sainteté et dotés de pouvoirs particuliers. Chaque fraction a son saint à qui chaque année est dédiée une fête. On y égorge en honneur du saint quelques chèvres ou poulets pour solliciter ses faveurs, les pauvres de la fraction sont conviés au festin. C'est pour la fraction l'occasion de se réunir, de danser, voire même de conclure des affaires[1].

5.1 Ecoles religieuses

Il existe en tribu 131 écoles coraniques où les enfants du village psalmodient le Coran sous la direction d'un lettré armé d'une férule. L'enseignement est donné dans une pièce de la mosquée nommée *liḥdar* aux enfants des familles aisées seulement, les familles pauvres employant les enfants comme bergers dès leur plus jeune âge. Les filles ne sont pas admises à suivre cet enseignement, quelques filles de marabouts sont instruites à domicile par leur père. Les enfants restent ainsi sous la direction du lettré de 7 à 10 ans et peuvent en principe réciter à leur sortie le Coran en entier.

Le lettré, logé à la mosquée, vit de l'usufruit des biens de la mosquée, ou est payé par l'assemblée des notables, sans préjudice des petits cadeaux que lui font ses élèves. C'est dans le village un personnage respecté, invité à toutes les fêtes familiales.

---

1. La liste des principaux saints est donnée en annexe, voir par. 7 ci-dessous.

Le plupart des enfants se contentent de cet enseignement. Ceux qui veulent et peuvent continuer les études religieuses entrent alors dans les collèges coraniques, 19 en tout dans la tribu, où des lettrés réputés leur apprennent le droit musulman, le Coran commenté, la vie et les gestes commentés du Prophète et, dans le domaine profane, la littérature et la poésie arabes. Les études durent de 10 à 15 ans, beaucoup de ces étudiants sont mariés mais vivent au collège en célibataire. La fin des études est décidée par le directeur du collège sans examen. Les élèves désormais capables d'enseigner deviennent instituteurs dans les écoles coraniques du premier degré, les meilleurs sont conservés comme moniteurs au collège de Tanalt ou au collège de Takoucht.

Le collège de Tanalt est le seul vraiment important. Son directeur, un lettré réputé, originaire des Aït Milk (tribu des Achtouken), y dispense, à plus de 40 étudiants en majorité étrangers à la tribu, un enseignement religieux et profane très poussé.

5.2 Les chorfas

Les chorfas des Aït Souab sont tous des chorfas idrissides établis il y a fort longtemps dans le pays, bon nombre d'entre eux possèdent un arbre généalogique. Les arbres généalogiques qui ne sont en général que des copies de documents plus anciens peuvent être consultés.

5.3 Les moussems

Comme les « pardons » bretons, les moussems sont à la fois une fête religieuse et une fête profane. Fête religieuse d'une religion paysanne, ils sont dédiés à la mémoire d'un saint local

dont la tradition orale rappelle les hauts faits. L'on se réunit à date fixe autour du tombeau du saint. Les personnages pieux de la tribu y passent la journée en prières, les autres après une courte visite et une offrande propitiatoire visitent le marché qui s'est élevé aux environs du tombeau, mangent, font des affaires. Le moussem dans certains cas se termine par une séance folklorique de danses et de chants.

Trois moussems importants se tiennent ainsi chaque année en tribu : le moussem de Lalla Mamas Ali[1] dans la tribu des Achtouken au mois d'août, vieux moussem très fréquenté, il attire, outre toutes les fractions de la tribu, les pèlerins des tribus riveraines Ida Ouguersmoukt, Ida Ouguenidif, Aït Ouadrim, etc.

Les moussems de Sidi Abd el Wahed dans la tribu des Aït Yahia et de Sidi Saïd Gouaoujjou dans la tribu de Takoucht, moins importants, n'attirent que les gens de la tribu.

Les offrandes recueillies le jour du moussem vont aux pauvres de la tribu et aux descendants du saint, pour qui le pouvoir et la bénédiction de leur illustre aïeul sont ainsi réalités tangibles.

5.4 Coutumes

A l'encontre des pays berbères du moyen et grand Atlas, on ne peut guère relever en pays des Aït Souab comme dans tous les pays soussis des rites agraires curieux ou des coutumes particulières. Les labours, la moisson, la récolte des fruits ne donnent lieu à aucune fête ou prières particulières, beaucoup de travail par contre, un travail pénible et peu rentable. Le mariage est une cérémonie très simple, l'enterrement plus simple encore.

Les Aït Souab ont cependant une grande fête profane, la fête

1. Voir le texte 14.

des beignets que célèbrent aussi la plupart des tribus de l'Anti-Atlas. Elle a lieu dans la tribu des Aït Souab à la mi-février et dure trois jours. Les gens se reçoivent mutuellement, festoyent pauvrement dans l'ensemble, mais il n'est pas un foyer, même le plus pauvre, qui ne cuise ce jour-là les beignets, galettes molles de farine d'orge appelés *idrnan*. Au second jour de la fête, la fraction se réunit en un lieu choisi depuis très longtemps et y fait l'*aḥwaš* auquel tout le monde assiste et semble en éprouver beaucoup de plaisir. Dans leur zèle musulman, les Aït Souab ont voulu trouver une explication religieuse à cette fête, l'explication donnée est peu convaincante, et il s'agit certainement là d'une fête pré-islamique[1].

Autre coutume des Aït Souab : la fête annuelle des *Rṛma*[2], confrérie de tireurs qui existe de très longue date avec statuts et historique. Les *Rṛma* étaient autrefois les guerriers les plus habiles au tir à l'arc. Faire partie de cette confrérie était un titre de gloire et une source de profits, le vulgum pécus recherchant volontiers la protection d'un *rrami* influent. Après l'arc les *Rṛma* furent armés de fusils. Ils se réunissaient dans chaque fraction chez leur chef et exerçaient leur adresse après avoir festoyé et psalmodié les prières d'usage. Depuis la soumission, les *Rṛma* se sont bien affaiblis n'ayant plus d'armes pour affirmer leur adresse. La confrérie existe encore, mais tend de plus en plus à devenir un ordre semi-religieux auquel les jeunes ne semblent plus pressés d'adhérer.

Chaque fête et chaque mariage en tribu est célébré par un *aḥwaš*, séance de danses et de chants. Les hommes s'assemblent en demi-cercle côte-à-côte, au milieu les joueurs de tambourins (*agganza*, pl. *igganziwn*), au centre du cercle deux ou trois coryphées. Le rythme de la danse et du chant est invariable :

---

1. Voir le texte 15.

2. *Rṛma*, de l'arabe *ar-rumāh* ; sg. *rrami*, arabe *ar-rāmī*. Voir le texte 13 (éds.).

une invocation, un chant, des corps balancés en cadence et des claquements de mains. La fraction profite généralement de l'occasion pour faire savoir à son chef, voire même à l'officier contrôleur du lieu, ce qu'elle pense de l'autorité... et ce n'est pas obligatoirement du bien.

Les femmes participent très rarement à la fête, elles ne dansent que la nuit, ou le jour, le visage couvert. L'*aḥwaš* mixte n'existe pas en tribu.

6 Conclusion

Ilot de montagnards isolé avant la pacification par le relief du pays et sa volonté propre car les émigrés partaient alors pour de très longues années, le pays des Aït Souab, rendu plus accessible dès notre arrivée dans le pays, a essaimé en Afrique du Nord, dans les villes du Maroc surtout, plus du quart de la population mâle active. Les premiers émigrés sont revenus finir leurs jours au pays, les jeunes les remplacent. La sécurité assurée, les transports faciles ont-ils apporté en quinze ans des changements profonds dans la vie du pays ? Peut-on prévoir dans un délai assez court des changements nouveaux ?

Au point de vue économique, aucune amélioration, les récoltes sont aussi peu abondantes, l'argent frais procuré par le travail des émigrés assurant l'indispensable, les terrasses les plus difficiles d'accès ont été abandonnées, chaque crue emporte à la mer une proportion non négligeable de la terre arable, le pays retourne petit à petit au désert. A moins que n'y soient découverts des gisement de métaux rares, le relief compartimenté s'oppose à la création d'entreprises industrielles. La population désormais à l'abri des famines et épidémies va s'accroissant, l'émigration temporaire actuelle se transformera tôt ou tard en émigration définitive.

Au point de vue social, les hommes seuls émigrent, la

femme reste au foyer et y élève les enfants selon les traditions ancestrales. Le dialecte berbère est le seul utilisé, tant que les femmes n'accompagneront pas leurs maris émigrés. Ceux-ci trouveront à leur retour un état de choses inchangé et reviendront en quelques mois aux habitudes, règles de vie et au dialecte de leur enfance.

Quinze ans de vie calme, de communications faciles et de relations pacifiques avec les voisins n'ont en rien modifié la structure profonde du pays et la mentalité de ses habitants. Le pays des Aït Souab demeure et demeurera longtemps encore une citadelle berbère également hostile à tout étranger qu'il soit chrétien, arabe ou même chleuh des tribus voisines.

7 Liste des saints protecteurs des fractions

Achtouken	- Lalla Mamas Ali. Fête en août et en mars pour les femmes. - Aït Sidi Ali ou Ahmed. Originaires des Ida Ouguersmoukt.
Takoucht	- Sidi Saïd ou Lahsen Gouaoujjou. Originaire de la fraction Dougadir de Tafraout. Directeur de la médersa de Takoucht. Mort il y a près de 500 ans.
Indriff	- Sidi Ahmed ou Yahia. Originaire de la tribu des Ammeln. Lettré. Fête en septembre.
Aït Aïn	- Sidi Lahsen ou Mhammed. Lettré enseignant. Fête en septembre.
Iguissel	- Sidi Abd el Aziz (Ifghel). Venu de la tribu des Regraga. Lettré enseignant. Fête au mois de janvier.
Aït Yahia	- Sidi Abd el Wahed. Directeur de la médersa de Fouguerd. Mort il y a près de 400 ans. Moussem en septembre.
Azour Ighalen	- Sidi Abd el Wasâ. Marabout. Fête en septembre.
Toudma	- Sidi Messaoud ou Brahim. Lettré. Fête en septembre.
Aït Ouigman	- Sidi Mhammed ou Messaoud. Lettré marabout. Fête en septembre.
Tiouazouin	- Sidi Ahmed ou Iâzza. Lettré marabout. Fête en septembre.
Imdioun	- Sidi Saleh ou Sliman. Marabout. Fête en septembre.

8 Répertoire des fractions de la tribu Aït Souab

appellation officielle	transcription	population (ca. 1950)
Clan Igzoulen	*Igʷzuln*	
Achtouken	*Aštukn*	2.300
Aït Aïn	*Ayt εIn*	420
Aït Bahman	*Ayt Bahman*	780
Aït Oughan	*Ayt Uγan*	730
Aït Ouigman	*Ayt Wigman*	2.150
Aït Yahia	*Ayt Ihya*	2.800
Azour Ighalen	*Azur n Iγalln*	2.200
Iguissel	*Igisl*	1.250
Indriff	*Indriff*	1.650
Takoucht	*Takušt*	1.100
Tiouaziouin	*Tiwwazzuyn*	980
Toudma	*Tudma*	1.650
Clan Taheggouat	*Tahggʷat*	
Imdioun	*Imdiwn*	820
Imkouin	*Imkwin*	900
Isaguen	*Isagn*	2.950
Total		22.630

II

TEXTES

LḤJJIYAT

Ḥgrγ[1] ak t, mlγ ak t :

1 Tjyyr ur tli imi : taglayt.

2 Iγ idda ig afqir, iγ d yuḍa ig aɛzriy : ayddid.

3 Kraḍ kraḍ, ar Iḥaḥan[2] : inkan.

4 Ar ttsḥkuk[3], tγli d ignna : taknarit.

5 Iγzzif ur iṭṭif asklu : aγaras.

6 Yan iḍfar k bdda, iγ ar tzzigizt, ar izzigiz, iγ tbtt[4], ibdd : amalu nnk.

7 Sin ismgan bksn bdda : agdur t tsksut.

8 Turu tn, tg tn γ wukris : tissit.

9 Turu tarwa, tg tn γ ijjbirn : ikrmudn[5].

10 Iγzzif, tug"r t tzuknnit[6] : aγaras.

---

1. *ḥgr* « mépriser », aussi « proposer une devinette ».
2. Confédération des tribus entre Essaouira et Agadir (éds.).
3. *sḥkuk* (f.h. *ttsḥkuk*) « fabriquer des galettes », cf. *taḥkukt* « galette ».
4. *tbtt* = *t-bdd-t* (éds.).
5. *ikrmudn* « légumineuse à gousse (pois, lentilles, fèves, etc) », un collectif pluriel.
6. *azuknni* et *tazuknnit* « thym » (éds.).

ENIGMES

Je te la propose et je te l'explique :

1 Passé à la chaux, il n'a pas d'ouverture : l'œuf.

2 Quand il part, c'est un vieillard, quand il revient, c'est un jeune homme : l'outre (qui, vide, est toute ridée et, pleine, bien rebondie).

3 Ils sont toujours trois, jusqu'au pays des Ihahan : les pierres du foyer.

4 Il fabrique des galettes en montant vers le ciel : le figuier de Barbarie.

5 Il est long et n'a pas d'ombre : le chemin.

6 Elle te suit toujours, si tu marches, elle marche, si tu t'arrêtes, elle s'arrête : ton ombre.

7 Deux nègres toujours ceints : la marmite et le couscoussier.

8 Elle leur donne naissance et les porte comme on porte un nouet : l'araignée.

9 Elle leur donne naissance et les porte dans des sacoches : la légumineuse à gousse (pois, haricots, fèves, pois chiches etc.).

10 Il est long, mais le thym le dépasse en hauteur : le chemin.

11 Yusi taskimt[1], ar izzigiz : iγirdm.

12 [redacted]

13 Sin lxlayq, ɛmmrn akal ula gr ignna d wakal : tafukt d wayyur.

14 Yan lmɛdn ikka kullu ddunit, sul ur a ittmmu : tisnt.

15 Yan lxlq išbbɛa kullu lxlayq, sul ur t rin : lmut.

16 Yan wanu ur a srs ittgg^{w}z abla izikr nns : lmdkkn d lɛadda.

17 Mit γ lxlayq lli ur isawaln a s d iṣṣufḍ, Ṛbbi iml asn mad skarn : tizzwa.

18 Mit γ lxlayq lli ur isawaln a s isawl Nnbi : tuḍfin.

19 Mit γ lxlayq a mi ur d ɛrḍn iγ^{w}rban ula uzzal ula ijarifn ula idrarn : lmut.

20 Ma igan asafar n kullu ma iḥyan : aman.

---

1. *taskimt*, pl. *tiskimin* « branche recourbée en forme de faucille servant à arracher les broussailles et le bois mort ».

11 Il porte en marchant une petite serpe : le scorpion.

12 Un rentre, deux frappent à la porte : la verge et les testicules.

13 Deux créatures qui peuplent la terre et l'espace entre la terre et le ciel : le soleil et la lune.

14 Un minerai connu du monde entier et qui n'est pas encore épuisé : le sel.

15 Une créature qui rassasie tous les hommes (en leur enlevant tout besoin) et qu'ils n'aiment pas cependant : la mort.

16 Un puits où ne descend que sa propre corde : la baguette de nettoyage et le fusil.

17 A qui, parmi les créatures qui ne parlent pas, Dieu a-t-il fait savoir ce qu'elle devait faire ? L'abeille.

18 A qui, parmi les créatures qui ne parlent pas, le Prophète a-t-il parlé ? Les fourmis.

19 Quelle est la créature que n'empêchent de passer ni les murs, ni le fer, ni les falaises, ni les montagnes ? La mort.

20 Quel est le remède indispensable à toute créature vivante ? L'eau.

LAMTAL

1 Wnna[1] iγʷran i waḍu ur a yalla i walim.

2 Wnna iran tinγdin iẓẓl asnt iḍarn.

3 Ur ak ikʷmiz inna k iššan, abla afus nnk.

4 Wnna iγʷran i ṭṭlba iγr i sslukt ur a ismummuy s ugʷns n tmkilt.

5 Takat ur a ttasi tayyaḍ.

6 Tamart ur a ttjara i tayyaḍ.

7 Wnna iran tid mmimnin isbr i tid rẓagnin.

---

1. *wnna* = *wanna* « celui qui » (éds.).

PROVERBES

1 Celui qui appelle le vent ne pleure pas sur la paille.

(Ne pas se plaindre des conséquences de ce que l'on a souhaité.)

2 Celui qui veut obtenir de la farine doit étendre ses jambes pour faire tourner la meule.

(On n'obtient rien sans effort.)

3 Ta main seule grattera l'endroit qui te démange.

(Ne compte que sur toi-même en cas de malheur.)

4 Celui qui appelle les lettrés pour lui lire le Coran en entier ne se plaint pas lorsqu'ils ont mangé le moitié du bol de beurre.

(Quand on veut obtenir quelque chose, il ne faut pas regarder à la dépense.)

5 Le foyer ne subvient qu'à ses propres besoins.

6 La barbe (l'homme) ne subvient qu'à ses propres besoins.

(Il ne faut pas trop attendre l'aide d'autrui.)

7 Celui qui veut des choses agréables doit supporter avec patience les choses désagréables.

(Le bonheur est dans la résignation.)

8 Aynna γ iṣbṛ yan, ifulki gis.

9 Wnna ur irin a iṣbṛ, ira a iẓbṛ[1].

10 Wnna ur ra iṣbṛ i yimikk, la budd a iṣbṛ i kigan.

11 Wnna ifssan, ira a isllm.

12 Wnna ignnɛan, ira a išbbɛa.

13 Wnna iɛzln, ira a injja.

14 Lɛfiyt ur swa walli srs irqqan d walli srs ikʷmḍn.

15 Wnna isqsan, ur ra ijlla.

16 Afhim ifhm, aγyul ifrd alim.

17 Lgnɛa a igan atig n aynna ur yufi yan.

18 Wnna iran a išš igjdr, ig as igjdmurri.

1. *zbr* (f.h. *ttzbar*) « couper, tailler, émonder ; être pris de coliques (*azbbar*) », *izbr t wangaz* « il est pris de coliques » (éds.).

8 Ce que l'on supporte avec patience est profitable.

(La résignation, c'est le bonheur.)

9 Celui qui ne sait patienter sera pris de coliques.

10 Celui qui ne sait pas supporter les petits ennui s'en attirera de gros.

11 Celui qui se tait sera sauvé.

12 Celui qui sait se contenter de peu est vite rassasié.

13 Celui qui se tient à l'écart est toujours épargné.

14 Le feu n'est pas la même chose pour celui qu'il réchauffe et pour celui qu'il brûle.

15 Celui qui se renseigne ne se perd pas.

16 L'homme intelligent comprend, l'âne mange la paille.

17 Se contenter de peu est le prix de ce que personne n'a trouvé.

(La modération des désirs est chose excessivement rare.)

18 Celui qui veut manger un lézard l'appelle *igjdmurri*[1].

(Débaptisée, la chose interdite devient ainsi licite.)

---

1. *igjdmurri* : mot sans signification, uniquement employé dans ce proverbe.

19 Ur issin ma illan γ wawlk abla walli srs ittutn.

20 Ur iqqid iγll afarnu.

21 Mani tkka lɛfiyt s ufarnu abla γ imi nns.

22 Ur a ittasi aqndar abla qnṭrayn.

23 Wnna mi idrus lɛql nns, ar ittigut lxsran n ljmiɛt nns, ula lumur nns.

24 Ljhalt tga zund tarɛmt ihršn, wnna tt isuddan ira a ijlu.

25 Iγ drusn tarwa zund iγ issγʷna[1].

26 Taγawsa nna ikšmn afus n yan, ad as ur gin lɛib, ur ta yufi tayyaḍ.

1. *ssγʷna* : de l'arabe *istaγnā* « être assez riche » (éds.).

19 Celui qui a été frappé par le sac à provisions en connaît seul le contenu.

(C'est l'expérience personnelle qui instruit.)

20 La chaume ne chauffe pas le four.

(Pour obtenir quelque chose, il faut y mettre les moyens.)

21 Par où passe le feu dans le four, si ce n'est par sa bouche ?

(Proverbe cité, quand on parle de gens réputés pour la méchanceté de leurs propos.)

22 Seuls deux quintaux peuvent supporter un quintal.

(La richesse attire la richesse.)

23 Celui qui est pauvre en intelligence est prodigue de discussions inutiles et (se vante) de ses possessions.

24 L'ignorance est comparable à une mauvaise chamelle, celui qui la chevauche se perdra.

25 Quand les enfants sont rares, on est à l'aise.

26 La chose que vous venez d'obtenir, ne lui trouvez pas de défauts avant d'en avoir trouvé une autre.

(Se dit à propos d'une femme qu'on vient d'épouser, qui se révèle désagréable et que l'on voudrait répudier.)

27 Iγ išbbɛa ikzin, ira a išš agʷlas.

Zɛma, iγ ijhd yan ira a iṭṭaf yat twayya.

28 Amarg n izgirn a γ nzzan iflwaḍn.

Iflwaḍn gan izgirn[1] *mzawln waskiwn nnsnt. Izgirn ann ar ttinint : « Itti nn gitnγ ad anγ ur tsγiʷt. » Amma tilli mi mnawayn waskiwn nnsnt ar ttinint i umssaγ : « Ašk d sγʷ anγ. »*

1. *izgirn* : collectif pluriel pour bovins ; signifie aussi « vaches » et est alors du féminin pluriel.

27 Quand le chien est rassasié, il veut manger de l'orge verte.

Ce proverbe est employé uniquement en parlant d'un homme riche qui veut acheter une concubine noire.

28 C'est en l'absence de bovins que se vendent les vaches aux cornes tournées.

On appelle aflwad *dans la tribu des Aït Souab une vache aux cornes se divergeant vers l'extérieur. Ces vaches disent à l'acheteur : « Eloigne-toi de moi, ne nous achète pas. » Par contre celles dont les cornes sont parallèles disent : « Viens, achète-nous. »*

(Sens : au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.)

URARN

Urarn ad, ar tn ttinin kra n rṛways zikk zzman γ tmazirt nnγ, amzn fllasn mddn, ar tn ttinin γilad γ gratsn, kudnna illa kra n uḥwaš. Kra γ urarn ann, ar iss aqqran i kra n lwali, kra gisn ar iss ttalγn kra n mddn, kra gisn ar gis addran lhawa gr irgazn t tumγarin.

1 A Sidi Ḥmad u Musa, iγ ak γʷriγ,
ad aγ ikf Ṛbbi γ ljnt, mani γ a ttiliγ.

2 Ur illi abla Ṛbbi, gat t γ lɛqul nnun
ula imawn nnun, ad awn ur ifat lxir.

3 Igʷrṛamn, a ayt Sidi, nra sslam nnun,
sllmγ, sllmn iḍarn inu, isllm wakal.

4 Ad aγ iɛfu Ṛbbi, ajj inn ka luqr fllaγ.

CHANTS

Ces chants furent interprétés, il y a longtemps, par des chanteurs du pays, ils plurent, les gens les apprirent et les chantent encore maintenant, lors des fêtes où l'on danse. Certains de ces chants louent des personnages vénérés, dans d'autres on chante les louanges de certaines personnes, d'autres enfin parlent de l'amour entre hommes et femmes[1].

1 Ah Sidi Ahmed ou Moussa, quand je m'adresse à toi,
que Dieu me donne une place au paradis, où je demeurerai.

2 Il n'y a que Dieu, ayez-le bien à l'esprit
et répétez-le pour que le bien ne vous abandonne pas.

3 Marabouts, ô fils de mon seigneur, nous voulons votre protection,
j'ai salué, mes pieds ont salué, la terre aussi a salué.

(Montre le respect manifesté aux marabouts.)

4 Que Dieu nous préserve, et que les autres nous conservent leur estime.

(Se chante contre les informateurs et les mouchards.)

---

1. Les chants cités ci-dessous sont les plus connus dans le pays. A chaque fête de nouveaux chants sont lancés par les meneurs de jeux. Après l'invocation rituelle à Dieu ou aux saints, tout événement un peu anormal est commenté en quelques phrases lapidaires. Ces chants sont tout de suite oubliés dans leur grande majorité et remplacés par d'autres, les aèdes n'étant jamais à court d'inspiration. Seuls quelques très rares chants jugés particulièrement remarquables ont le privilège de subsister et d'enrichir le folklore.

5 Illa yan uḍar inu γ lxla, yan aγaras ;
illa yan ufus inu γ uḥbu, yan aṣmmiḍ.

6 Ur izriy γayad n ddunit s lxaṭr,
amr[1] yan gis igabln lḥšum nns,
itrk lḥram, igabl γar smmust.

7 Tisnt d laman, d iẓuṛan, d idammn,
wanna iran a inḍr i tγuni nns
ur ra iliḥ ag"ḍi γ nn ttnmilin[2].

8 Ur a ittḍlam lbatl i imuslmn,
inna γ nn yufa lkibr ka γ ittili.
inna γ inssa, la budd at t ixlu, ššin t.

9 Iγ iẓlḍ yan, lɛgab akk" ur t inn ifl,
mqqaṛ ar yalla, ar d ibiqqi wul nns,
ur rad as yini bnadm : « Ma k"n yaγn ? »

10 A wi nu, a baba war lmal,
ar nit ittgalla s Ṛbbi ur t yum[i]n yan.

---

1. *amr* « sauf, en dehors de » (éds.).
2. *nmili* « être rassemblé, être complet, être terminé ».

5 Un de mes pieds est dehors, l'autre sur le chemin ;
Une de mes mains dans le giron, l'autre au froid.

(Se chante contre les gens qui pillent en sous-main le bien d'autrui et feignent d'être désintéressés.)

6 N'est heureux en ce monde
que celui qui s'occupe de ses enfants ;
il laisse de côté ce qui est défendu et ne s'occupe que de ses cinq prières.

7 Le sel, la confiance, les liens familiaux et le sang,
celui qui veut sauter par-dessus son mur (rompre ses liens)
ne pourra s'évader du trou où ils sont tombés ensemble.

(Se dit de ceux qui trahissent les liens familiaux ou amis et par suite n'ont plus de protecteurs.)

8 L'injustice ne fait pas tort aux musulmans,
c'est seulement dans la demeure de l'orgueilleux qu'on la trouve.
Où l'orgueil passe, il détruit tout.

9 Lorsque quelqu'un est pauvre, la mauvaise chance ne le quitte guère.
Même s'il pleure et que son cœur éclate,
personne ne lui demande : « Que t'est-il arrivé ? »

10 O mon Dieu, ô mon père, dépourvu de tout bien,
il jure par Dieu, pas un seul ne daigne le croire.

11 Ur as ndfaṛ abla ag gis nstr ; εišγ ;
Ḷḷah inεl km, a ddunit, yan wass ar d
iṭṭar yan, ig tuga nit isllawn.

12 Amksa igan asεdiy ar ran mddn.
Amma wašš is ar ka jllant tiγiṭṭn.
Yan iεdln ur yugʷi yan tama nns.

13 Atay ar d iffal iggi n yils lxaṭr,
zzin ar d iṭṭay iggi n wul tanigt.
Wanna igan argaz iṭṭafn lεql,
mqqaṛ iẓra algʷmaḍ, ur a t ittini.

14 Iγ ur ilsi yan idukan γ iḍarn,
ur a iskar i twada γik lli tra.
Aywa, tumγarin, inna γ ur tllimt,
yan iḥaḍrn, ur a ittεmmar nit.

11 Nous ne lui devons que de nous abriter ; je vis ;
Dieu te maudisse, ô monde, un jour
l'on meurt et l'on devient herbe flétrie.

(Il ne faut pas attacher à ce monde une trop grande importance.)

12 C'est un berger heureux que veulent les gens.
Le berger malheureux perd ses chèvres.
Celui qui est bon, personne ne refuse d'être à ses côtés.

13 Le thé laisse sur la langue une saveur agréable,
la beauté chasse du cœur la rouille.
Un homme intelligent,
même s'il aperçoit un serpent, ne le dit pas.

(Celui qui a découvert une jolie femme ne le crie pas sur les toits.)

14 Celui qui n'a pas chaussé ses babouches
ne marche pas comme il conviendrait.
Ainsi, ô femmes, là où vous n'êtes pas,
celui qui est présent ne chante pas comme il le pourrait.

(Se dit pour inviter les femmes à danser.)

Wanna iran ṭṭajin imnawayn[1],
ar iqqrs i tmmwadin nγd tiγiṭṭn.
Ad akk^{w} ur tamnt adif n tkarurt[2],
ad akk^{w} ur tamnt idd iγ ittfrsay.
Inna yaγ walli iḥaḍrn i tfiyi nns,
ad uk^{w}an srs nfḍḍr, uk^{w}an bbin ixsan inu.

1. *mniwiy* (p. *mnaway*, f.h. *ttmniwiy*) « être parallèle, marcher parallèlement ». *ṭṭajin imnawayn* « un ragoût bien cuit et comprenant tout le nécessaire » (éds.).

2. *takarurt (t-)*, pl. *tikurar* « brebis », parfois « vieille chèvre ».

15 Celui qui veut un ragoût bien cuit et comprenant tout le nécessaire, qu'il tue génisses ou chèvres.
N'accorde aucune confiance à la moelle de brebis,
méfie-toi de sa toison quand elle se fend par le milieu.
Celui qui en a mangé la chair nous a dit :
J'en ai mangé, mes os se sont brisés.

(Se chante pour se moquer d'un homme qui a épousé une prostituée jolie et réputée experte. La brebis est la prostituée, la génisse serait la femme normale, la chèvre une négresse.)

URARN N TNGGIFT

Iγ lkmn tigmmi n tslit islan lli iwinin ukris, ar ttirirnt tumγarin n tgmmi. Hati mat ttinint :

1 Ḷlah ifth, a ying^{w}marn-i, tiwim d lxir, tafim d wayyaḍ.

Ḷlah ifth, a yazbg umlil, Ḷlah ifth ar kiγ tuḍam d.

Ašku iwin d islan i tslit yan uzbg n nnq^{w}rt γ wukris. Γ luqt ann, ar ttirirnt tumγarin n tgmmi n usli :

2 Ddan islan ad anγ d awin tuxsin drsnin d walln ẓulnin.

Iγ tlkm tnggift tigmmi n usli, ar ttirirnt :

3 Asgg^{w}as d uzgn a iggawr f uḍuḥan, an nẓẓad irdn i lɛulum-i (lɛulama).

Ar asnt ttinint tiyyaḍ :

4 Ar γassa a mi ira yum tayyrza γ uzaγar s irɛman.

5 Nγ^{w}li d, nγ^{w}li d, aγllay n wayyur, iḍ n lɛid ar nit nssimlil.

CHANTS DU CORTEGE DE NOCES

Quand arrivent les garçons d'honneur qui apportent le trousseau à la maison de la fiancée, les femmes de la maison se mettent à chanter. Voici leurs chansons :

1 Que Dieu vous aide, ô chasseurs, vous avez apporté le bien (le trousseau), vous en trouvez un autre (la fiancée).

Que Dieu vous aide, vous qui apportez le bracelet d'argent,
que Dieu vous aide jusqu'à votre retour.

Les garçons d'honneur apportent dans le trousseau un bracelet d'argent pour la fiancée. Pendant ce temps les femmes de la maison du fiancé chantent aussi :

2 Les garçons d'honneur sont partis pour nous ramener dents bien alignées et yeux noircis à l'antimoine.

Lorsque le cortège de noces arrive à la maison du fiancé, elles chantent :

3 Voici un an et demi que nous sommes à la meule pour y moudre du blé pour les lettrés (qui feront le mariage).

Les autres leur répondent :

4 C'est pour ce jour que ton fils veut la récolte des labours faits avec des chameaux dans la plaine.

5 Nous montons, nous montons, nous brillons comme la lune nouvelle, la veille d'une fête.

6 Tɛqtt, tɛqtt[1], a yaḍgg^{w}al niw, mqqaṛ nggut, ṣṣwab nssn t nit.

7 Tsrks yyi illi tgllint, mqqaṛ d iγarasn ur ɛdiln-i.

8 Škrat i Ṛbbi lli awn yusin iwitun γ yiγd n uxrbiš-i.

9 Nṭṭaf yat tslit zund ayyur n lɛid, nγd afa n ujjig n flulu.

Ar asnt ttinint tiyyaḍ :

10 Nṭṭaf yan usli zund ayyur, nγd atri[2] n ṣṣbaḥ iγ d iγ^{w}li.

Uk^{w}an zaydnt tumγarin n tnggift :

11 Dl anγ s uḥayk ijjan, a g^{w}ma ḥnna, faγ iɛdawn, faγ inmyaḍn-i.

12 Mani d ikka udgg^{w}al, ur d akk^{w} ugg^{w}in ? Izd is akk^{w} ur frḥn i tgmmit-i[3].

Ar ttinint tiyyaḍ :

13 Ifrḥ uḍgg^{w}al t tgmmit, is uk^{w}an ddan ad ḥyyln γ idalastwan[4] zuzwanin-i.

---

1. *tɛqtt = t-ɛqd-t* (éds.).
2. *atri* : variante de *itri* « étoile » (éds.).
3. *tigimmit*, pl. *tigammatin* « jeune pousse d'olivier » (c.à.d. la fiancée).
4. *idalastwan* : pluriel de *lastwan* « vestibule de la maison » (éds.).

6 Rassure-toi, rassure-toi, ô mon beau-fils, bien que nous soyons nombreuses, nous connaissons la politesse.

7 Ma fille malheureuse me fait pitié, même les chemins sont mauvais.

Puis, s'adressant à la maison du fiancé :

8 Louez Dieu qui a enlevé votre fils de la cendre de la pièce où l'on fait chauffer l'eau des ablutions *(où il se tenait souvent avec ses amis célibataires)*.

9 Notre fiancée est belle comme la lune de la fête ou comme le dessus de la fleur du coquelicot.

Les autres leur répondent :

10 Notre fiancé est beau comme la lune ou l'étoile du matin quand elle se lève.

Les femmes du cortège reprennent alors :

11 Couvrez-nous d'un voile parfumé, ô notre frère bien-aimé, contre les ennemis et les jeteurs de sort.

12 Où est passé le fiancé, nous ne le voyons pas apparaître ? La venue de la fiancée ne le satisfait donc pas !

Les autres femmes répondent :

13 Il se réjouit de sa venue, il est simplement allé préparer là-bas le patio frais.

A remarquer dans les chants de noces et les autres chants :

1. La vocalisation terminale en /i/ de certains termes : *ingʷmarn-i*, *uxrbiš-i*, etc.

2. Une construction grammaticale où l'on passe du singulier au pluriel en parlant de la même personne, par exemple, chant 9 : *mak kʷn yaγn*, pour : *mak k yaγn* ; chant 3 (mariage) : *a iggawr*, pour : *an nggawr*, etc.

3. Le « vouvoiement » parfois employé à l'égard du futur mari, héros du jour : « *ur d akkʷ uggʷin..., ddan ad ḥyyln..., ur frḥn.* » Ces termes pluriels ne s'appliquent qu'à lui seul. Ce vouvoiement est parfois employé dans la conversation courante pour manifester un grand respect. S'adressant au directeur de la médersa de Tanalt, on lui dit : *Manza kʷn inn, la bas darun ?* « Comment allez-vous ? », *is tram at tddum s lhijj γasggʷasad ?* « Voulez-vous partir en pèlerinage cette année ? »

texte 1

TAYYRZA Γ TRG"A

Mddn n tqbilt nnγ lli dar igran γ trg"a gan mddn jhdnin, ašku ar kk"rzn kratt twal γ usgg"as.

Γ ktubṛ, iγ ur d igi Ṛbbi anẓaṛ γ usṣan zwarnin n tyyrza, ar sswan tiγula s usaru. Kudnna ilkm wakal, ar asnt ttggan amazir. Bab n tγult a ikk"rzn, ašku tamazirt nnγ idrus gis wakal, ur a qq"ayn mddn ix"mmasn. Iγ ira a ibdu a ik"rz, yawi d s tγult kullu mat t iqqadan : tayyuga d uggullu d wamud.

Ar ittqqn i tyyuga. Iγ tga tafunast nγd aɛlluš, ar as ittqqn azzaglu γ iggi n umggṛd. Iγ tga asrdun nγd aγyul, ar as ittqqn tugg"as. Ar istγ"ay tugg"as nγd azzaglu γ usldi, asldi ittγ"i γ tγllabt n uggullu. Asrdun ar as ittgga tawrit, izgarn ar asn ittgga tizikrt γ waskiwn lli s tn id ildi. Uk"an igr amud, ibdu ar ikk"rz.

Iγ ik"rz taγult, izzuzn tt, igg"r[1] as s ušaqqur[2]. Iγ nn imaṭl unẓaṛ, ar tt isswa s usaru yat tklit i wayyur.

Kudnna wwant[3] tumẓin, γ maṛṣ nγd akššum n ibril, ar tnt imggr bab n tγult.

Issu taγult. Kudnna daγ tlkm, ig as amazir, yawi tayyuga nns d wamud n usngar, ik"rz.

Tayyrza yann ar as ittgga sin iḍrfan, ar as ttinin « tayyrza n usngar n maṛṣ. » Iγ immγi usngar, ar kiγ d ikks kra, ar t isussuy. Iγ t kullu isussi, ar as ittals aman. Ar t isswa kkuṣt twal nγd smmust. Iγ iwwa, imgr t.

Iγ imgr asngar, yawi d daγ aman, isddunkl taγult nns yals nn daγ asngar. Asngar ann ar as ttinin « asngar n lxrif. » Nttan ar t sswan sḍist twal.

Willi k"rznin lx"ḍrt, a stt igan xizzu d ibawn, ur a kk"rzn tumẓin. Iγ γzn xizzu nγd mgrn ibawn, ar kk"rzn asngar izwarn.

---

1. *gg"r* « toucher », ici « aplanir un champ en brisant les mottes ».
2. *ašaqqur (u-)*, pl. *išuqqar* « sorte de houe servant à travailler la terre ».
3. *wwant* = *nwant* (éds.).

texte 1

LA CULTURE EN ZONE IRRIGUEE

Les gens de notre tribu qui possèdent des champs en zone irriguée sont fort à l'aise car ils font trois récoltes par an.

Au mois d'octobre, s'il n'a pas plu aux premiers jours des labours, on irrigue les parcelles au moyen du canal d'irrigation. Dès que la terre est suffisamment détrempée, on y étale le fumier. C'est le propriétaire du champ qui cultive car les terres étant rares chez nous, les gens ne louent pas de quintenniers. Quand il veut commencer les labours, il emmène à la parcelle tout ce dont il a besoin : l'attelage, la charrue, les semences.

Il attèle l'animal de trait. Si c'est une vache ou un taureau, il lui fixe le joug sur le cou. Si c'est un mulet ou un âne, il lui passe les sangles. Il attache les sangles ou le joug au trait de tirage, ce trait étant lui-même fixé au corps de la charrue. Il passe au mulet le licol, au bœuf il passe une cordelette sur les cornes afin de le guider. Alors, il sème et commence à labourer.

Lorsqu'il a labouré la parcelle, il la partage en planches et l'aplanit. Si la pluie tarde, il l'irrigue une fois par mois.

Dès que l'orge est mûre en mars ou au début d'avril, le maître du champ la moissonne.

Il irrigue sa parcelle. Dès qu'elle est suffisamment détrempée, il y étale du fumier, emmène son attelage, y sème du maïs et laboure.

Il laboure par deux fois. Cette culture se nomme « culture du maïs de mars. » Lorsque le maïs a germé, dès qu'il est un peu sorti de terre, il le sarcle. Dès qu'il l'a sarclé, il l'irrigue à nouveau. Il l'irrigue ainsi quatre ou cinq fois. Quand il est mûr, il le récolte.

Lorsqu'il l'a récolté, il irrigue à nouveau jusqu'à ce que la terre soit détrempée et y ressème du maïs. Ce maïs est appelé « maïs d'automne. » On l'irrigue six fois.

Ceux qui ont planté des légumes, carottes ou fèves, ne sèment pas d'orge. Lorsqu'ils ont arraché les carottes et récolté les fèves, ils sèment le premier maïs de l'année.

texte 2

TAMGRA

Iγ wwant tumẓin, hann tamgra tlkm. Winna mi tggut tmgra, ar siggiln imšγaln t tmšγalin. Azkka yann bdun mddn ar mggrn. Kra gisn lli dar imšγaln γ tgmmi, ar ttšwwarn i tmgra nnsn. Imma wiyyaḍ, ar šqqln s iguyya nnsn.

Ass izwarn n tmgra, ar nkkrn mddn ifilfukt[1]. Ar zwar ttfḍarn, ar ttddan s igran nnsn. Awin didsn ismmwad, iγ lkmn igran bdun ar mggrn.

Ar qqʷayn asmmawd s ufus afasi, ar ttamẓn tumẓin s ufus aẓlmaḍ. Mgrn tumẓin γ ttmi n wakal, ašku idrus walim, ar tnt kkrsn s iγll nγd tuga, skrn gisnt ifassn, luḥn tn s tkʷrmin nnsn.

Kra n tγula mẓẓiynin, ar asnt ttggan γar afus. Tamgra yad ar as ttinin « tanakuft. »

Ar šqqln mddn ar kiγ ibdd wass, ar ttaḍan s tgʷmma nnsn, ššin gisnt imklawn. Iγ ẓẓuln tizwarn, ar daγ ttgllabn s dar tmgra, ar mggrn ar kiγ lkmnt tiwwutši[2].

Iγ qrrbn ad nnfsin[3] γ tmgra n tγult, ar smunn tumẓin lli mgrn, ar gisnt skarn imadaγn. Ar šqqln γikkann kraygat ass ar kiγ kullu mgrn igran nnsn.

Asmun n tumẓin: Luqt lli γ ran mddn ad smunn imadaγn lli skrn γ igran, ar ttneillimn s wass lli rad bdun, afad a ur tili tukkʷrḍa nγd taqqurt. Tumγarin a kad d ittasin imadaγn s tazggʷatin, ašku tamazirt tga adrar, tšqa i lbhaym. Γakudann ar skarn irjliyn taffwin iggi n unnrar.

---

1. *ifilfukt* = *ifil n tafukt* « le lever du soleil » (éds.).
2. litt. : « la prière du coucher du soleil » (éds.).
3. *nnfsi* (f.h. *nnfsay*) « se séparer », du verbe *fsi* « dénouer, fendre ».

texte 2

LA MOISSON

Quand l'orge est mûre, voici qu'arrive la moisson. Ceux dont la moisson est abondante se mettent en quête de moissonneurs et moissonneuses. Le lendemain, les gens se mettent à moissonner. Ceux d'entre eux qui ont des travailleurs à domicile font leur moisson à loisir. Les autres travaillent de leurs propres mains.

Le premier jour de la moisson, les gens se lèvent dès l'aurore. Ils déjeunent tout d'abord et se rendent à leurs champs. Ils emportent avec eux leurs faucilles et dès qu'ils arrivent aux champs commencent à moissonner.

Ils saisissent la faucille de la main droite et prennent l'orge de la main gauche. Ils coupent l'orge au ras du sol car la paille est rare, ils la lient avec les tiges des épis ou de l'herbe et en font des petites gerbes qu'ils jettent derrière eux.

Çertaines petites parcelles se moissonnent à la main seulement. Ce genre de moisson est appelé *tanakuft*.

Les gens travaillent jusqu'au milieu du jour, ils reviennent à la maison, y mangent le repas du midi. Quand ils ont prié la seconde prière de la journée, ils s'en vont à nouveau moissonner jusqu'au coucher du soleil.

Quand ils ont presque terminé de moissonner la parcelle, ils rassemblent l'orge coupée et en font des gerbiers. Ils travaillent ainsi chaque jour, jusqu'à ce que soient moissonnés tous leurs champs.

La ramassage des gerbes de l'orge: Lorsque les gens veulent ramasser les gerbes qu'ils ont édifées dans les champs, ils s'avertissent mutuellement du jour où l'on commencera, afin d'éviter vols et disputes. Ce sont les femmes qui seules emportent les gerbes par fardeaux, car le pays est montagneux et difficile pour les animaux. Pendant ce temps les hommes dressent les meules sur l'aire.

texte 3

IRWATN

Iγ kmmln asmun n imdaγn, iγ kmmln taffwin, ar addan mddn ṛṛwa. Ar ttmniqqirn, ar ttggan tasγart ma izggʷur s ṛṛwa. Ar zwar srwatn « tumẓin n lḥbs » : ti n lusay[1], t ti n tmzgida. Ukʷan iγ tnt srutn, wnna tiwi tsγart ar izggʷur is isrut. Ar skarn amn iwala s amn iwala[2] ar kiγ kullu kmmln ṛṛwa.

Iγ ḅdan mddn ṛṛwa, willi kullu ṭṭafnin immwadn[3] nγd lbhaym n wazag ar šširukn iṛwatn, ar ttmɛiwinn ṛṛwa ar kiγ kullu srutn.

Wnna ur iṭṭifn lbhimt, ar ittḍalab i ljmiɛt nns nγd taddjart nns ad as srutn s lbhaym nnsn.

Wnna iran a ibdu a isrwat ṣṣbaḥ ann, ar ittɛllam idbab n lɛruḍ[4] ad awln f ššγʷl n ṛṛwa. Ar asn itthyyal tiram, iskr iγudan, ig nn taggʷst γ unnrar. Ar d ttawin mddn lɛruḍ zikk ṣṣbaḥ ad frdn γ tumẓin n unnrar. Kudnna trγa tafukt, gin nn iγudan γ tggʷst, qqnn i lɛruḍ, ar srwatn.

Gin nn imšγaln tawala ma igluyn lɛruḍ, ar tn issutul γ unnrar. Winna zrinin tiwaliwin nnsn ar ttgllabn s ibiwaš agʷṭṭil. Ar skarn γikkann ar kiγ inγd[5] unnrar.

Iγ inγd, smunn tumẓin, skrn gisnt agʷṭṭil γ tuẓẓumt n unnrar.

---

1. Pour *luṣay*, cf. Destaing, *Vocabulaire français-berbère*, p. 234 : *igr n luṣiyt* « terre propriété commune » (éds.).
2. *amn iwala s amn iwala* « chacun à son tour, à tour de rôle ».
3. *ammwad (u-)*, pl. *immwadn* « jeune bovin, veau ou génisse ».
4. *lɛrḍ*, pl. *lɛruḍ* « bovin ».
5. *nγd* « pulvériser ; être pulvérisé » (éds.).

texte 3

LE DEPIQUAGE

Lorsque l'on a terminé le ramassage des gerbiers et l'édification des meules, l'on commence le dépiquage. Les gens se réunissent, tirent au sort pour savoir qui sera le premier à dépiquer. On dépique d'abord l'orge réservée, c'est-à-dire l'orge des donations pieuses et l'orge des mosquées. Puis, quand elle est dépiquée, celui qu'a désigné le sort fait son dépiquage. On continue ainsi à tour de rôle.

Quand les gens commencent le dépiquage, tous ceux qui possèdent des bovins ou des animaux de bât s'associent et s'entraident ainsi jusqu'à ce qu'ils aient terminé.

Celui qui ne possède pas d'animal demande à l'assemblée du village ou aux voisins de dépiquer son grain avec leurs animaux.

Celui qui veut commencer le lendemain son dépiquage avertit les propriétaires des animaux d'avoir à se préparer. Il leur fait cuire les repas, fabrique les colliers de tirage, plante le piquet sur l'aire. Les gens amènent leurs animaux de bon matin afin qu'ils paissent l'orge sur l'aire. Dès que le soleil est suffisamment haut, ils attachent au piquet les colliers de tirage, attèlent les animaux et dépiquent.

Les travailleurs font un tour de rôle pour conduire les animaux. Ceux dont est passé le tour retournent l'orge hachée à l'aide de fourches à deux dents, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment travaillée.

Ils rassemblent alors cette orge hachée et en font un tas au milieu de l'aire.

texte 4

AZUZZR

Iγ ulln mddn agʷṭṭil, awin d idbab n unnrar tizar, iγ illa ṛṛiḥ bdun ar zuzzurn.

Tagut a ka ifulkin, ašku uṛ a bahra tjlla alim, amma ṛṛiḥ n wiming ijhd bahra, ar nn ittawi alim.

Kraygat yan γ imšγaln, ar ittasi yat tazrt. Ar ittall γ ugʷṭṭil s ignna ; ar ittɛzal walim s ljiht n lqblt, ar ttɛzalnt tumẓin s ljiht n tagut, ar ttɛzaln iwrman s ljiht n uzlmaḍ.

Iγ kullu kmmln azuzzr n tizar, šγʷln s tglut ar kiγ kullu γʷsnt tumẓin. Ukʷan smunn tnt, skrn gisnt tiršt, awin d imlil, ssiffn t iggi n tiršt, awin d kra ujnwi, ẓẓun t γ wafa n tiršt, awin d kra n tisnt, ṛuššn srs iggi n tumẓin. Asin d kra n lḥabaqt ẓẓun t γ wafa n tiršt.

Iγ ggutnt tumẓin, ar tnt ttajjan ad ruḥnt γ unnrar ar zikk ṣṣbaḥ. Iγ ran ad asin mddn tumẓin, ar d ttawin lɛbar, at t igan d walfṭṭr[1] aqdim. Idbab n unnrar ar skarn lbsis[2], ar d ttawin timkilt n lbsis, bḍun t i willi llanin γ unnrar. Ibdu ilad[3] bab n unnrar ar ittɛbar tiršt nns. Iγ ilkm lɛšur, ar tnt izẓluy γ yat tsga, izli lḥuṣul γ yat tsga. Ar yaṭṭa lɛšur i ddrwaš nna ḥadrnin.

Ukʷan isskšm tumẓin nns s tgmmi. Tumγarin at tnt isskšamn. Ar tnt ttggant γ yat lbit, ašku tamazirt ad ur gis llint tumẓin mad ḥṭṭun γ tsrfin, ula lmrs n tsrfin.

---

1. *alfṭṭr (wa-)*, pl. *alfṭṭrn (wa-)* « mesure à grains contenant quatre doubles poignées (*urawn*) ».

2. *lbsis* « bouillie de farine d'orge grillée et de beurre ».

3. *ilad(in)* « alors ».

texte 4

LA VANNAGE

Lorsqu'on a élevé le tas d'orge piétinée, les propriétaires de l'aire apportent les fourches à trois dents et l'on vanne dès que souffle le vent.

Le vent d'ouest est seul propice au vannage, il ne disperse pas la paille, alors que le vent d'est qui souffle emmène la paille au loin.

Chaque travailleur se saisit d'une fourche. Il jette au ciel l'orge du tas central : paille, balle et orge se séparent, la paille tombe à l'est, l'orge à l'ouest et la balle au sud.

Dès qu'on a terminé de vanner ainsi à la fourche, l'on travaille à la pelle de bois jusqu'à ce que l'orge soit toute bien nettoyée. Puis on la rassemble en un tas, l'on apporte alors de la terre blanche qu'on tamise au-dessus du tas, un couteau qu'on plante à son sommet, du sel dont on l'asperge et du basilic qu'on plante aussi au sommet du tas.

Lorsqu'il y a beaucoup d'orge, on la laisse la nuit sur l'aire. Le lendemain, de très bonne heure, on apporte la mesure qu'on appelle ici « l'*alfiṭr* ancien. » Les propriétaires de l'aire préparent une bouillie d'orge grillée et de beurre, en apportent un pot et le partagent entre les gens présents sur l'aire. Le propriétaire de l'orge se met alors à mesurer son tas. Il met de côté chaque dixième mesure, c'est l'« Achour » qu'il partage entre les pauvres qui sont présents.

Puis il rentre l'orge à la maison. Ce sont les femmes qui la rentrent. Elles la mettent dans une pièce, car dans ce pays il n'y a ni suffisamment d'orge pour emplir des silos, ni lieu où l'on puisse creuser ces silos.

texte 5

AZWAY N ZZIT

Ar zzgg^{w}in zzit γ wayyur n nuwambir iγ ur bahra turu, iγ bahra turu ar tt tajjan ar ayyur n innayr.

Iγ rad bdun mddn azway n zzit, kraygat yan gisn ar isiggil imšγaln nna t iqqaddan. Ar ttnɛillimn s wass lli rad bdun. Ar zwar zzgg^{w}in « zzit n lḥbs », ašku tlla zzit n tmzgadiwin, t ti n sbɛa u ɛšrin, t ti n lusay.

Iγ kmmln zzit n lḥbs, ar šqqln mddn γ ti nnsn ar kiγ tt kmmln.

Ar ttffuγn mddn, munn d imšγaln nnsn t tmγarin. Asin didsn izwayn n tiyni, hann tumγarin ar ttasint tazgiwin d waryaln.

Iγ lkmn ddu zzit, ar aqqlayn imšγaln krad nγd ugg^{w}ar s wafa n zzit. Kraygat yan ar yaqqlay s yan usṭṭa, awln γ uflla s izdar. Iγ kmmln taddagt n zzit, gg^{w}zn imšγaln, ddun s tayyaḍ.

Γakudann ar grrunt tmγarin zzit s waryal, ar tt ttffint γ tazgiwin. Iγ ɛmmrnt tazgiwin nnsnt ar tnt ttawint s tg^{w}mma. Wanna iṭṭafn lbhimt ar ittɛmmar išwariyn s zzit, ar tt[1] ittasi s lbhimt.

Ar tt sguduyn γ yat lbit n wasa ar kiγ trzm i waman. Uk^{w}an ar tt ttasin s uzur, fsrn tt γ tafukt. Iγ tqqur ar tt smunn, sskšmn tt.

1. C.à.d. les olives, *zzit* (mot féminin en berbère) (éds.).

texte 5

LA CUEILLETTE DES OLIVES

On gaule les olives en novembre si la récolte est médiocre, si elle est belle on ne la gaule qu'en janvier.

Lorsque les gens vont commencer à récolter, chacun se met en quête des travailleurs dont il a besoin. Ils s'avertissent mutuellement du jour où la récolte débutera. Ils gaulent tout d'abord les oliviers « réservés » car il y a (dans l'oliveraie) les oliviers de la mosquée, ceux des donations faites le 27e jour du Ramadan[1] et ceux des donations pieuses.

Lorsqu'ils ont gaulé les oliviers « réservés », les gens travaillent aux leurs jusqu'à ce qu'ils aient terminé.

Les gens s'en vont à l'oliveraie accompagnés des travailleurs loués et des femmes. Ils emmènent avec eux des stipes effeuillés de palmier, les femmes apportent couffins et corbeilles.

Lorsqu'ils arrivent sous les oliviers, les travailleurs montent dans les arbres, trois ou plus par arbre. Chacun d'eux s'attaque à une branche et la gaule de haut en bas. Lorsqu'ils ont ainsi gaulé un olivier, ils s'attaquent à un autre.

Pendant ce temps, les femmes ramassent les olives tombées, dans les couffins, les versent dans leurs corbeilles. Quand les corbeilles sont remplies, elles les portent à la maison. Celui qui possède un mulet ou un âne remplit d'olives les couffins du bât, l'animal les porte à la maison.

On entasse les olives dans une pièce du rez-de-chaussée jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur eau. On les emporte alors sur la terrasse, on les étend au soleil. Lorsqu'elles ont séché, on les rassemble à nouveau et on les met dans une pièce.

1. Le 27e jour de Ramadan est le *laylat al-qadr*, « la Nuit de Puissance » (éds.).

texte 6

AGRAW N WARGAN

Iγ inwa wargan γ wayyur n lulyuz, iγ kullu iqqur γ ddu lašjar, ar tmniqqirn ljmiɛat n tmazirt, nnan : « Ran nfsi argan. » Ṣṣbaḥ ann brrḥn, nnan : « Hann argan ifsi. » Ar fssin argan ag^{w}ni s ug^{w}ni.

Ṣṣbaḥ ann, willi mi iggut wargan ar siggiln imšγaln, bdun agraw, willi mi idrus wargan ar šqqln waḥdutn.

Ar nkkrn mddn ifilfukt. Tumγarin ar ttasint tazgiwin d waryaln, irgazn nitni ar ttawin izwayn n wargan. Iγ lkmn argan γ tagant, ar ssussusn irgazn aynna iqqaman ur d iḍir γ lašjar. Tumγarin ntnti ar grrunt. Ar sguduyn argan γ yan lmakan. Iγ kullu kmmln agraw, ar ttasin mddn argan s tg^{w}mma s lbhaym nγd s tazgiwin.

Kudnna ran ayt tgmmi zzit n wargan, ar d ttasin tifiyišt, kk^{w}sn as agilim, grun aqqay nns, ar tn rragn s yat tggunt lli ittawssan i wawrag[1]. Iγ rgan aqqayn ann, grun tiẓnin n wargan, zlin irgn, ar ttasin tiẓnin, sslin tn γ ufllun. Zḍin tn s uzrg n tẓnin, ẓmin amlu nnsnt, ḍin d gis zzit n wargan. Tagur d gis tzgmut.

Ar ttinin : « Argan mad ur igi » ? Zɛma, ifrawn n wargan, ar tn šttant lbhaym, ikššuḍn nns fulkin bahra i usrγu, ula tirgin, ula iggulla. Zzit nns tjhd bahra, tmmim, ar gis snwan ayt tmazirt tiram nnsn. Agilim nns ar t šttant lbhaym kullutnt, iṣḥa, iga zund tumẓin. Tirgin nns, ar iss ssrγan lɛfiyt. Tazgmut nns, ar gis skarn tiwrray[2], ar tt zznzan γ ssuq, ar tt šttant lbhaym ašku ar tskar tak^{w}fayt ula tadunt.

---

1. *awrag* : nom verbal de *rg* « casser de noyaux d'arganier » ; *asarg n wawrag* « la pierre sur laquelle on casse les noyaux » (éds.).
2. *tawrrit (t-)*, pl. *tiwrray* « galette de tourteau ».

texte 6

LE RAMASSAGE DE L'ARGAN

Au mois de juillet, quand l'argan est à point, quand il a séché au pied des arbres, les assemblées de notables se réunissent et déclarent : « Demain le ramassage de l'argan sera autorisé. » Ils le font proclamer par des crieurs publics qui crient : « L'argan est autorisé ! » Le ramassage est autorisé vallée après vallée.

Le lendemain, ceux qui ont beaucoup d'arganiers cherchent des travailleurs et commençent le ramassage, ceux qui n'en ont pas beaucoup travaillent seuls.

Les gens se lèvent de fort bon matin. Les femmes emportent corbeilles et paniers, les hommes emportent des gaules en bois d'arganier. Quand ils arrivent aux arganiers, dans la forêt, les hommes gaulent l'argan non encore tombé des arbres. Les femmes ramassent l'argan. Elles l'entassent en quelque endroit. Quand le ramassage est terminé, on emporte l'argan à la maison par bêtes de somme ou par corbeilles.

Lorsque les habitants d'une maison veulent de l'huile d'argan, ils prennent l'argan, en enlèvent la pulpe, ramassent les noyaux, les cassent au moyen d'une pierre toujours utilisée à cette fin. Lorsqu'ils ont cassé les noyaux, ils séparent l'écorce de l'amande, ramassent les amandes et les grillent dans le plat à pain. Puis ils les écrasent à la meule, pressent la pâte obtenue, en font sortir l'huile d'argan. Il reste le tourteau.

On dit couramment : « L'argan que n'est-il pas ! » Le bétail mange ses feuilles, son bois convient parfaitement à l'allumage du feu, il sert à faire du charbon, à tailler des charrues. Son huile est riche et agréable, on en agrémente les plats. Sa pulpe est un aliment de choix pour tout le bétail, comparable à l'orge. L'écorce des noyaux sert à allumer le feu. Du tourteau on fait des galettes que l'on vend au marché, il donne au bétail qui le mange beaucoup de lait et de matière grasse.

texte 7

TIYNI

Γ Ayt Ṣwab tlla tiyni ɣ kra n trgʷin lli ɣ irɣa lḥal, ilin gisnt waman ggutnin. Iɣ tbda tiyni at tssufuɣ arraw nns ɣ wayyur n xbrayr[1] nɣd marṣ, idbab n tiyni iɣ ur gin lmɛllmin n ḍḍkkʷar, ar siggiln lmɛllmin mad asn tt ittḍkkarn.

Ar yadda lmɛllm, ar d ittawi ḍḍkkʷar ɣ yan igzmir[2] mi ttinin « iyni », ar t ittgga ɣ yat taryalt ittawssan i ḍḍkkʷar, issili tt, ig tasmmawtt ɣ tggʷst nns, iɣʷli s tiyni. Talayt nna ibaqqan, iɣ tfsa, ig as ḍḍkkʷar yan yilḍ[3] nɣd sin, yass tt s yan yifr, ibbi aḥbu, iluḥ t id. Iɣ ikmml, iggʷz ɣ tiyni, iddu s tayyad.

Iɣ gant talayn gumanar[4], ar yaqqluy lmɛlim nɣd bab n tiyni. Ar isnuy[5] talayn f iggi n tilzday afad ad ur smḍnt[6] talayn, imil ngutmnt[7], ukʷan xsrnt.

Iɣ ar ttaru tiyni ɣ wayyur n šutanbir, ar tt qqnn mddn ar kiɣ ikšm wayyur n ktubr. Walaynni kra ɣ mddn ar ittḍalab i ayt tmazirt a stt ibbi ɣ wayyur n šutanbir.

---

1. *xbrayr* « février », dans les autres dialectes on trouve aussi les formes *fbrayr* et *brayr* (éds.).
2. *igzmir*, pl. *igzmirn* « palmier ».
3. *ild (yi-)*, pl. *aldn* « grain de pollen, orgelet ».
4. *gumanar* « régimes de dattes où les dattes sont formées mais encore petites ».
5. *sni* (f.h. *snuy*) « poser, arranger avec soin ».
6. *smd* (f.h. *ttsmaḍ*) « échapper, glisser ».
7. *ngutm* (f.h. *ttngutum*) « se recourber ».

texte 7

LE PALMIER

Dans la tribu des Aït Souab, le palmier pousse dans quelques zones irriguées où il fait chaud et où l'eau est abondante. Lorsque les régimes de dattes commencent à se former, en février ou mars, les propriétaires des palmiers, s'ils ne savent pas les féconder, font appel au maître fécondeur.

Celui-ci se met au travail, il prélève le pollen sur un palmier, nommé palmier mâle, le met dans un panier réservé à cet effet qu'il se passe en bandoulière, accroche une petite serpe à sa ceinture et grimpe au palmier. Il dépose dans chaque régime ouvert un grain de pollen ou deux, lie le régime avec une feuille, coupe l'enveloppe du régime et la jette. Quand il a terminé, il descend et se rend à un autre palmier.

Lorsque les régimes ont leurs dattes formées, le fécondeur ou le propriétaire du palmier y grimpe. Il pose les régimes sur les stipes de palmier pour qu'ils ne s'échappent pas, ni ne se cassent ou ne s'abîment.

Quand les dattes sont mûres en septembre, on interdit de récolter jusqu'au début octobre. Mais quelques propriétaires demandent aux gens du pays de les autoriser à récolter en septembre.

texte 8

ABRAY N TIYNI

Iγ twwa[1] tiyni, iγ ifsi ubray, ar daγ siggiln mddn lmɛllm lli iḍkkrn tiyni. Ar d ittaška, yawi d talkkawsut nns d izikr.

Iγli s tiyni, ibdu ar ibruy tiyni iγ yad istγ^{w}i izikr γ talayt. Talayt nna ibbi, izzug^{w}z tt id, fsin tt idbab nns, issγli nn izikr, ibbi daγ tayyaḍ. Ar kiγ ikmml, igg^{w}z d, yasi yat talayt igan lxyar n talayn. Talayt ann tga tiγraḍ nns ttmi lli γ tt iḍkkr aylliγ tt id ibbi.

Ar nn ttasin mddn abluḥ s tg^{w}mma nnsn. Iγ t sslkmn i tg^{w}mma, ar ttag^{w}ln talayn γ ik^{w}libn[2]. Kra γ mddn ar tnt fssrn γ uzur ar kiγ iqqur ubluḥ.

Abluḥ, ar t šttan mddn. Tug^{w}tt nnsn ar srs ssan azkkif zikk ṣṣbaḥ. Ar t šttan s wawzwit nnsn, ar t akkan i inbgiwn nnsn. Willi mi iggut ubluḥ ar t zznzan γ ssuq.

texte 9

IFXXARN

Llan ifxxarn γ lmuḍɛ n Uglmim. Ayt Uglmim gan isuqiyn, lasl n lbaɛḍ nnsn, gan idrfin.

Iγ ira ufxxar a išγl γ idqqi, ar ittdda s lmɛdn n idqqi, lmakan lli γ illa wakal ann ar as ttinin « amnγ^{w}z. » Ar iqqaz idqqi anšk nna ira a ixdm, ifsr t γ tafukt yan sin wussan ar kiγ iqqur. Ar t ittbbk s yat tγllabt iṣḥan ar kiγ bahra inγd. Yawi d tallunt n idqqi, issiff t. Iγ t issiff, ig as tafsa lli ttggan ifxxarn i idqqi.

---

1. *twwa* = *tnwa* (éds.).

2. *ak^{w}lib*, pl. *ik^{w}libn* « piquet fiché dans le mur servant comme porte-manteau ».

texte 8

LA RECOLTE DES DATTES

Quand les dattes sont mûres et la récolte autorisée, les gens appellent à nouveau le fécondeur. Il apporte sa serpe et une corde.

Il grimpe au palmier, il coupe le régime après y avoir attaché sa corde. Il fait descendre le régime qu'il a coupé, ses propriétaires le détachent, la corde remonte, le fécondeur coupe un autre régime. Quand tous les régimes sont coupés, il descend. Il prend alors le régime le plus beau qui constitue son salaire pour la fécondation et la récolte.

Les gens emportent les dattes à la maison. Quand ils les ont rentrées, ils suspendent les régimes à des piquets fichés dans les murs. Certains les étendent sur la terrasse jusqu'à ce qu'ils aient séché.

Quant aux dattes, les gens les mangent. La plupart les consomment en buvant leur bouillie du petit déjeuner. Ils les mangent encore au goûter, en donnent à leurs hôtes. Ceux qui ont récolté beaucoup de dattes en vendent au marché.

texte 9

LES POTIERS

On trouve les potiers au douar Aguelmim. Les gens d'Aguelmim sont noirs, certains d'entre eux descendent d'esclaves noirs affranchis.

Lorsque le potier veut travailler, il se rend à la carrière où se trouve la terre glaise, on nomme cet endroit « amenγ"ez. » Il creuse et prend autant de terre que nécessite son travail, il l'étend au soleil deux jours pour qu'elle sèche. Il la pile avec un gros bâton solide jusqu'à ce qu'elle soit bien réduite en poudre. Il prend alors un tamis, tamise la glaise et y ajoute de l'argile selon la coutume des potiers.

Ar ittasi idqqi yann s lmakan lli γ ittxdam. Isgudi t gis, yawi d aman, iskr gis tagʷdiyt, iɛmmr tt s waman afad a ibzg. Ar t ittajja imalass γ ibzg[1]. Ar gis d ittkks γaylli s ra išγl γ wass. Ar t ittbbk s umayg n ukššuḍ ar kiγ indd[2], ibdu ar gis iskar ifškan.

Ar ittasi afšku lli f ra iskr wayyaḍ, ar t isrus γ iggi n llulb nns, ig fllas idqqi γanšk lli ira ag gis iskr afšku, ar fllas ittbbk ar kiγ kullu iɛllm ufšku. Yasi t, isrs t inn ar kiγ iqqur s imikk. Yawi t id, isrs daγ iggi n llulb, ar as ittlqam aynna sul t ixaṣṣan, ar isgllab llulb s uḍar nns, ar ittɛdal afšku s ifassn nns d yat talluḥt. Isrs t inn, yasi daγ wayyaḍ.

Iγ kullu ikmml šš-γʷl n wass... Azkka yann ar ittawl ifškan ann, ar tn ittams s yat tggunt n wasif idllkn. Isrs tn γ yan lmakan ar kiγ qqurn. Yasi tn inn, izllf tn s kra n ušfud.

Iḥyyl aγad, isaswa tn gr ikššuḍn, ig asn lɛfit, yajj tn ar ṣṣbaḥ ann. Iγ insa waγad, ibdu ar d ittasi ifškan.

Ifškan ann, llan gisn tikinin, d igʷdar d ibuqqaln t tbuqqalin t tidqqatin n lawdin[3] d ifllan d lfwaxr t ṯṯwajn. Ar tn ittasi s ssuq, ar tn gis izznza i mddn.

1. nom verbal de *bzg*? (éds.).
2. *ndd* (f.h. *ttndd*) « être graisseux, consistant ».
3. *luḍu*, pl. *lawḍin* « les ablutions ».

Il emporte ensuite cette glaise à l'endroit où il travaille. Il en fait un tas, apporte de l'eau, fait au sommet du tas un trou circulaire qu'il emplit d'eau pour que la glaise enfle. Il la laisse ainsi enfler pendant une semaine. Il prend alors la quantité de glaise nécessaire à son travail du jour. Il la pile au maillet de bois, jusqu'à ce qu'elle soit devenue pâte consistante. Après, il en fabrique des ustensiles.

Il apporte l'ustensile qui lui servira de forme, le place sur son tour, il dépose sur cet ustensile autant de glaise qu'il lui est nécessaire pour fabriquer l'ustensile. Il l'emporte alors et le dépose en quelque endroit jusqu'à ce qu'il ait séché. Il le prend à nouveau, le pose sur le tour, y ajoute la glaise nécessaire, et fait tourner le tour avec le pied, il façonne l'ustensile à l'aide de ses mains et d'une planchette. Puis il le dépose à terre et en façonne un autre.

Quand il a tourné le nombre d'ustensiles prévus pour la journée, il s'arrête. Le lendemain il reprend les ustensiles, les ponce avec un galet lisse de la rivière. Il les repose à nouveau en quelque endroit jusqu'à ce qu'ils aient séché. Puis il les chauffe à feu doux sur un feu de genêt.

Il prépare entre-temps un gros feu, puis place les ustensiles entre les branches qu'il allumera, il y met le feu et laisse cuire les poteries jusqu'au lendemain. Quand le feu est éteint il emporte les poteries.

Quels sont ces ustensiles : des marmites, des cruches, des écuelles grandes et petites, des vases à ablutions, plats à pain, réchauds, plats à ragoûts. Le potier les apporte au marché et en vend aux gens.

texte 10

ASIGGL

Iγ ira yan a itihl, ar ittdda babas nγd aytmas, nγd yan γ lɛar[1] nns s dar babas n tfruxt lli ra isiggl. Iγ dars ilkm, ššin, swin atay, iḍalb as tafruxt. Ar as ittini : « Riγ a yyi tkft f ssunt n Rbbi illik, a stt itihl iwi. » Iγ ira babas n tfruxt a stt ifk, ar as ittini : « Fkiγ ak illi i iwik. »

Iγ ur iri, ar as ittini : « Ad mšiwirγ d ugayyu nu, ukʷan nmniqqir ass n ssuq, iniγ ak ukʷan aynna illan γ ugayyu nu. » Iγ as iqʷbl, ar as immal kra n šširuṭ, ar as ittini zɛma : « At tsγʷt kraṭṭ nγd kkust tyyugiwin n idukan, nγd a yyi tfkt kra n lflus. » Ar as ittini babas n urgaz : « Qʷblγ šširut ann », nnfsin.

Yan wass yadnin, ar ittdda babas n urgaz, ar ittawi kra n tγawsa ifulkin : aqššab, nγd yan lmrjl[2] n wudi, nγd kraḍ lqwalb n sskkʷar. Ar ittmun d imddukʷal nns, yan nγd uggʷar, ddun s tgmmi n tfruxt. Fkin as aylli d iwin, kudnna ššan, swan, alsn i ljmiɛt n usiggl. Qʷbln daγ gratsn, nnan : « Nuška d ad nqqn ass n tmγra. » Ar ttinin ass n lḥad nγd ass n lxmis γ imalass nγd γ xmstaɛš, γiknna d uškan gratsn.

Ukʷan ddun, kraygat yan gisn ar itthyyal aynna t ixaṣṣan i tmγra. Ar ttɛllamn lɛar nnsn s wass n tmγra, ad ḥyyln ula nitni tarragin.

Idbu tarragin lli ra iddu s dar ayddars n tfruxt, ar ssaγn kra n lksut ifulkin, nγd kra n iqšušn n nnqʷrt. Willi ra iddu s dar urgaz, ar t ttawin lmrjl n lidam d uγrum.

Iga lɛada γ Ayt Ṣwab, idbu tarragin ar ttddan dar ingratsn, kudnna darsn illa kra n umussu[3].

---

1. *lɛar* « parenté du côté de femmes », par extension « parenté ».

2. *lmrjl*, pl. *lmrajl* « seau en cuivre à anse » (importé de la tribu des Indouzal).

3. *amussu (u-)* (nom verbal de *mussu* « remuer ») « mariage (qui fait déplacer les amis et alliés) ».

texte 10

LE DEMANDE EN MARIAGE

Quand un homme veut se marier, son père, ses frères ou un de ses parents maternels ou paternels se rendent chez le père de la jeune fille que le jeune homme désire épouser. Il arrive à la maison, mange, boit du thé en compagnie du père et lui fait sa demande : « Je désire que tu donnes ta fille en mariage à mon fils, selon la religion. » Si le père de la jeune fille accepte de la lui donner il lui dit : « Je te donne ma fille pour ton fils. »

S'il n'accepte pas sur le champ, il lui dit : « Je vais réfléchir, nous nous rencontrerons le jour du marché, je te dirai alors ce que j'ai décidé. » S'il accepte, il pose quelques conditions, par exemple : « Tu achèteras trois ou quatre paires de babouches et tu donneras une certaine somme d'argent. » Le père du jeune homme lui dit : « J'accepte tes conditions », et ils se séparent.

Quelque temps après, le père du jeune homme se rend chez le père de la fiancée, il apporte quelque objet de valeur : une chemise, un seau de beurre ou quelques pains de sucre. Il emmène avec lui un ou plusieurs amis et ils se rendent à la maison de la fiancée. Ils lui remettent ce qu'ils ont apporté et quand ils ont mangé et bu ils font à nouveau toutes les formalités de la demande. Elle est acceptée, et les envoyés du jeune homme disent alors : « Nous sommes venus fixer la date du mariage. » On décide alors dimanche ou jeudi en huit ou en quinze, on se met ainsi d'accord.

Puis chacun s'en va faire les préparatifs nécessaires pour le mariage et avertir ses parents de la date fixé pour qu'eux aussi préparent leurs cadeaux.

Les donateurs de cadeaux du côté de la fiancée achètent quelques vêtements de prix ou quelques bracelets en argent. Du côté du mari, ils apportent un seau de matière grasse (beurre ou huile) et du pain.

Dans le tribu des Aït Souab la tradition veut que les gens qui doivent faire ces cadeaux se rendent mutuellement visite en apportant leurs cadeaux, chaque fois qu'il y a mariage dans la famille de l'un d'entre eux.

texte 11

TAMƔRA

Iγ ilkm wass n tmγra, ar tthyyaln ayddars n urgaz ula ayddars n tslit. Ayddars n urgaz, ar ttɛllamn mddn lli ra yawi ukris, awin d ljihaz n tslit. Ar siggiln yan ufrux nna ittafn babas ula mmas, ar ids munn. Nttan a ra yasi ukris. Ar ttɛllamn ṭṭalb lli ira a iɛqd nnikaḥ.

Ƴ luqt nna štan islan γ dar urgaz, tumγarin ntnti ar tthyyaln ukris. Ukris ann iga afaggu lli rat tls tslit. Ar gis smunnt idukan n tslit d wi n ayddars, ar gis ttggant yan uzbg n nnqʷrt d kra n lḥnna d kra n lluz, d kra n tiyni.

Ƴrint tmγarin i ufrux lli ra yasi ukris, ar as ttallnt kraṭṭ twal, zzugʷznt t kraṭṭ. Ukʷan bdunt ar ttirirnt, ar ttinint kra n urarn lli ganin lfal iɛdln. Ddun islan, ffuγn, munn d walli yusin ukris ar kiγ lkmn tigmmi n tslit. Iγ lkmn imi n tgmmi, ar fllasn ttluḥ tslit kra n tisnt. Iffuγ d bab n tgmmi, imun idsn, kšmn s yat lbit.

Tumγarin n tgmmi lli yadlli ḥyylnt ad amẓnt ukris, ar ttasint yat tgrtilt lli rat tawi tslit. Ar tt nssant γ yan lmakan. Ar gis ittbddad ufrux lli yusin ukris. Nnant as tmγarin : « Ad ak nzzugʷz ukris. » Inna yasnt ufrux : « Ur rat tzzugʷzmt ukris, abla iγ yyi tiwimt aynna riγ. » Ar as ttinint : « Mat trit ? » Ar asnt ittini : « Riγ lbsis d sskkʷar, d lflus, d lḥabaqt. » Ar asnt sul iqqʷay kra n tγawsiwin lli yakkʷ ur illin γ tmazirt.

Iγ as fkant aylli yasnt iḍalb, zzugʷznt as ukris kraṭṭ twal. Afrux lli, ar nn ittdda s dar islan. Šši, swin.

texte 11

LE MARIAGE

Quand arrive le jour du mariage, les parents du fiancé et ceux de la fiancée font leurs préparatifs. Les parents du fiancé avertissent les gens qui doivent porter le cadeau de mariage. Ils cherchent un jeune enfant qui ait encore son père et sa mère, il les accompagnera et c'est lui qui portera le cadeau. Ils avertissent aussi le clerc qui établira l'acte de mariage.

Pendant que les garçons d'honneur déjeunent chez le fiancé, les femmes préparent le cadeau. Ce cadeau se compose tout d'abord d'une sorte de toge que portera la jeune mariée. On dépose dans ce vêtement les babouches de la fiancée et celles de sa famille, un bracelet d'argent, un peu de henné, quelques amandes et quelques dattes.

Les femmes appellent l'enfant qui doit porter le cadeau, elles soulèvent et abaissent ce cadeau par trois fois. Puis elles se mettent à chanter des chansons de bon augure. Les garçons d'honneur se mettent en route, ils se rendent en compagnie de l'enfant qui porte le cadeau à la maison de la fiancée. Quand ils arrivent à la porte de la maison, la fiancée leur jette du sel. Le maître de maison sort, les accueille, ils entrent tous dans une pièce.

Les femmes de la maison qui s'étaient préparées à recevoir le cadeau apportent une natte qu'emportera la fiancée. Elles l'étendent en quelque endroit. L'enfant qui porte le cadeau s'installe sur cette natte. Les femmes lui demandent de soulever à nouveau le cadeau. Il leur répond : « Vous ne le soulèverez que lorsque vous m'aurez apporté ce que je désire. » Elles disent : « Que veux-tu ? » Il répond : « Apportez-moi de la bouillie, du sucre, de l'argent, du basilic. » Il leur demande encore d'autres objets rares ou introuvables dans le pays.

Quand elles lui ont donné ce qu'il demandait, elles élèvent et déposent le cadeau par trois fois. L'enfant porteur du cadeau rejoint les garçons d'honneur. Ils prennent quelque nourriture et boivent du thé.

Yawi d bab n tgmmi tiγawsiwin lli ra ikf i illis. Ukʷan zzgrn tamγart. Bdun ar ttqimn tiγawsiwin n ljihaz, ar tnt ittqyyad ṭṭalb. Iγ kullu kmmln lqimt[1], smunn lḥasab n ljihaz, ad ssnn mnšk ag gis illan, dɛun mddn. Asin d yan ufšku n brkuks, šših gis kra, nnfsin. Aḍun d islan s dar urgaz, awin d ljihaz.

Ṣṣbaḥ ann iγ iffu lḥal, ḥyylnt tmγarin n ayt lmuḍɛ n tslit d inrzaf[2] nnsnt i tslit, munnt dids s tgmmi n urgaz nns. Ar tt sngafnt γ uγaras, ar ttirirnt. Taslit ar tsγuyyu, ar ttini : « Ajjamt yyi ! Manis yyi tiwimt ? Maniγ ufiγ baba ula immi, ula aytma ? » Γikann d γikann...

Iγ qrrbnt tigmmi n usli, bdunt ar sawalnt s wurarn d ayt tgmmi, ar siggilnt aylli rant. Ar asnt ttwajabnt ayt tgmmi. Ar zwar asnt akkant yan ufaggu, ḥbunt iss, zaydnt ar kiγ lkmnt imi n tgmmi. Asli nttan ar d itthyyal; ils lksut nns, yasi yat tsggʷit, iɛmmr tt s lluz t tiyni d yan mnnaw waqqayn n tfiyišt. Tazart ur ag gis ttili ašku tsggan : ran mddn lfal mlluln.

Ar yaqqluy usli s uzur, nttan d urgaz lli yas yusin tisggʷit ann. Iluḥ nn i tmγarin kullu γaylli illan γ tsggʷit. Ar ḥmzwayn[3] irjliyn d lhšum. Iggʷz usli, rẓmn ayt tgmmi imi n tgmmi. Ar d ttawint tmγarin n tgmmi kra n wudi d kra n uggʷrn, gint tn inn i umnar[4].

Yašk d usli, isskšm nn tislit, yawi tt s lbit nns. Ḍfurnt tt inn tmγarin n tnggift. Iffuγ usli, kšmnt tmγarin. Ar d ttawin ayt tgmmi yan uzlaf n sksu d yat tdqqit n wudi ifsin. Tkks tslit azbg lli yas fkan γ wukris, tsrs t iggi n sksu γ uzlaf. Yasi d usli lkʷmmiyt nns, isskšm tt γ uzbg. Ibdu ar ikkʷrz γ sksu yann, ar as tffin s wudi yann ar kiγ kullu ikʷrz sksu s ujnwiy. Ar gis iskar usli kraṭṭ tigtma[5], ifk tnt i tslit. Taslit ula nttat ar as tskar kraṭṭ tigtma, tfk tnt i usli.

---

1. *lqimt* « évaluation », terme juridique, de l'arabe *qīma*.

2. *anrzif (u-)*, pl. *inrzifn* ~ *inrzaf* « ami qui, à l'occasion d'une fête familiale, doit venir en portant un cadeau », nom dérivé de *rzf* « visiter ».

3. *ḥmzwi* (f.h. *ḥmzway*) « ramasser quelque chose avec précipitation, en se bousculant ».

4. *amnar (u-)*, pl. *imnarn* « poutre de bois composant le cadre de la porte », *amnar n uflla* « linteau », *amnar n wasa* « seuil ».

5. *tagṭmit*, pl. *tigṭma* « boulette de couscous ».

Le maître de maison apporte les objets qu'il donne à sa fille. On procède alors au mariage. Les objets constitutifs du trousseau sont évalués et inscrits par le clerc. Quand on a terminé l'évaluation destinée à établir la valeur du trousseau, l'on fait alors une prière. Les gens de la maison apportent un plat de gros couscous. Les assistants en mangent un peu et se séparent. Les garçons d'honneur s'en retournent à la maison du fiancé, emportant le trousseau avec eux.

Le lendemain, au lever du jour, les femmes du village de la fiancée et leurs invitées l'habillent, la parent, et l'emmènent à la maison du fiancé. Elles cheminent en cortège en chantant. La fiancée pleure et crie : « Laissez-moi ! Où m'amenez vous ? Je ne veux pas quitter mon père, ma mère, mes frères ! », etc.

Lorsqu'elles arrivent près de la maison du fiancé, elles s'adressent en chantant aux femmes de sa maison, leur demandant ce qu'elles désirent. Celles-ci leur répondent en chantant aussi. Elles leur donnent d'abord une sorte de toge dont elles se recouvrent, puis elles parviennent à la porte de la maison. Le fiancé, lui, se prépare entre-temps, il s'habille, et prend un van rempli d'amandes, de dattes et de quelques fruits d'argan. Il n'y a pas de figues dans le van, car elles sont noires et de mauvais augure.

Puis il monte sur la terrasse accompagné d'un homme qui lui porte le van. Il en jette le contenu aux femmes. Hommes et enfants se précipitent pour le ramasser. Puis le fiancé redescend. Les gens de la maison ouvrent la porte. Les femmes apportent un peu de beurre et de farine qu'elles placent sur le linteau de la porte.

Le fiancé fait alors entrer sa fiancée, il la conduit à sa chambre. Les femmes du cortège lui emboîtent le pas. Le fiancé ressort, les femmes entrent dans la chambre. On apporte alors un plat de couscous et une écuelle de beurre fondu. La fiancée enlève le bracelet qu'on lui a donné, elle le pose au-dessus du couscous. Le fiancé dégaine son poignard et le fait entrer dans le bracelet. Il se met à en labourer le couscous qu'on arrose de beurre fondu jusqu'à ce qu'il l'ait tout mêlé. Le fiancé fait alors trois boulettes de couscous, qu'il présente à sa fiancée. Elle, à son tour, fait trois boulettes qu'elle donne au fiancé.

Iγ kmmln lɛwayd ann, fkin i tumγarin n tnggift ad ššint. Ššint, swint. Ffuγnt s brra, ḥušnt ar tazdwit. Ukʷan nnfsin mddn.

Tazdwit iγ yad ddan mddn, ikšm usli s dar tslit. Ṣṣbaḥ ann munnt tmγarin, kšmnt s dar tslit, ḍint afaggu, ggusnt[1] t tmγarin. Iγ llan idammn, nnant : « Tamγart at tga tafruxt », ifrḥ usli ula taslit.

Argaz ar ittdda s dar ṭṭalb izzgrn tamγart, ar as ittini : « Kmml nnikaḥ, rdiγ f tarwa nu. »

Iγ tt nn yufa ur tgi tafruxt, ar ittini i ṭṭalb : « Ad ur tkmmlt amrwas. » Tamγart, kra γ irgazn lli tthšamnin, ar tt ttajjan γ tgmmi, willi ur a tthšamnin ar tt ṭṭayn. Taḍu d s dar ayddars, ar tthšam.

texte 12

LMUT

Iγ bahra ihrš yan, iγ tmaṭl tmaḍunt nns, iγ bdda ikšm lfraš, iγ ikmml lɛmr nns, ur a t sul ttnfɛun isafarn ula iḍbibn. Yan wass γ wussan n Ṛbbi ar srs ttaška lmut. Lbaɛḍ n mddn ar asn ttawl lmut γ iḍarn, lbaɛḍ γ ugayyu.

Wanna mi tuwl lmut γ iḍarn, ar fllas ttšqu, ar bahra ittmṛṛat[2]. Ar ittɛqal, ar isawal s ayt tgmmi, ar tn ittuṣṣu s γaynna kullu iḍfarn ula γaynna iḍfar. Kudnna tlkm lmut agayyu nns, ur a sul isawal, alln nns ka ittgllabn, taqqayt nns ar tthṛrak.

---

1. *ggus* ~ *gguys* (f.h. *ttguyus*) « examiner avec soin en touchant ».
2. *mṛṛ* (f.h. *ttmṛṛat*) « souffrir ».

Quand ces cérémonies sont terminées, on donne aux femmes du cortège de quoi manger et boire. Elles mangent, boivent du thé et sortent au dehors pour danser. Les danses se poursuivent jusqu'en fin d'après-midi, puis l'on se sépare.

Quand les gens sont partis, le marié se rend chez sa femme. Le lendemain, les femmes entrent chez la jeune mariée, elles prennent le vêtement de mariage, le sortent au dehors, et l'examinent avec soin. S'il est tâché de sang, elles s'écrient : « La mariée était vierge », elle et son mari sont bien heureux.

L'homme se rend alors chez le lettré qui a conclu le mariage et lui dit : « Achève l'acte de mariage, j'accepte ma femme. »

Si la femme n'était pas vierge, il dit au clerc : « Ne complète pas l'acte. » Quant à la mariée, lorsqu'elle n'est pas vierge, les hommes bien élevés la gardent à la maison, les gens de peu la chassent. Elle retourne chez ses parents toute honteuse.

texte 12

LA MORT

Lorsque quelqu'un est gravement malade, que sa maladie dure et qu'il garde toujours le lit, si ses jours sont comptés, remèdes et médecins ne lui sont plus d'aucune utilité. Puis, un des jours que Dieu fait, la mort arrive. Pour certaines personnes elle commence par les pieds, pour d'autres par la tête.

Celui que la mort attaque par les pieds a une fin très pénible et souffre beaucoup. Il garde sa connaissance et parle aux gens de la maison, leur faisant des recommandations pour ce qu'il doit et ce qu'on lui doit. Lorsque la mort lui atteint la tête, il ne parle plus, ses yeux seuls tournent et sa pomme d'Adam palpite.

Iγ iffuγ rruḥ nns, ffuγn mddn, ar ttγirn, ar ttɛllamn ingratsn, afad ad as ḥyyln tigmmi nns. Ar ṣṣifiḍn yan nγd sin ifqirn at t ḥyyln. Ar ssrγan aman, awin lmayyit s yat lbit yunfn, awln as ar t ssiridn s waman t tasra. Iγ t kullu slluln, tuḍḍan as, awin d lkʷfn, gin t gis, nšbn[1] t s ifalan n taḍut. Gin as kra n lḥabaqt gras d lkʷfn, gin as lqʷḍn γ imzzaγ nns.

Ar ṣṣifiḍn mad d ittawin lmisan[2] γ tmzgid. Ar ttasin lmayyit, gin t γ iggi n lmisan, dln t s kra n ufaggu iγʷsn, awin t inn s uɛmmar. Mddn lli dar lxbar n lmayyit, ar ttuḍḍan, γrin i ttalb n tmzgid, ddun a fllas zzalln. Iγ zzulln, asin kkuẓ irjliyn lmisan ar iggi lqbr nna. Srsn lmisan, asin d lmayyit, saswan t inn γ lqbr. Iγ iga lmayyit tamγart, ar tt ḥbun s ufaggu, iγ ra stt srsn γ lqʷbr.

Ar fllas saswan lḥud[3] f iggi n lqʷbr, gin as tallaγt d iẓran, alln akal, saswan t kullu iggi lqʷbr.

Gin as ifrig d iẓran ggutnin afad at t id ur ḍin lawḥaš. Dɛun mddn lli d uškanin, nnan : « At t irḥm Rbbi », ukʷan nnfsin.

Iγ zrin kraḍ wussan, skrn ayddars n lmayyit kra n lmɛruf[4] nγd ar ssufuγn sslukt, iγ as zḍarn.

---

1. *nšb* (f.h. *tnšab*) « coudre à grands points ».
2. *lmisan*, pl. *lmisanat* « civière sur laquelle on porte le mort pour l'enterrer ».
3. *lḥd*, pl. *lḥud* « pierre plate épaisse qu'on place sur la tombe ».
4. *lmɛruf*, pl. *lmɛrayf* « fête religieuse donnée en l'honneur d'un saint avec sacrifice et repas commun ».

Quand l'âme quitte le corps, les gens sortent en courant et s'avertissent enfin d'arranger la maison du mort. L'on convoque un ou deux vieillards pour préparer le corps. Ils font chauffer de l'eau, emportent le cadavre dans quelque pièce à l'écart et commencent à le laver avec de l'eau tiède et de la saponaire. Quand ils l'ont entièrement lavé, ils lui font les ablutions rituelles, apportent le linceul, placent le corps dans le linceul qu'ils cousent à grandes aiguillées avec un fil de laine. Ils placent du basilic entre le corps et le linceul et bouchent avec du coton les oreilles du mort.

Puis on convoque ceux qui apporteront la civière de la mosquée. Ils l'apportent, on y place le mort qu'on recouvre d'une toge propre et on l'emporte au cimetière. Les gens qui sont au courant de la mort font leurs ablutions, appellent le lettré de la mosquée et vont prier sur le corps. Quand les prières ont été dites, quatre hommes portent la civière jusqu'à la tombe. Ils déposent la civière, prennent le corps et le placent avec soin dans sa tombe. Quand le corps est celui d'une femme, on le dissimule sous une toge pour le mettre en terre.

Au-dessus de la tombe, on place des pierres plates, puis de la terre mouillée, des pierres encore, et on rejette la terre sur la tombe.

On place ensuite des broussailles et beaucoup de pierres, pour que les animaux sauvages ne déterrent pas le cadavre. Les assistants prient et invoquent pour le mort la miséricorde divine, puis ils se séparent.

Trois jours après, les parents du mort font une petite cérémonie ou font lire le Coran en entier, si leurs moyens le leur permettent.

texte 13

RṚMA N SIDI εALI BN NAṢR

Laṣl n Ṛṛma, ibda t Sidi Saεd bn Abi Waqas, ar isslmad i mddn tiyyiti[1]. Tigira illa Sidi εAli bn Naṣr. Nttan a igan ššix igg"ran n Ṛṛma. Γ layyam nns, ar iskar lmqddmin n Ṛṛma γ kraygat tamazirt.

Ṛṛma ar ttmunn dar lmqddm nnsn, tugtt nnsn, γ dar lεid n lmulud. Ar ssaγn yat tfunast nγd snat, γrsn as, ar gis skarn lmεruf γ kra γ tfiyi yann. Γaylli d yagurn ar t aṭṭan gratsn s tsγarin, kraygat yan ar ittasi tiski nns.

Iγ ššan, ffuγn, ar ttggan lušart nnsn : a stt igan kra n uẓru mẓẓiyn lli ssbddadn f iggi n kra n uzru mqqurn, nγd tiblγt : a stt igan d yan ṭṭabε n trgin γ tuẓẓumt n kra n uẓru mqqurn. Uk"an bdun ar tt kkatn s bušfr. Wanna tt gis ikksn, hati iga darsn lmεllm n tyyiti. Wanna tt ur gis iluḥn, ar gis ḍssan wiyyaḍ.

Ar ttinin mddn lli mqqurnin, γ zzman n Sidi Saεd bn Abi Waqas ar kkatn Ṛṛma s ṣndu[2] lušarat lli skarn γ ing"al n uknari. Tazdwit ar aqqran ššajara n tarramit, ar ttεbadn Ṛbbi.

Tasut ad, lliγ ur sul tlli lεadda, Ṛṛma ur a sul kkatn lušart. Ar ttmniqqirn γ dar lmqddm nnsn, ar skarn lmεruf, dεun, nnfsin.

Iγ mmutn Ṛṛma, tugtt n tarwa nnsn ar kššmn tarramit zund idbabatsn. Tarwa yann iγ sul mẓẓiyn ar ttlεabn γ lmwaḍiε s ṣndu mẓẓiyn.

---

1. *tiyyiti* « tir ».
2. *ṣndu*, pl. *idṣndu* ~ *ṣntu*, pl. *idṣntu* « arc ».

texte 13

LA CONFRERIE DES « TIREURS » DE SIDI ALI BEN NACER

Sidi Saad ben Abi Waqas fonda la confrérie des « Tireurs », il enseigna aux gens l'art du tir. Plus tard vint Sidi Ali ben Nacer. C'est lui qui fut le dernier chef de la confrérie. Pendant sa vie, il nomma un chef de confrérie dans chaque pays.

Les tireurs se réunissaient chez leur chef, du moins la grande majorité d'entre eux, le jour de la fête du Mouloud. Ils achetaient une vache ou deux, l'égorgeaient, mangeaient une partie de la viande et faisaient une fête. Ce qu'il en restait était partagé entre les tireurs, chacun emportant sa part.

Quand ils avaient mangé, ils allaient dresser leur cible : une pierre de petite taille qu'ils dressaient sur une pierre plus grosse, ou une marque faite au charbon au centre d'une grosse pierre. Puis ils tiraient sur cette cible avec leur fusil. Celui qui l'atteignait était proclamé tireur d'élite. On se moquait de celui qui ne l'atteignait pas.

Les vieilles gens de la tribu racontent qu'au temps de Sidi Saad ben Abi Waqas, les tireurs tiraient à l'arc sur une cible faite de raquettes de figuier de Barbarie. L'après-midi ils lisaient l'histoire de la confrérie et adoraient Dieu.

De nos jours il n'y a plus d'armes, les tireurs ne tirent plus à la cible. Ils se réunissent chez leur chef, y font une petite fête, prient et se séparent.

Quand meurent les membres de la confrérie, leurs fils dans la plupart des cas deviennent tireurs comme leurs pères. Ces enfants encore jeunes s'amusent dans les villages avec un petit arc.

texte 14

LALLA MAMAS εALI

Tkka tt inn yat tmγart γ lmudε n Tlmst ism nns Mamas εAli. Tuška d γ lmudε n Tmdaqqurt, ttihl γ Tlmst. Tlla dids γ tgmmi n urgaz nns yat takna. Takna yann thsad, ar bahra tt ttmṛṛat. Ar iss tẓẓad d yid, azal ar iss tkssa ulli.

Yan yid tdda takna lli a nn iss tagg^{w}. Taf tt nn ttṭas : azrg ar ittdwwar waḥdut, ar d ittluḥ agg^{w}rn. Ar ttεjjab takna yann, tddu tγr i urgaz nns, tnna yas : « Rwaḥ at tẓṛt kra n lεjjb. » Yašk d urgaz, yaf nn Mamas εAli ttṭas uk^{w}an, ar ittgllab uzrg. Inna yas i takna : « Ttmi n γassad as sar ur tẓẓad tmγart a, ula thsad kmmi. »

Kudnna tḍi ulli azal, ar dids ittmniqqir wuššn γ tagant. Tfka yas taḥkukt nns, ar ikssa ulli. Mamas εAli nttat ar ttskiwis γ kra n lmakan ar gis ttεbad Ṛbbi. Luqt nna tra at tddu, ar ismun wuššn lli ulli, ar asnt tzgg^{w}ur, ḍfurnt stt wulli. Iγ tqrrb at tlkm lmudε, tgg^{w}ru i wulli, tgli tnt. Ḍufn tt mddn, ẓran tt lliγ ar tskar γikann mnnawt twal.

Lliγ tmmut Mamas, uškan d ayddars γ Tmdaqqurt, irin a stt nn awin s darsn, a stt gis mḍln. Ag^{w}in asn ayt Tlmst, ar fllas tẓẓin. Aylliγ nnan asn ayt Tlmst : « Awyat stt inn. » Asin tt, ar γilli mi ttinin « Tawrirt n Imḥḍarn. » Gammin as sul ziggizn, tẓḍay fllasn.

texte 14

LALLA MAMAS ALI

Il y avait au village de Talmest une femme appelée Mamas Ali. Elle venait du village de Tamdakourt[1] et s'était mariée à Talmest. Son mari avait à la maison une co-épouse. Cette co-épouse, jalouse, la maltraitait beaucoup. Elle lui faisait moudre le grain la nuit et paître les brebis le jour.

Une nuit elle alla la voir, elle la trouva endormie : le moulin à main tournait tout seul et rejetait de la farine. Cette femme en fut étonnée, elle alla appeler son mari : « Viens », lui dit-elle, « tu verras une chose merveilleuse ! » Le mari s'en vint, trouva Mamas endormie et le moulin qui tournait. Il dit alors à sa co-épouse : « A partir d'aujourd'hui cette femme ne moudra plus le grain et toi, tu ne manifesteras plus ta jalousie. »

Lorsqu'elle sortait les brebis dans la journée, elle rencontrait un chacal dans la forêt. Elle lui donnait sa galette d'orge, le chacal faisait paître les brebis. Mamas, elle, s'asseyait en quelque endroit et adorait Dieu. Lorsqu'elle voulait rentrer, le chacal rassemblait les brebis, elle marchait au devant et les brebis la suivaient. Lorsqu'elle arrivait près du village, elle marchait derrière les brebis et les conduisait. Les gens la surveillèrent et la virent plusieurs fois procéder ainsi.

Lorsque Mamas mourut, ses parents s'en vinrent de Tamdakourt et voulurent l'emporter chez eux pour l'y enterrer. Les gens de Talmest refusèrent, ils se disputèrent à son propos. En définitive les gens de Talmest cédèrent et dirent : « Emportez-la. » Les parents l'emportèrent jusqu'à un endroit appelé « La Colline des Ecoliers. » Arrivés là, ils ne purent plus avancer car elle était devenue très lourde.

---

1. Talmest (*Talmst*) et Tamdakourt (*Tamdaqqurt*) : villages de la fraction des Achtouken.

Zaydn daγ imšγaln yaḍnin, gammin a stt smussn ula ad ziggizn. Ssnen ilad is ur tri a stt awin s darsn. Mḍln tt iladin γinn lli γ tlla rrutt[1] nns.

Ttmi n γakudann, iḍhr ssrr[2] nns. Rjun mddn γ lbaraka nns, bdan mddn ar gis skarn lmεruf. Liγ izri kra, bnan as rrutt ifulkin γ lmakan lli γ ttawmḍal. Ttmi n γakudann ar gis ttndahn mddn, kudnna llan γ kra n tassast γ lbḥr ula lbrr, swa Ayt Ṣwab ula iqbiln yaḍnin.

Kraygat asggʷas γ wayyur n γušt, ar gis ittεmmar unmuggar n irjliyn γ rrutt nns. Ar d iss ttaškan Ayt Ṣwab kullutn d Idaggʷniḍif, d Wammln, d Idaggʷarsmukt. Ar ttzurn, ssuqn anmuggʷar. Ar gis qqrsn tqbilt nns i snat izgirn nγd uggʷar. Ar gisnt skarn lmεruf, ar akkan i mddn lli gis ruḥnin imnsi ula imkli. Amma tiγrsiwin yaḍnin : tlatin n inkʷran nγd uggʷar, ar tnt attan i ttlba lli gis aqqranin γassann.

1. *rrutt*, pl. *rrawḍat* « tombeau d'un saint, sanctuaire » (de l'arabe *rawḍa*).
2. *ssrr* « pouvoir mystérieux et bénéfice ».

Ils ajoutèrent d'autres porteurs, on ne put ni la bouger ni avancer. Ils comprirent alors qu'elle ne voulait pas qu'ils l'emmènent chez eux. Ils l'enterrèrent là où se trouve son sanctuaire.

Depuis ce moment-là, sa sainteté devint évidente. Les gens firent confiance à son pouvoir bénéfique et commencèrent à faire en son honneur une fête religieuse. Quelque temps après sa mort, ils lui bâtirent un beau mausolée à l'endroit où elle était enterrée. Et depuis les gens l'invoquent quand ils sont aux prises avec quelque péril sur terre ou sur mer, les gens de la tribu Aït Souab et ceux d'autres tribus.

Chaque année au mois d'août, les hommes se réunissent autour de son mausolée. Y viennent tous le Aït Souab, les Ida Ouguenidif, les Ammeln et les Ida Ouguersmoukt. Ils visitent le sanctuaire et parcourent le marché. La tribu de Mamas [Achtouken] égorge deux bovins ou plus. Ils font avec cette viande un repas de fête et donnent aux gens qui passent là la nuit le repas du soir et le repas de midi. Quant aux autre bêtes sacrifiées : trente boucs ou plus, on les partage entre les lettrés qui prient au sanctuaire ce jour-là.

texte 15

IDRNAN

Tasut ad, ur ssinn mddn ma igan lasl n yidrnan. Mddn lli zrinin nnan : « Yan lɛalim mqqurn ikka tt nn. Iɣ ikmml lḥadit n Lbuxari ɣ wayyur n rmḍan, ar ittusṣu mddn, ar asn ittini : « Skrat kra n lmɛruf ttmi n ukššum n wayyur n innayr ar ammas n mars. »

Awa, ttmi n ɣakudann, bdan mddn ar skarn yan lmɛruf, gin as « idrnan. » Ar skarn idrnan Ayt Ṣwab d Wammln d Idagg"nidif d Idawsmlal, d Idawbaɛqil, d wiyyaḍ d wiyyaḍ. Ar addan idrnan ɣ Wammln ɣ lxmis izwarn ɣ innayr. Ḍfurn tn iqbiln yaḍnin ar ammas n mars.

Γid, ɣ Ayt Ṣwab, ar tn skarn mddn ɣ lxmis izwarn n xbrayr. Lɛada n idrnan d lḥalt lli gis skarn mddn ? Ar gis ttnfaqn mddn kraygat yan d aylli mi iẓḍarn. Ar gis ttnhllan ɣ tarwa nnsn d inbgiwn nnsn. Ar skarn idrnan ɣ kraygat takat.

Mad gan idrnan ? Gan tummit imlan lli ssnwan ɣ ufllun, ar zwar t zzuɣurn s zzit n wargan. Ass ann, ar daɣ šttan wayll lli ssaɣn ɣ laswaq.

Iɣ ššan, ffuɣn mddn s uḥwaš ɣ kra n lmudɛ ɣ tmazirt lli yas ittawssan. Ar ttawin ṛrja s idrnan, ar saqsan manag" ar rad lkmn willi ur ssinin lḥasab, ašku ufn asn idrnan lɛid.

Ar ttinin mddn : « Iɣ illa unẓar ɣ luqt n idrnan, hann asgg"as ra ifulki, ašku luqt ann tumẓin ar tnt ilkm irifi. »

texte 15

LA FÊTE DES *IDRNAN*

De nos jours les gens ne connaissent pas l'origine de la fête des *idrnan*. Les anciens racontaient : il y avait un savant réputé. Lorsqu'il eut terminé la lecture[1] du livre d'El Boukhari[2] dans le mois de Ramadan, il recommanda aux gens avec insistance de faire une fête entre le début de janvier et la mi-mars.

Depuis lors, les gens eurent une fête qu'ils appelèrent *idrnan*. Fêtent les *idrnan* les Aït Souab, les Ammeln, les Ida Ouguenidif, les Ida Ousemlal, les Ida Oubakil, etc. La fête des *idrnan* commence en tribu Ammeln le premier jeudi de janvier. Les autre tribus la célèbrent ensuite jusqu'à la mi-mars.

Ici dans la tribu des Aït Souab l'on fête les *idrnan* le premier jeudi du mois de février. Que font les gens pour la fête des *idrnan* ? Ils se mettent en frais, chacun selon ses moyens. Ils reçoivent et traitent de leur mieux enfants et invités. Chaque foyer de la tribu fête ainsi les *idrnan*.

Que sont les *idrnan* ? Ce sont des beignets faits de pâte molle que l'on cuit dans le plat à pain enduit au préalable d'huile d'argan. Ce jour-là l'on mange aussi des moules séchées achetées sur les marchés.

Lorsqu'ils ont mangé, les gens de la tribu se rendent pour y danser et chanter en un lieu réservé à cet usage. Ils font des vœux pour le retour des *idrnan*. Et ceux qui ne savent pas compter demandent quand aura lieu à nouveau la fête des *idrnan*, car elle leur est plus chère qu'une fête religieuse.

On dit en tribu : « S'il pleut au moment des *idrnan*, l'année agricole sera bonne, parce que à cette époque de l'année l'orge a soif. »

1. Podeur donne « la traduction » (éds.).
2. Muḥammad al-Bukhārī (mort 256/870), le traditionaliste fameux (éds.).

texte 16

AṢIFD

Luqt nna kʷrzn mddn tirkmin. γ luqt n lxrif, iγ a tnt tštta tbxxuyt, ar ttinin irgazn i tmγarin : « Ṣṣifḍamt nn i tbxxuyt. » Ar nkkrnt tmγarin t tfrxin, ar tddan s trgʷa. Ar ttamẓnt yat tbxxuyt nγd uggʷar, ar tt ttgant γ yan ifr n wawssay. Ar dids smunnt kra n ifrawn n zzit, ar smunnt kra n tazart γ dar ayt lmuḍε.

Ukʷan ddunt, munnt d lhšum ar sngafnt, ar skarnt i tbxxuyt lεada lli skarnt i tslit γ luqt n tmγra. Ar ttirirnt ar kiγ lkmnt γ yan lmakan lli γ nn srusnt tabxxuyt, gint tt inn γ yat tfrit. Lmakan ann ittawssan γ dar ayt tmazirt. Ar aqqrant i kra n urgaz γ lmuḍε lli tn id iwalan, nnant asn : « Ha yat lamant niwi ak tt inn, thlu gis. »

Aḍunt t γ lmakan ann, ar ttγirnt, ar kiγ lkmnt γ illi γ tthwašnt. Γakudann ar srsnt ttaškan kra n irjliyn, ar gis tthwašn irjliyn ula tumγarin. Ššin tazart lli d iwint tmγarin. Ukʷan nnfsin, ddun s tgʷmma nnsn.

Iγ zrin mnnaw wussan, ar daγ ttmunnt tmγarin. Smunnt aggʷrn γ lmuḍε. Skrnt aγrum, ddunt daγ s trgʷa, amẓnt daγ tabxxuyt zund ddur izwarn, skrnt as γik lli a s skrn ddur izwarn. Ttmi n γakudann ur a sul ttili tbxxuyt γ wawssay d zzit.

texte 16

L'EXPULSION DES VERS

En automne, lorsqu'on a planté les navets, s'ils sont mangés par les vers les hommes disent au femmes : « Allez chasser les vers. » Femmes et jeunes filles se rendent dans la zone irriguée. Elles prennent un ou plusieurs vers et l'entourent dans une feuille de navet. Elles y ajoutent quelques feuilles d'olivier et collectent des figues chez les habitants du village.

Puis, accompagnées des enfants, elles emportent le ver comme l'on emporte la fiancée au jour du mariage. Elles se forment en cortège et chantent jusqu'à ce qu'elles arrivent à l'endroit où elles déposent le ver et l'enfouissent dans un trou. Cet endroit-là est traditionnellement connu des gens de la tribu. Elles appellent alors un homme d'un village voisin du leur et lui disent : « Nous t'avons apporté un dépôt, prends-en grand soin. »

Puis elles s'en retournent de ce lieu en courant jusqu'à ce qu'elles parviennent à l'endroit où elles danseront. Elles sont alors rejointes par quelques hommes. Hommes et femmes dansent et chantent. L'on mange les figues qu'ont apportées les femmes. Puis l'on se sépare et chacun retourne à sa maison.

Au bout de quelques jours, les femmes se rassemblent à nouveau. Elles collectent de la farine dans le village, elles font du pain et se rendent à nouveau en zone irriguée. Elles y prennent un ver comme la première fois et l'emportent avec le même cérémonial. A partir de ce moment il n'y a plus de vers dans les navets et les oliviers.

texte 17

UDAYN Γ TMAZIRT N AYT ṢWAB

Γilad ur llin wudayn γ tmazirt n Ayt Ṣwab. Ar ttinin mddn laṣl n kra n takatin iga udayn zikk lḥal, walakin slmn. Ha manik asn ijṛan.

Ikka tt inn yan lmuḍε iggutn, ar as ttinin Tawjrart, γ tmazirt n Ayt Mẓal. Illa gis yan lmllaḥ lli γ llan udayn bahra jhdnin. Ar ttbbin iγarasn, ar ttak^{w}rn, ar nqqan mddn.

Yan wass γ wussan n Ṛbbi, idda yan umuslm γ llalln, ira a issuq lḥad nnsn. Amẓn t wudayn, awin t s lmllaḥ, gin as aḥlays n uγyul d lljam, awin t i tmγarin d lḥšum. Ar iss ttlεabn, ar t ssudun. Ur t nγin.

Lliγ yufa s ugayyu nns, irur asn s uḥlays d lljam, iddu ar tuẓẓumt n ssuq n lḥad n llalln. Ig gis taγuyyit aylliγ fllas manen kullu ayt ssuq. Ifk asn lxbar lli as kullu skrn wudayn. Amrn mddn ann i ubrraḥ a ibrrḥ, a yini : « Kulluma igan amuslm, a iddu ad d yawi lεadda nns. »

Lliγ kullu manen mddn, ddun s lmllaḥ. Mmaγn didsn wudayn, ssutln imuslmn i lmllaḥ. Ilin inaγan γ tsga yad ula xta. Udayn mmutn gisn mya n lxlq, imuslmn mmutn gisn tmnya u sbεin. Walakin γlin fllasn imuslmn, kšmn fllasn. Nγin gisn sttmya n lxlq, irjliyn ula tumγarin.

Γaylli gisn d yagurn, bḍan tn iqbiln n Sus kullutn, γ udrar ula azaγar. Lbaεḍ n iqbiln nγan udayn nnsn, lbaεḍ yaḍnin ujjan tn, slmn, zdγn, gin yan n ayt tmazirt.

Ar ttinin mddn mqqurnin n tqbilt n Ayt Ṣwab, ayt Taltmsn γ Isagn, d Ayt Kfsis γ Tudma, d Ayt Lγaz γ Waštukn, d Ayt Wεziz γ Igisl, iga laṣl nnsn γ wudayn ann.

texte 17

LES JUIFS DANS LE PAYS DES AIT SOUAB

Il n'y a pas actuellement de juifs dans le pays des Aït Souab. Les gens prétendent cependant que quelques foyers étaient juifs, il y a bien longtemps, mais sont devenus musulmans. Voici ce qu'il leur est arrivé.

Il y avait, au pays des Aït Mzal, un gros village appelé Taoujrart. Il s'y trouvait un ghetto dont les habitants étaient riches et puissants. Ils coupaient les routes, volaient et tuaient les gens.

"1497"

Un beau jour un musulman de la confédération des Ilallen se rendait au marché qui se tenait le dimanche. Les juifs s'en saisirent, lui mirent un bât d'âne et une bride, et l'amenèrent aux femmes et aux enfants pour qu'ils s'en amusent en le chevauchant. Ils ne le tuèrent pas.

Lorsqu'il resta seul, il s'enfuit avec le bât et la bride et s'en alla au milieu du marché des Ilallen. Là, il se mit à crier jusqu'à ce que les gens s'assemblent autour de lui. Il leur raconta alors tout ce que les juifs lui avaient fait. Les gens ordonnèrent alors au crieur public de publier : « Que chaque musulman s'en aille chercher son fusil. »

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils marchèrent contre le ghetto. Les juifs les combattirent, les musulmans cernèrent le ghetto. Il y eut des morts d'un côté et de l'autre. Cent juifs et soixante-dix-huit musulmans furent tués. Cependant les musulmans eurent l'avantage, ils entrèrent dans le ghetto et massacrèrent six cents personnes, hommes et femmes.

Toutes les tribus du Sous se partagèrent ceux qui restaient. Certaines tribus tuèrent les juifs qui leur étaient échus en partage, d'autres les épargnèrent, ils se firent musulmans, s'installèrent dans le pays et rien ne les distingua plus de leurs contributes musulmans.

Les vieilles gens disent dans la tribu des Aït Souab que les habitants de Taltemsen de la tribu des Isaguen, les Aït Kefsis à Toudma, les Aït el Ghaz des Achtouken et les Aït Ouaziz à Iguissel descendent de ces juifs-là.

texte 18

LWABA

Ar ttinin mddn, illa lwaba γ usggʷas n 1214. Ar yadda lwaba γ yan lmuḍε nγd mnnaw. Ṣṣift nns, ar ikkat lbaεḍ n ayt tgmmi, injja lbaεḍ, nγd ar ikkat ayt tgmmi kullutn, ar d gisn ittagur yan nγd sin, lbaεḍ n tgʷmma ar kullu ttmttatn mddn s yan ddur.

Ar ttḍhar γ ddat n bnadm kra n tyyiti isggann igan zund ṭṭabε. Lbaεḍ γ mddn ar gisn ttilint mnnawt tyyitiwin. Iγ yut lwaba kra n bnadm ar ittkka kraḍ wussan, immt.

Ar ittmttat γ kraygat ass mraw lxlayq d uggʷar. Lbaεḍ n wussan ar mṭṭln mddn lmawta ttmi n iγ tfl tafukt ar kiγ tqrrb at truḥ. Γakudann iγ ggutn lmawta ar tn mṭṭln d lksut nnsn, ur asn sul siggiln lkfun.

Lbaεḍ n lmwaḍiε ar kullu ttmttatn mddn nnsn, irjliyn ula tumγarin ula tazzanin, s yat tklit. Ur ikʷti yan gisn γwann yaḍnin, ula ittawssan manwa gisn izwarn, ula manwa iggʷran. Γakud ann, mddn ur sul kʷtiyn lxdmt ula lbhaym. Lbhaym iγ tnt ilkm laẓ d irifi, ar ttffuγnt γ tgʷmma ar siggilnt aman nγd mad šttant γ tagant.

Illa yan lmuḍε γ iggi n trgʷa n lẓnagn, ar as ttinin « Ixʷrbin n Tayrnit. » Ikka tt nn gis mya n takat nγd uggʷar. Ikka tt nn gis yan lεaml. Yili gis yan ugadir γ uflla n lmuḍε, suttln as kraḍ laṣwar. Nnan irgazn lli fhmnin, mmutn kullu mddn ann s lwaba.

Illa yan lmuḍε yaḍnin γ Ayt Mugl ar as ttinin « Anla », ṭṭafn ayt lmuḍε lmal iggutn. Lliγ illa lwaba mmutn kullutn, ur gis d yagur mqqard yan. Bdun waddjarn nnsn lmal nnsn γ lbuṛ ula targʷa.

texte 18

LA PESTE

On raconte que la peste sévit en l'an 1214 de l'hégire[1]. L'épidémie commença dans un ou plusieurs villages en même temps. Quels étaient les symptômes de la maladie ? Dans un foyer elle atteignait une personne ou plusieurs personnes, parfois toute la maisonnée, seules une ou deux personnes ne mouraient pas et dans certaines maisons tous les habitants mouraient à la fois.

Sur le corps de la personne atteinte apparaissait la trace noire d'un coup, comparable à un sceau. Certaines personnes portaient plusieurs traces. Lorsque quelqu'un était atteint, il était malade pendant trois jours et mourait.

Chaque jour mouraient dix personnes et plus. Certains jours l'on enterrait les morts du lever au coucher du soleil. On les enterrait alors dans leurs propres vêtements sans se préoccuper de les ensevelir dans des linceuls.

Dans certains villages tous les habitants, hommes, femmes et enfants moururent à la fois. Nul ne se souciait des voisins ni ne savait qui mourait le premier ou qui mourait le dernier. Les gens alors ne pensaient plus au travail, ne se souciaient plus des animaux. Ceux-ci dès qu'ils avaient faim ou soif sortaient pour aller boire ou chercher dans la forêt de quoi manger.

Il y avait au-dessus de la *targ"a* dite « Iznaguen » un village appelé « Les Ruines de Tayernit. » Il comptait cent feux ou plus. Ce village était gouverné par un chef désigné. Il y avait un magasin collectif fortifié au-dessus du village entouré de trois enceintes. Les gens instruits racontent que tous ses habitants périrent lors de cette épidémie.

Il y avait dans la sous-fraction des Aït Mougel un autre village appelé « Anla » dont les habitants possédaient beaucoup de biens. Ils périrent tous lors de l'épidémie, pas un d'entre eux ne resta vivant dans le village. Leurs voisins se partagèrent leurs biens tant en zone irriguée qu'en zone sèche.

---

1. 1214 A.H. = ±1800 A.D (éds.).

texte 19

LAṢL N TAHGGʷAT D IGʷZULN

Ar ttinin mddn εqlnin, ikka tt inn zikk zzman yan lqayd γ yan lmudε lli mu ttinin « Agadir n Uγrif. » Lqayd ann iggut lḥakam nns, ar itthkam s lḥaqq. Skrn as iqbiln lli f ihkm lbniya iggutn d lmal iggutn. Ihkm aylliγ immut, ifl d tamγart nns d yan iwis mẓẓikin.

Mnaqqarn inmγurn n tmazirt ann, nnan : « Ma ra ig lqayd nnγ ? » Smaqqln i lbniya d lmal iggutn lli skrn i lqayd lli immutn. Nnan : « Ajjat lḥakam γ lmakan nns, ar kiγ imqqur iwis ann. Iγ illa kra n wawal mqqurn, nmniqqir ar kiγ nmśawwar, namr as ma ra iskr. » Nnan i tmγart lqayd ann : « Winna msaraḍnin, tfru tn s lḥaqq. » Ar tskar tmγart ann γikkann aylliγ imqqur iwis.

Lliγ imqqur iwis ann, ira a ig lqayd zund babas, tagʷi as mmas. Munnt tqbilin kullutnt. Kra gisnt rant lḥakam n tmγart, tiyyaḍ rant lḥakam n iwis. Tamγart ann ism nns Hggʷa, iwis ism nns Agʷzul. Lliγ fllasn bḍan iqbiln, ilin lahwal gratsn. Mmaγn, ggutn inaγan d imugas.

Ttmi n γakud ann bḍan iqbiln, aylliγ d ilkm lmaxzn timizar nnsn. Γ Ayt Ṣwab gan Tahggʷat : Imdiwn d Imkwin d Ayt εIn d Isagn ; gan Igʷzuln iqbiln yaḍnin.

texte 19

ORIGINE DES LEFFS TAHEGGOUAT ET TAGZOULT

Il y avait autrefois, disent les gens informés, un caïd au lieu appelé « Château de la Galette. » Le commandement du caïd était fort étendu et il gouvernait avec justice. Les tribus qu'il commandait lui construisirent de nombreux bâtiments et lui constituèrent un troupeau important. Il gouverna ainsi jusqu'à sa mort. Quand il mourut il laissait sa femme et un enfant en bas âge.

Les notables du pays se réunirent pour décider qui serait caïd. Ils contemplèrent les bâtiments bâtis pour le caïd mort et ses troupeaux et déclarèrent : « Il nous faut laisser le siège du commandement au domicile du caïd, jusqu'à ce que son fils soit capable de gouverner. S'il arrive quelque affaire grave nous nous réunirons, tiendrons conseil et lui montrerons ce qu'il doit faire. » Ils dirent à la femme du caïd décédé : « Tu trancheras avec justice les affaires de ceux qui se citeront mutuellement devant toi. » La femme du caïd procéda ainsi jusqu'à ce que son fils ait grandi.

Quand son fils eut grandi, il voulut alors devenir caïd comme son père, mais sa mère refusa. Toutes les tribus se réunirent alors. Certaines d'entre elles voulaient obéir à la femme, les autres à son fils. Cette femme s'appelait « Heggoua », et son fils s'appelait « Agzoul. » Lorsque les tribus firent scission à ce propos, des troubles et bagarres survinrent. Elles se battirent, nombreux furent les tués et les blessés.

A partir de ce moment-là les tribus demeurèrent ennemies, jusqu'à l'arrivée du Makhzen dans leur pays. Dans la tribu des Aït Souab les Imdioun, les Imkouin, les Aït Aïn et les Isaguen appartenaient au clan Taheggouat ; les autres fractions appartenaient au clan Tagzoult.

texte 20

LUQT LLI Γ QRRBN IDBU WAGA[1] AD ΓLIN S TMAZIRT

Luqt lli γ qrrbn idbu waga ad γlin s tmazirt n Ayt Ṣwab, ar ttinin mddn : « Ur ran nqʷbl ad kšmn irumiyn s tmazirt nnγ. » Ar ttmniqqirn iqbiln γ larbɛa n Tanalt, uškan d inflas. Ar srusn lwatayq, ar ttinin : « Nra ak kullu ng yan, an nmmaγ kudnna d γlin irumiyn. »

Udan d inflas s tmizar, brrhn γ ssuq, nnan : « Kudnna llant tmatarin, a iḥyyl yan lɛadda nns d lɛawin nns, a iddu s lḥrkt. Wnna ur inkirn s lḥrkt ifk i tqbilt linṣaf iggutn. »

Ar yan wass uškan d kra n mddn dar inflas, nnan asn : « Hann lḥrkt n irumiyn tggʷz γ Ayt Wadrim. » Nkrn iqbiln, ar skarn timatarin. Ar ttmunn irjliyn γ illi γ skrn timatarin. Fkin asn inflas laxbar kullutn, kra ygat taqbilt tmun d aytmas. Brrhn daγ inflas, nnan : « Hann lḥrkt ḥad ṣaym. »

Ddun irjliyn s ljiht lli γ ggʷzn idbu waga. Bḍun i tmazirt. Kra iγʷli s kra n wafa, kra ikšm s tgʷmma, kra iskr išbura. Yan zikk ssbaḥ, nkrn irumiyn. Ar tn kkatn s ṭṭaraqa[2] d lanfaḍ. Ṣṣifḍn ṭṭiyarat ar kkatnt lmwaḍiɛ. Lbaɛḍ γ lḥarkt mmaγn bahra, lbaɛḍ rurn. Willi rurnin aškin d dar Ayt Uγan, ggawrn gis.

Ṣṣifḍn irumiyn yat lḥrkt yaḍnin iggutn, ggʷzn γ tmazirt Ida u Smlal. Ṣṣifḍn i Ayt Ṣwab yan sin irqqasn, nnan asn : « At thdum, at tγrsm, iγ ur trim, hann lɛfiyt tra kullu at tkk Ayt Ṣwab. » Mniqqirn inflas n Ayt Ṣwab, ar ttẓẓin, kra inna : « An nhdu », kra inna : « Ur ran nhdu, nra an nmmaγ ar kiγ kullu nmmut. »

---

1. *idbu waga* « les hommes aux seaux en peau », c.à.d. les soldats français coiffés d'un casque ressemblant à un seau.

2. *ṭṭaraqa*, pl. *ṭṭaraqat* « bruit de mousqueterie ».

texte 20

SOUMISSION DE LA TRIBU DES AIT SOUAB

Lorsque les Français furent sur le point de pénétrer dans la montagne des Aït Souab, les gens déclarèrent : « Nous n'acceptons pas de laisser entrer les chrétiens dans notre tribu. » Les diverses tribus se rencontrèrent au marché de Tanalt, y vinrent les notables des tribus. Ils déposèrent leurs armes en guise de caution et dirent : « Nous ne formons plus qu'une seule tribu. Quand les chrétiens entreront dans le pays, nous combattrons. »

Les notables s'en retournèrent dans leurs tribus respectives et firent publier sur les marchés : « Dès qu'auront été donnés les signaux d'alerte, que chacun prépare armes et provisions et se joigne au rassemblement des guerriers. Celui qui ne rejoindra pas versera à la tribu une forte amende. »

Un beau jour les notables reçurent quelques personnes qui leur dirent : « l'armée des chrétiens campe au pays des Aït Ouadrim. » On donna alors les signaux d'alerte. Les hommes se réunirent aux endroits d'où étaient partis les signaux. Les notables leur firent part des dernières nouvelles, chaque tribu se joignit à l'ensemble. Les notables firent alors une nouvelle proclamation : « Feront partie de la troupe de guerriers tous les hommes ayant déjà jeûné. »

Les guerriers partirent alors vers le camp des chrétiens. Là, ils partagèrent leurs forces. Certains montèrent sur les hauteurs, d'autres entrèrent dans les maisons, d'autres creusèrent des retranchements. Un matin de très bonne heure, les chrétiens se mirent en marche avec feux de mousqueterie et canonnades. Ils firent venir des avions qui bombardèrent les villages. Une partie de la tribu se battit avec ténacité, les autres s'enfuirent jusqu'au pays des Aït Oughan où ils s'arrêtèrent.

Les chrétiens envoyèrent alors contre le pays une colonne importante qui campa au pays des Ida Ousemlal. Ils dépêchèrent aux Aït Souab deux courriers pour leur dire : « Venez vous soumettre, si vous ne le faites pas, votre pays sera la proie du feu. » Les notables de la tribu se réunirent, ils se disputèrent, certains d'entre eux voulant se soumettre, les autre voulant combattre jusqu'à la mort.

Luqt ann nkrn irumiyn lli d kkanin Idawsmlal, nitni d γwilli d kkanin Ayt Wadrim, γlin s udrar. Ssifdn ttiyarat ar sul kkatnt lmwadiɛ. Uškant t kratt gisnt ar iggi n ssuq n Tanalt, rzmnt lkur[1]. Ksudn mddn, ar ttrwaln s trg^{w}a, ar ssrwaln tarwa nnsn d lbhaym s ifratn γ tagant.

Mniqqirn daγ inflas, srfn yan urqqas dar Mulay Ahmad n Ayt Šrif, nnan as : « At tzrt irumiyn, ad sul ur kkatn s ttiyara ar kiγ nmšawar. » Walakin yuška d yan urqqas yadnin γ dar lhakm n lkulun lli illan γ Idawsmlal, inna i inflas : « Iqqan d at thdum ssbah, nγd ras sul nkšm s tmizar nnun. »

Ssbah lli, hdun iqbiln n Ayt Swab kullutn. Iwin d tammwatt ar tuzzumt n lkulun dar lhakm lli gis illan, γrsn as, q^{w}bln ad skrn lhna.

Azkka yann ssufdn lgum d lhakm nnsn, yašk d ar ammas larbɛa n Tanalt, igg^{w}z gis. Uškan d inmγurn n Waštukn, mniqqirn fllas, nnan as : « Brrk, marhaba bik », fkin as atay d imkli. Yadu nn lgum s Idawsmlal.

Lliγ ikks kra, issifd yat tbrat i iqbiln kullutn, inna yasn : « Hann tawim kullu leadda nnun s lkulun. » Smunn mddn leadda nnsn d lq^{w}rtas, awin tn inn, fkin tn i lkulun n Idawsmlal. Fakudann inna yasn lhakm n lkulun : « Fkat yyi yan smmus gigun ad ddun ad mniqqirn d yan lkulun yadnin lli d ikkan Idawrsmukt. » Ddun inflas lli mniqqirn d lkulun γ Tiwrarin, afin d gis inflas lli ddanin dar Mulay Ahmad, d Mulay Ahmad htta nttan. Nnan asn : « At tzwurm i lkulun ar Tanalt. »

Ssifdn inflas yan urqqas i iqbiln, inna yasn : « Ad ur tksudm, hann lhal ihna, ira lkulun a igg^{w}z γ Tanalt. »

Smunn mddn ikššudn ggutnin, awin d aman. Azkka yann ilkm d lkulun, igg^{w}z γ Tanalt, yamz kullu tamazirt Waštukn, ttmi n Ayt Umγar, ar Tawdant. Iγ^{w}i kullu leadda lli d iqqaman, iskkus γ tmazirt.

---

1. *lkur*, pl. de *talkurt* « obus, bombe ».

Les colonnes des Ida Ousemlal et des Aït Ouadrim se mirent alors en marche et pénétrèrent dans la montagne. De nouveaux avions vinrent bombarder les villages. Trois d'entre eux vinrent au-dessus du marché de Tanalt et lâchèrent leurs bombes. Les gens prirent peur, s'enfuirent dans l'oliveraie et dirigèrent enfants et bétail vers les grottes de la forêt.

Les notables se réunirent à nouveau, ils dépêchèrent un courrier à Moulay Ahmed des Aït Cherif pour lui dire : « Voici les chrétiens, demande-leur de ne plus bombarder jusqu'à ce que nous ayons tenu conseil. » A ce moment leur arrivait un autre courrier du chef de la colonne des Ida Ousemlal pour leur dire : « Il faut que vous fassiez demain votre soumission, sans quoi nous pénétrerons plus avant dans votre pays. »

Le lendemain toutes les tribus des Aït Souab firent leur soumission. Ils amenèrent une génisse au chef chrétien en plein milieu de la colonne, l'égorgèrent et demandèrent la paix.

Le lendemain un goum et son chef pénétrèrent dans le pays des Aït Souab, il s'en vint au marché de Tanalt et y campa. Les notables de la fraction des Achtouken qui vinrent l'y rencontrer dirent au chef chrétien : « Sois bien le bienvenu », lui offrant le thé et le repas du midi. Le goum s'en retourna alors en Ida Ousemlal.

Lorsqu'il se fut un peu éloigné, son chef envoya une lettre à toutes les tribus leur enjoignant d'apporter leurs armes à la colonne. Les guerriers rassemblèrent alors armes et munitions et les apportèrent à la colonne des Ida Ousemlal.

Le chef de la colonne leur dit alors : « Cinq d'entre vous iront rencontrer une colonne qui vient des Ida Ouguersmoukt. »

Les notables désignés rencontrèrent cette colonne au lieu dit « Tiourarine. » Ils y trouvèrent les notables envoyés chez Moulay Ahmed et Moulay Ahmed lui-même. On leur dit : « Vous guiderez la colonne jusqu'à Tanalt. » Ces notables envoyèrent aux tribus un courrier pour leur dire : « Ne craignez rien, nous sommes en paix, la colonne campe à Tanalt. »

Les gens rassemblèrent alors une grande quantité de bois et apportèrent de l'eau. Le lendemain, la colonne arriva à Tanalt, s'empara de tout le pays Achtouken, des Aït Oumghar à Taoudant, collecta les armes non encore rendues et s'installa dans le pays.

conte 1

AŠLḤIY D WAɛRAB

G^{w}mrn yan ušlḥiy d yan waɛrab, amẓn yat tskkurt d yan waγušt. Liγ tn umẓn, inna waɛrab lli i ušlḥiy : « Bḍu yanγ tag^{w}mrt ad. » Inna yas ušlḥiy : « Ssgrfγ[1] ak : ad asiγ taskkurt, tasit kyyi waγušt, nγd at tasit waγušt, asiγ taškkurt, aynna trit. » Ar ittals i wawal ann, aylliγ inna yas waɛrab lli : « *Aš ka-tgul a had le-qrufi ? Wellah, mul had eš-štaba ma nddi-h !*[2] »

conte 2

LAWḤAŠ LLIΓ RAN AD SKRN LɛAML NNSN

Mnaqqarn lawḥaš yan wass nnan : « Ixṣṣa yanγ an nskr lɛaml ma isawaln γ lumur. » Nnan : « Wnna izwarn is iẓra tafukt ṣṣbaḥ ig lɛaml. » Ḍufn kullu lawḥaš ljiht n lqblt. Inna yasn urɛm : « Nkkin mqqurγ, rad zwurγ is ẓriγ tafukt. » Bu Mḥammd nttan iḍuf ljiht n tagut, izwur is iẓra tafukt γ yan udrar γ tagut. Inna yasn : « Ha tafukt, ẓriγ tt. » Nnan as : « Awa kyyi a ra ig lɛaml at tfaṣlt lumur. »

1. *ssgrf* « donner le choix ».
2. Phrase en arabe marocain (éds.).

conte 1

LE CHLEUH ET L'ARABE

Un Chleuh et un Arabe étaient allés à la chasse et avaient pris une perdrix et une pie. Quand ils les eurent pris, l'arabe dit au Chleuh : « Partage-nous cette chasse. » Le Chleuh lui dit : « Je te donne le choix : je prends la perdrix et toi tu prends la pie, ou tu prends la pie et moi je prends la perdrix, comme tu veux. » Et de répéter cette phrase jusqu'à ce que l'arabe lui dise : « Que dis-tu, oh paysan ? Par Dieu, je ne prendrai pas l'oiseau à la grande queue. »

conte 2

LES BÊTES QUI VOULURENT SE DONNER UN ROI

Les bêtes se réunirent un beau jour et dirent : « Il nous faut un chef qui tranche les affaires. » Ils décidèrent : « Celui qui verra le soleil le premier, demain matin, sera notre chef. » Tous les animaux regardaient vers l'est. Le chameau leur dit : « Moi je suis grand, je verrai le soleil le premier. » Le hérisson lui, regardait vers l'ouest, il vit le premier la lumière du soleil sur une montagne de l'ouest. Il leur dit : « Voici le soleil, je l'ai vu. » Les animaux lui dirent : « Eh bien, c'est toi qui seras notre chef et régleras les affaires. »

conte 3

IMIKR D BAB N TGMMI

Idda yan imikr ikšm s tgmmi n yan urgaz d yiḍ. Ur gis illi ma ittakʷr abla tumzin. Bab n tgmmi izra t lliγ nn ikʷšm s tgmmi. Ifss, ur as inni yat. Ikks imikr aqššab nns, iɛmmr t s tumẓin, isrs t. Iddu ar ittmurruy γ tgmmi is ra yaf kra n tγawsa yaḍnin. Bab n tgmmi yusi aqššab n imikr lli iɛmmr s tumẓin, iḥḍu t γ yan lmakan. Lliγ d yuḍa imikr ur yufi yat, yaf d aqššab lli laḥ t. Iddu a iffuγ γ imi. Inna yas d bab n tgmmi : « Iγ tffuγt, tqqnt imi. » Inna yas imikr : « Skar asn γikad, ad akkʷ ur tqqnt imi. »

conte 4

ANḌAF IḌUF IXF NNS

Nnan : ikka tt inn yan ikzin γ dar kra n mddn. Ar ismktay yan wass d ugayyu nns, inna : « Nkkin ar bdda ḍufγ ayt tgmmi, ar ttawzγ ar ṣṣbaḥ, fkin yyi ilammn s tirmt. Ššin nitni tirmt iɛdln, gʷnn γ lfraš nnsn. Ṛilad nkkin lliγ ilammn ka igan lmɛišt inu, ur ra sul ḍufγ ayt tgmmi. » Iddu s dar igʷlifn, ikšm yat ssllt ixwan, igʷn gis.

Lliγ d uškan imakarn ad akʷrn igʷlifn, ar sttaln ssllat, afin xtann lli γ igʷn ikzin, tẓḍay bahra. Nnan : « xtad a γ tlla tammnt. » Asin tt imakarn, ḥiln[1] tt. Ayliγ kksn kra f lmuḍɛ, nnan : « Ggawrataγ an nšš kra n tammnt. » Ssusn ssllt lli, iffuγ d gis ikzin : « Tnɛlt anγ, a yikzin », amẓn ikzin lli, bkkʷn t bahra, rẓmn as, irur.

Inna ikzin : « is nniγ izd ayt tgmmi ad ḍufγ, ziγ agayyu nu ad ḍufγ. » Ukʷan ar ttinin mddn, inna ikzin : « Anḍaf iḍuf ixf nns. »

---

1. *ḥil* (f.h. *tthil*) « porter avec soin ».

conte 3

LE VOLEUR ET LE PROPRIETAIRE DE LA MAISON

Un voleur entra dans la maison d'un homme pendant la nuit. Il n'y trouva à voler que de l'orge. Le propriétaire le vit entrer dans la maison. Il se tut et ne lui dit rien. Le voleur enleva sa chemise, la remplit d'orge et la déposa sur le sol. Puis il se mit à parcourir la maison pour voir s'il y trouverait quelque autre chose. Le maître de la maison prit la chemise pleine d'orge et la cacha en quelque endroit. Quand le voleur revint, il ne trouva plus rien, il chercha la chemise, mais elle avait disparu. Il sortit par la porte. Le propriétaire de la maison lui dit alors : « Quand tu seras sorti, ferme la porte. » Le voleur lui dit : « Agis ainsi avec les autres voleurs, ne ferme point du tout la porte. »

conte 4

QUE LE GARDIEN SE GARDE LUI-MEME

On raconte qu'un chien appartenait à des gens. Un jour il se mit à réfléchir et se dit : « Moi, je garde toujours mes propriétaires et veille jusqu'au matin, on me donne du son en guise de repas. Les gens de la maison, eux, mangent de bons plats et dorment dans leurs lits. Puisque le son est ma seule nourriture je ne garderai plus mes propriétaires. » Il alla vers les ruches, entra dans l'une d'entre elles et s'y coucha.

Quand les voleurs s'en vinrent dérober les ruches, ils les soupesèrent, celle où dormait le chien était très lourde. Ils se dirent : « C'est celle-ci qui contient le miel. » Les voleurs l'emmenèrent, la portant avec précautions. Quand ils se furent un peu éloignés du village, ils se dirent : « Asseyons-nous et mangeons un peu de miel. » Ils secouèrent la ruche, le chien en sortit : « Tu nous as roulé », lui dirent les voleurs et ils le rouèrent de coups, puis ils le lâchèrent et il s'enfuit.

Et le chien de se dire : « Ai-je dit que je gardais les gens de la maison, c'est plutôt moi-même que je garde. » Les gens disent qu'il ajouta : « Que le gardien se garde lui-même. »

conte 5

AYT SMUGN LLIΓ K"RZN TISNT

Mnaqqarn Ayt Smugn yan wass, ar ttmšiwirn gratsn. Nnan : « Issṛmi anγ ar bdda nssaγ tisnt. » Nnan : « Iγ illa unẓar an nk"rz tisnt. »

Lliγ illa unẓar, isu wakal, mniqqìrn daγ, nnan : « Awyataγ tiyyugiwin nnγ, an nk"rz tisnt. » Ddun ar yan ìmakan, awin nn didsn tisnt, igr asn tt εAli u Lmqyys, ìmqddm nnsn. Lliγ k"rzn mddn, nnfsin.

Lliγ izri imalass, ismun tn id daγ εAli u Lmqyys, inna yasn : « Rwaḥataγ an nγums[1] tisnt is a ttmmγay. » Lliγ nn lkmn dar tyyirza, ar tt ittguyus. Ar ittasi kra n tguna, ikks as iγirdm γ ufus. Inna yasn : « Hati, tisnt ar ttmmγay, mišš thrra bahra, rwahataγ an nn nadu ar kiγ d bahra tmmγi. »

Ddun ad qqìn aylliγ ṛmin, aḍun nn iss mnnawt twal. Tag"i tisnt lli ad asn tmmγi. Nnan : « Amud a irkan, tisnt ur rat tmmγi. »

1. *nγums* (f.h. *ttnγumus*) « examiner avec soin en touchant ».

conte 5

LES AIT SMOUGUEN ET LA CULTURE DU SEL

Les Aït Smouguen se réunirent un beau jour et tinrent conseil. Ils étaient, disaient-ils, fatigués d'avoir toujours à acheter du sel. Ils décidèrent de le cultiver dès qu'il y aurait de la pluie.

Quand arriva la pluie et que la terre eut bu, ils se réunirent à nouveau et dirent : « Amenons nos attelages pour cultiver le sel. » Ils se rendirent en un certain lieu, emportant avec eux du sel que sema Ali ou Lemqiys, leur chef. Quand ils eurent cultivé ils se séparèrent.

Au bout d'une semaine, Ali les réunit à nouveau et leur dit : « Allons voir si le sel est sorti de terre. » Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit cultivé, Ali examina le sol avec attention. Il souleva quelques pierres et un scorpion le mordit à la main. Il dit alors à ses compagnons : « Le sel sort bien de terre, mais il est fort âpre, retournons jusqu'à ce qu'il ait bien poussé. »

Ils s'en allèrent et attendirent à en être fatigués, et retournèrent aux champs à plusieurs reprises. Le sel refusait de sortir de terre. Ils dirent alors : « C'est la semence qui était abîmée, le sel ne poussera pas. »

conte 6

AYNNA S NKRN IRGAZN AR T SKARN

Nnan Ayt Ḥmad : yan ddur ikšm asn uliga s uxrbiš n tmzgid. Nkrn ar aqqran i ayt lmuḍε, nnan asn : « Ḥyylat, awyat d lεadda nnun ! Hati, lḥišt tkšm s tmzgid. » Ar d ttγirn mddn, kraygat yan yawi d lεadda nns nγd kra ukuray. Ssutln i tmzgid, fkin nn kra γwilli darsn šqqanin γlin s uzur n tmzgid, gg*zn s uxrbiš, rẓmn asn imi n tmzgid. Kšmn wiyyad, ar siggiln lḥišt lli. Afin nn aliga, ḍin t inn s brra, nnan : « Awa, γilad la bas, aynna s nkrn irgazn ar t skarn. » Fln d awal ann ar bdda srs kkatn mddn lmital.

conte 6

QUAND ON EST UN HOMME, ON REALISE CE QUE L'ON A PROJETÉ

On raconte qu'un crapaud entra un jour dans la salle d'ablutions de la mosquée des Aït Ahmed[1]. Les gens présents s'en furent appeler ceux du village et leur dirent : « Préparez-vous, apportez vos armes car une bête fauve vient d'entrer dans la mosquée. » Et les villageois de courir, chacun apporta qui un arme, qui un bâton. Ils cernèrent la mosquée et désignèrent quelques durs à cuire qui grimpèrent sur le toit de la mosquée, descendirent dans la pièce aux ablutions et ouvrirent la porte aux autres. Ils entrèrent et l'on rechercha le fauve en question. Ils trouvèrent le crapaud, le chassèrent au dehors et dirent alors : « Tout va bien maintenant, ce pour quoi se sont levés les hommes, ils l'ont réalisé. » Cette phrase est restée, les gens en ont fait un proverbe fort employé.

1. Aït Ahmed : tribu de l'Anti-Atlas au sud-ouest des Aït Souab.

conte 7

SIN IRGAZN D WAGRZAM

Nnan : ar ziggizn sin irjliyn, lkmn yan uɛmmar illa ɣ lxla, ur yaẓ lɛmmrt[1]. Tili gis yat tḥanut, ur tṭṭif taggurt. Tili yat ššǰrt mqqurn ɣ uɛmmar ann.

Inna yan gisn i ɣwann yaḍnin : « an ngʷn ɣ tḥanut ad ar ṣṣbaḥ. » Inna yas usmmun nns : « Kṣuḍɣ lawḥaš, rwaḥ an nɣli s ššǰrt ann ag gis nruḥ ar ṣṣbaḥ. » Yagʷi yas usmmun nns. Ikšm ɣwann s tḥanut, iɣrrm[2] imi n tḥanut s iẓran, igʷn gis. Asmmun nns iɣʷli s ššǰrt, igʷn gis, mišš ur iṭṭis.

Tuẓẓumt yid yašk d yan wagrzam. Ikʷḍa i waḍu n urgaz ɣ tḥanut. Ixʷla aɣrram, ikšm iss, ibbi t s uxsan. Issfld ɣwalli illan ɣ ššǰrt i lḥss n wuxsan n wagrzam. Iffi urgaz lli yumẓ wagrzam yat tɣuyyit, immt yiliḥ.

Yasi t id wagrzam s imi n tḥanut ar t gis ištta. Aylliɣ gis iqqama imikk d ixsan nns, iffi yat tɣuyyit. Aylliɣ as ssfldn lawḥaš yaḍnin, ar d kullu ttɣirn ɣ lxla yann. Issfld urgaz lli illan ɣ ššǰrt lli i tizzla nnsn zund tiɣira n yisan.

Lliɣ d lkmn, ḥmzwin[3] ɣaylli d yagurn ɣ urjliy. Kḍun i waḍu n ɣwalli illan ɣ ššǰrt. Ddun ar as ssutuln ɣ ddu ššǰrt, gummin a srs ɣlin. Ar ittktitif[4] urgaz lli ɣ ššǰrt. Lliɣ iffu lḥal, rurn lawḥaš lli. Iskkus urgaz aylliɣ tfl tafukt, iggʷz gis iddu.

---

1. *lɛmmrt* « lieu habité ».
2. *ɣrrm* (f.h. *ttɣrram*) « bâtir un mur de pierres sèches ».
3. *ḥmzwi* (f.h. *ḥmzway*) « ramasser quelque chose avec précipitation, en se bousculant ».
4. *ktatf* (f.h. *ttktitif*) « trembler de peur ».

conte 7

LES DEUX HOMMES ET LA PANTHERE

Deux hommes qui voyageaient arrivèrent à un cimetière dans une zone désertique loin de tout lieu habité. Il y avait dans ce cimetière une pièce sans porte. Il s'y trouvait aussi un arbre.

Un des deux hommes dit à l'autre : « Couchons-nous dans la pièce jusqu'à demain. » Son compagnon lui répondit : « J'ai peur des bêtes fauves, montons dans l'arbre pour y passer la nuit. » L'autre refusa. Il entra dans la pièce, bâtit contre la porte un mur de pierres sèches et s'y coucha. Son compagnon grimpa dans l'arbre, s'y coucha mais ne dormit point.

Au milieu de la nuit une panthère vint. Elle sentit l'odeur de l'homme dans la pièce. Elle démolit le mur de pierres sèches, entra dans la pièce et le déchiqueta de ses crocs. Son compagnon, qui était dans l'arbre, entendit le bruit que faisaient les dents de la panthère. Celui qui avait été pris par la panthère poussa un cri et mourut.

Le panthère le traîna alors à l'entrée de la pièce et se mit à le manger. Quand il n'en resta guère que les os, elle rugit. Les autres bêtes fauves l'entendirent et se mirent toutes à accourir de toutes parts. L'homme qui était dans l'arbre écoutait le bruit de leur course semblable à un galop de chevaux.

Quand ces bêtes arrivèrent, elles se précipitèrent sur ce qui restait du cadavre. Puis elles sentirent l'odeur de celui qui était dans l'arbre, elles entourèrent le pied de l'arbre, mais ne purent y grimper. L'homme tremblait de peur dans son arbre. Quand le jour parut, les bêtes fauves s'enfuirent, et, quand le soleil se leva, il descendit de l'arbre et s'en alla.

conte 8

LQIST N TẒUKKI D IJIŠṬR

Yan wass tdda tẓukki, taf nn ijišṭr[1] ɣ tuẓẓumt n uɣaras. Tnna yas : « Mat tskrt ɣid ? » Inna yas : « Ar gis ttɛbadɣ Ṛbbi nu. » Tnna yas « Maɛn aylliɣ tḍɛft ? » Inna yas : « Tssḍɛf yyi lɛibada. » Tnna yas « Mâ iga ṭṭɛam nna lli dark illan ? » Inna yas : « Ṭṭɛam ad iga wi n ddrawš. » Tnna yas : « Giɣ ɣ ddrawš, riɣ at t ššɣ. » Inna yas : « Iɣ trit, taškt t at tššt. »

Titti nn tẓukki yann at tšš ṭṭɛam ann, yamẓ tt ijišṭr. Tnna yas : « Lɣʷdrt ayad ! » Tnna yas : « ɛLa Ṛbbi, ḍalbɣ ak a yyi trẓmt, ad ak mlɣ kraṭṭ lfaydat. Yat gisnt rad ak tt mlɣ ɣi, tissnat kudnna lkmɣ aẓru yann, tisskraṭṭ kudnna lkmɣ ššjṛt ann. »

Inna yas ijišṭr : « Ml yyi d xtalli izwarn. » Tnna yas : « As sar ur tamnt ɣaynna igan muḥal. » Lliɣ tlkm aẓru lli, inna yas ijišṭr : « Ara, ml yyi d tissnat. » Tnna yas : « As sar ur tndmt i tɣawsa nna k ifatn. » Lliɣ tlkm ššjṛt lli, tnna yas : « Ur jju ẓriɣ mad ur ittifn lɛql zund kyyi. » Inna yas ijišṭr « Manik ? » Tnna yas tẓukki : « Llant ɣ waḥlig niw snat talyaqutin, iggut mad swan. »

Indm ijišṭr, inna yas : « Aywa ml yyi d tisskraṭṭ. » Tnna yas : « Ur rad ak tt mlɣ ašku ur tumizt lfaytt lli izwarn, ula tissnat. » Tnna yas : « Nniɣ ak yat : « Ad ur tamnt aynna igan muḥal », nniɣ ak daɣ : « ad ur tndmt aynna k ifatn », ɣilad, nkk fatɣ ak, ur ra yyi sul tamẓt. » Tnna yas : « Mani rad kkint snat talyaqutin s waḥlig niw ? mqqar ittuzn nkkin ula rriš inu, ur swiɣ walu. » Tfirri tẓukki, tfl ijišṭr.

---

1. *ijišṭr*, pl. *ijaštrn* « piège à moineaux ».

conte 8

LE MOINEAU ET LE PIEGE

Le moineau trouva un jour un piège au milieu du chemin. Il lui dit : « Que fais-tu ici ? » « J'adore mon Dieu », repondit le piège. « Pourquoi es-tu si maigre ? » « La prière m'a fait maigrir. » Le moineau dit alors : « Qu'est-ce donc cette nourriture que tu contiens ? » « C'est la nourriture des pauvres » dit le piège. « Je suis pauvre et veux la manger. » « Si tu la veux, viens donc manger ! »

Le moineau s'approcha pour manger et le piège le prit. « C'est une trahison ! » dit le moineau, « par Dieu, je te supplie de me relâcher, je te donnerai trois conseils utiles. Je te donnerai le premier ici même, le second lorsque j'arriverai à cette pierre, le troisième quand j'arriverai à cet arbre. »

Le piège lui dit : « Donne-moi le premier. » « Ne crois jamais ce qui est impossible » dit le moineau. Lorsqu'il arriva à la pierre, le piège lui dit : « Donne-moi le second. » « Ne regrette jamais ce qui est passé » dit l'oiseau. Arrivé à l'arbre, il dit : « Je n'ai jamais vu quelqu'un qui manque comme toi d'intelligence. » « Comment cela ? » lui dit le piège. « Dans mon ventre se trouvent », dit l'oiseau, « deux perles de grande valeur. »

Le piège regretta alors de l'avoir laissé partir et dit : « Donne-moi le troisième conseil. » « Je ne te le donnerai pas » dit l'oiseau, « car tu n'as compris ni le premier, ni le second. » « Je t'ai dit : " Ne crois jamais ce qui est impossible ", je t'ai dit encore : " Ne regrette jamais ce qui est passé ", maintenant, moi, tu ne m'as plus et tu ne me reprendras plus. Par ou seraient donc passées les deux perles (pour être) dans mon ventre ? On peut me peser, moi et mes plumes, je ne vaux rien. » Le moineau s'en vola abandonnant le piège.

conte 9

LQIST N YIZM D WUŠŠN D BU MḤAMMD

Lliγ ihrš yizm, iṣṣifḍ s lawḥaš ad dars kkin. Lliγ nn dars mnaqqarn, ibbi nn bu mḥammd, ur iddi. Inna yasn yizm : « Manis idda bu mḥammd ? Ur d yuški s dari. »

Inna yas wuššn : « Ur iri ad d dark yašk. » Iṣṣifḍ yizm s bu mḥammd mat t id issigiln. Lliγ t ufan awin t id s dar yizm. Lliγ d ilkm dar yizm, inna yas : « Maɛn lliγ nn tbbit, lliγ d ur tuškit s dari ? » Inna yas : « Lliγ dari lian lxbar is thršt, dduγ ar siggilγ asafar n tmaḍunt nnk. »

Inna yas yizm : « Is t tufit ? » Inna yas : « ufiγ t. » Inna yas : « Mat t igan ? » Inna yas : « At tamẓt uššn, trẓt aḍar nns, tasit adif n uḍar nns, tdhnt srs ixsan nnk, hati rat tjjit. »

Izm iṣṣifḍ s wuššn. Lliγ d ilkm, irẓ aḍar nns, γiklli s as inna bu mḥammd, yamẓ adif n uḍar, inna yas : « Balk ! » Bu muḥammd, nttan iskkiws γ yan wafa, aγlliγ nn iffuγ wuššn γ dar yizm, ar isbiḍir, ar as yaqqra bu mḥammd, inna yas : « Wa bu uḍar zgg"aγn, iγ tllit γ ig"ddam n lɛummal, ar tqqnt imi nnk. »

conte 10

LQIST N YAN URGAZ T TMΓART NNS D εAMMI MARṢ

Lliγ isrut urgaz ann tumẓin nns, iẓli kra n tumẓin γ yan uḥanu nns. Tnna yas tmγart nns : « Mad gant tumẓin ad lli tẓlit ? » Inna yas : « Gant tumẓin ad ti n εAmmi Marṣ. » Tnna yas : « Ma igan εAmmi Marṣ ? » Inna yas : « Yan urgaz bahra γzzifn. »

conte 9

LE LION, LE CHACAL ET LE HERISSON

Quand le lion tomba malade, il fit convoquer les animaux. Lorsqu'ils se réunirent chez lui, le hérisson n'était pas venu. Le lion leur dit : « Où donc est allé le hérisson ? il n'est pas venu chez moi. »

Le chacal lui répondit : « Il n'a pas voulu venir chez toi. » Le lion envoya chercher le hérisson. Lorsqu'on l'eut trouvé, on l'emmena devant le lion qui lui dit : « Pourquoi as-tu omis de venir me voir ? » Le hérisson lui répondit : « Lorsque j'ai appris que tu étais malade, je me suis mis en quête d'un remède. »

« L'as-tu trouvé ? » dit le lion. « Je l'ai trouvé. » « Quel est-il ? » « Saisis-toi du chacal », dit le hérisson, « brise lui la patte, prends la moelle de l'os, enduis-en tes os et tu seras guéri. »

Le lion fit convoquer le chacal. Dès qu'il arriva, il lui brisa la patte comme le lui avait conseillé le hérisson, prit la moelle de l'os et lui dit « Va-t-en ! » Le hérisson, lui, était assis sur une colline ; dès que le chacal sortit en boitant de chez le lion, il lui cria : « Oh patte rouge, quand tu seras devant les grands, ferme donc la bouche ! »

conte 10

L'HOMME, SA FEMME ET L'ONCLE MARS

Quand il eut battu son grain, cet homme mit à part dans une pièce un peu d'orge. Sa femme lui demanda : « Qu'est donc cette orge que tu as mis de côté ? » Il lui répondit : « Elle appartient à l'oncle Mars[1]. » « Qui donc est l'oncle Mars ? » « C'est un homme très grand. »

---

1. Les Chleuhs du Sous mettent à part lors du battage une certaine quantité d'orge destinée à être consommée en mars où, les jours étant longs, ils font quatre repas par jour.

Yan wass, iffuγ urgaz lli, ur iḥaḍr, yašk d yan urgaz γzzifn s dar tgmmi nns. Lliγ t tzra tmγart lli, ar as ttaqqra, inna yas : « Nɛam, mat trit ? » Tnna yas : « Izd kyyi a igan ɛAmmi Marṣ ? » Inna yas : « Mat trit, ma iga ? » Tnna yas : « Llant kra n tumẓin nnk γ darnγ, at tnt tawit. » Inna yas : « Ur dari γill ma s tnt ttasiγ. » Tnna yas : « Ha darnγ tasrdunt d lḥaml ma s tnt tasit. » Inna yas : « Waxxa ! » Tfka yas tasrdunt, iɛmmr as s tumẓin lli, iddu.

Lliγ d yuḍa urgaz ikšm nn s tgmmi, ur yanni tasrdunt, inna i tmγart : « Mani tkka tsrdunt ? » Tnna yas : « Iga yas ɛAmmi Marṣ tumẓin nns, yawi tnt at tnt isrs γ tgmmi nns. » Inna urgaz : « *Lâ ḥawla wa lâ quwwata illâ bi Llâhi !* » Ar ikkat rršš. Inna i tmγart : « Izd xta a yyi tskrt ! » Inna yas : « Γilad, ddiγ ad ffuγγ ! Iγ ufiγ mad ttnɛalγ la bas darm. Iγ t ur ufiγ rak km ḍiγ. »

Iddu urgaz lli s yan lmuḍɛ mqqurn. Fuγγn akk^{w} irgazn n lmuḍɛ s ssuq, agurnt gis γir tumγarin. Iddu s uɛmmar, iffuγ d gis, ar yaqqra i ayt lmuḍɛ. Aškint t tmγarin nnant as : « Mat tgit, mat trit ? » Inna yasnt : « Kkiγ d lixrt. »

Nnant as : « Mad skarn ayt lixrt ? » Inna yasn : « Illa darsn yan lfrḥ iggutn, bllγn awn kullu sslam. » Kraygat yat tmγarin lli ar t ttsaqsa ma iskar ɛammi, nγd xalti nγd ultma.

« Inna yawnt lɛar nnunt : « Labudd ad aγ tṣṣifḍmt kra n iqšušn, ar kiγ nzri lfrḥ lli darnγ illan, nrar awnt tn. » Ar ttγirnt tmγarin lli s tg^{w}mma nnsnt, kraygat yat gisnt tawi yas iqšušn lli ttṭaf. Ismun urgaz ann iqšušn ann, yawi tn, ikšm s uɛmmar. Iffuγ, iddu s tgmmi nns, ikšm nn s tgmmi, inna i tmγart nns : « La bas darm, hati ufiγ mak km iḍarɛan[1] γ wanufl. »

1. *ḍarɛa* « être pareil » (de l'arabe *ḍāraɛa*) (éds.).

L'homme s'absenta un beau jour et un homme très grand s'en vint vers sa maison. Quand la femme le vit, elle l'appela, il lui répondit : « Oui, que veux-tu ? » « Est-ce toi l'oncle Mars ? » « Qu'y a-t-il, que veux-tu ? » « Il y a chez nous de l'orge qui t'appartient, emporte-la ! » « Je n'ai pas en ce moment de quoi l'emporter. » « Qu'importe, voici notre mule et un tellis. » « Entendu » lui dit-il. Elle lui donna la mule (et le tellis), il y chargea l'orge et partit.

Quand le mari revint, il entra dans la maison et ne vit pas la mule, il dit à sa femme : « Où donc est passée la mule ? » Elle lui répondit : « L'oncle Mars y a chargé son orge et l'a emportée pour la déposer dans sa maison. » « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! » dit l'homme en frappant des mains : « C'est ainsi que tu as agi, oh femme ! Je vais sortir ! Si je trouve quelqu'un que je puisse rouler, tant mieux pour toi. Si je ne le trouve pas, je te répudierai. »

L'homme se rendit à un gros village. Tous les hommes de ce village étaient partis au marché, seules les femmes étaient restées. Il entra dans le cimetière, en ressortit et appela les gens du village. Les femmes vinrent et lui dirent : « Qui es-tu, que veux-tu ? » Il leur répondit : « Je viens de l'autre monde. »

Elles lui demandèrent : « Que font les habitants de l'autre monde ? » « Il se tient chez eux une grande fête », leur dit-il, « ils vous envoient à tous le bonjour. » Chaque femme se mit alors à demander ce que faisait son oncle, sa tante ou sa sœur.

Il leur répondit : « Votre famille vous fait dire : " Il faut que vous nous envoyiez quelques bijoux jusqu'à ce que soit passée la grande fête qui se tient chez nous, nous vous les rendrons". » Les femmes partirent en courant, chacune d'elle apporta les bijoux qu'elle avait. L'homme les rassembla et les emmena au cimetière. Il sortit du cimetière et se rendit à sa maison, y entra et dit à sa femme : « Tu as de la chance, car j'en ai trouvé qui te surpassent en folie. »

conte 11

TABLINKA D URGAZ

Kra n mddn ẓẓan γ yat tblinka, trur tblinka ar ttγir. Tmniqqir d yan urgaz, tnna yas : « Lḥurma nnk, a yyi tznjmt γ willi gigi ẓẓanin ! » Inna yas : « Ma rad am skrγ ? » Tnna yas : « rẓm imi nnk ad kšmγ s waḥlig nnk ar kiγ ddan. » Irẓm imi nns tkšm srs.

Lliγ d uškan willi tt ttaynin, nnan as : « Is tẓrit yat tblinka ? » Inna yasn : « Ur tt ẓriγ. » Lliγ zrin mddn ann, inna urgaz lli i tblinka : « Ffuγ d, hann mddn lli ddan. » Tnna yas : « Ur ra nn ffuγγ γ γid, illa γid mad štaγ. » Inna yas urgaz lli : « An nmsirid dar lqaḍi bu mḥammd. »

Ddun s dars. Ifka yas urgaz lxbar γiklli yas ijran gras t tblinka. Tbdu tblinka yann at tsawl, inna yas bu mḥammd : « Fiss ! Hann ur a sawaln ayt ug"ns d ayt brra ! » Inna yas : « Ffuγ d, an nsawal ! » Tffuγ d tblinka, inna bu mḥammd i urgaz lli : « Xmml, qqn imi nnk, tddut s twwuri nnk ! » Lliγ tẓra tblinka γwann idda, trur ula nttat.

Iddu urgaz lli, ikk nn imikk, yaḍu d s dar bu mḥammd, inna yas : « Riγ ak k awiγ i tarwa nu, as srk ttɛabn. » Inna yas bu mḥammd : « Nkki mqqurγ, rmiγ, hati, llan dari kra n lḥšum mẓẓiynin, rwaḥ s dari at tn tawit. » Imun urgaz ann d bu mḥammd. Aylliγ lkmn yat tblaṭṭ[1]. Iml as bu mḥammd yat tfrit γ ddu tblaṭṭ, inna yas : « Smdi nn ifassn nnk ad ak tn fkγ. » Ikšm bu mḥmmd γ yat tfrit γ uflla, ar isnil tasndrt nns i yan ulg"maḍ. Iffuγ d ulg"mad, ibbi argaz lli γ ifassn. Inna yas : « hak tiγraḍ nnk γ lxir lli gik skrγ ! Hann ma s ttɛabn tarwa nnk ! »

1. *tablaṭṭ*, pl. *tibladin* « grosse pierre plate ».

conte 11

LA VIPÈRE ET L'HOMME

Quelques personnes poursuivaient une vipère qui fuyait en courant. Elle rencontra un homme et lui dit : « Je t'en conjure, sauve-moi de ceux qui me poursuivent ! » Il lui demanda : « Que vais-je faire de toi ? » Elle lui répondit : « Ouvre la bouche pour que j'entre dans ton ventre, jusqu'à ce qu'ils soient partis. » Il ouvrit la bouche, la vipère y entra.

Quand ceux qui la poursuivaient arrivèrent, ils demandèrent à l'homme s'il avait vu une vipère. Il leur répondit que non. Quand ils furent partis, l'homme dit à la vipère : « Sors, les gens sont partis. » Elle lui répondit : « Je ne sortirai pas d'ici, j'y ai de quoi manger. » L'homme lui dit alors : « Citons-nous mutuellement devant le juge hérisson. »

Ils allèrent chez le hérisson. L'homme lui raconta ce qui leur était arrivé, à lui et à la vipère. La vipère commença à parler : « Tais-toi ! », lui dit le hérisson, « ceux qui sont à l'intérieur ne parlent pas avec ceux qui sont à l'extérieur ! Sors pour que nous parlions ! » La vipère sortit, le hérisson dit à l'homme : « Dépêche-toi, ferme ta bouche, va à ton travail ! » Quand la vipère le vit partir elle s'enfuit elle aussi.

L'homme s'éloigna quelque peu, puis revint et dit au hérisson : « Je vais t'emporter à mes enfants pour qu'ils jouent avec toi. » Le hérisson lui répondit : « Moi, je suis vieux et bien fatigué, j'ai des enfants encore jeunes, va chez moi, tu les emporteras. » L'homme partit avec le hérisson. Ils arrivèrent près d'une grande pierre plate. Le hérisson lui montra un trou sous la pierre : « Tends tes mains », lui dit-il, « pour que je te les donne. » Puis il entra dans un trou au sommet de la pierre et poussa du dos un serpent. Le serpent sortit et mordit l'homme aux mains. « Voici ton salaire », lui dit alors le hérisson, « pour le bien que je t'ai fait et voilà de quoi amuser tes enfants. »

conte 12

ṬṬALB N TMZGID D YAN SSAYIḤ

Yan ṭṭalb isshḍr γ yat tmzgid. Kudnna idda a izẓall γ lmqṣurt, ar gis ittafa yan urjliy igʷn γ iggi n lfraš n lmqṣurt, ur issin u man a iga. Ar as ittini ṭṭalb i urgaz ann « aɛlluš n tmzgid », ašku kudnna ka idda a izẓall yaf t inn γ lmqṣurt.

Yan wass yufa t inn ign γ tlimamt, yut t ṭṭalb s yat tiγri. Inkr urjliy lli, išnnq ṭṭalb, intu t inn.

Iḍr nn ṭṭalb lli γ yan lxla bahra yaggugn. Ismaqql ṭṭalb, ur issin maniγ nn iḍr ula mnšk a illan gras t tmzgid nns. Qlbn iḍarn nns zund iγ asn izzigiz tawada n mnnaw wussan. Ar yalla ṭṭalb lli, ur issin mani ira.

Ar ukʷan izzigiz imikk, s ilkm yat taleint n waman. Yaf nn gis latr n iḍarn n kra n mddn tuḍḍan gis. Izayd iḍfar latr lli s mnid n yan udrar. Iḍuf nn kra n mddn skkusn γ ddu yat šširt. Ar izzigiz aylliγ tn ilkm. Isllm fllasn, iskkiws γ tama nnsn. Mddn ann gan sa nγd ttam, yili yan lfqih γ tuẓẓumt nnsn, ar tn issaqra.

Lliγ izri imikk, isawl lfqih ann s yan γ imḥḍarn nns, inna yas : « Ya flan, is jju giγ nkkin aɛlluš n tmzgid ? » Inna yas : « Uhu, jju t tgit. » Inna yas : « Awa ini t i γwa. » Ifhm ilad ṭṭalb lli is iga amddakʷl nns lli t id intun γ tmzgid.

conte 12

LE LETTRÉ DE LA MOSQUÉE ET LE VAGABOND

Un lettré professait dans une mosquée. Chaque fois qu'il allait prier dans la chambre de prières, il y trouvait un homme couché sur la natte, il ne savait pas qui il était. Le lettré l'appelait « le taureau de la mosquée », car chaque fois qu'il allait prier il le trouvait dans la chambre de prières.

Un jour il le trouva allongé dans la *talimamt*[1] et lui donna un coup de pied. L'homme alors se leva, le saisit au collet et le poussa au dehors.

Le lettré retomba dans un endroit désert fort éloigné. Il regarda autour de lui et ne sut reconnaître où il était ni savoir quelle distance le séparait de sa mosquée. Ses pieds étaient en sang comme s'il leur avait fait faire une marche de plusieurs jours. Il se mit alors à pleurer ne sachant où aller puis se mit en route.

Quand il eut un peu marché, il arriva à une source. Il y trouva l'empreinte des pieds de plusieurs personnes qui y avait fait leurs ablutions. Il suivit ces empreintes en direction d'une montagne. Lui apparurent alors des gens assis sous un arbre. Il continua à marcher jusqu'à ce qu'il arrive près d'eux. Il les salua et s'assit à leur côté. Ces gens étaient au nombre de sept ou huit, au milieu d'eux était un lettré qui leur faisait classe.

Après quelques instants le lettré, s'adressant à un de ses élèves, lui dit : « Oh, toi, ai-je été quelquefois le taureau de la mosquée ? » L'élève lui répondit : « Tu ne l'as jamais été. » Le lettré lui dit alors : « Dis-le à celui-ci. » Le lettré égaré comprit alors que ce personnage était l'homme qui l'avait poussé hors de la mosquée.

---

1. *talimamt* « absidiole ou mihrab d'une mosquée » (éds.).

Inkr, issuddn agayyu n lfqih ann d ufus nns, inna yas : « Ḍalbγ ak a yyi tsamḥt γwalli yak nniγ. » Inna yas lfqih ann : « A yyi tfkt laman as sar ur tḥgrt ḥtta yan. » Ifka yas laman ur sar ittḥgar ḥtta yan.

Inna lfqih ann i yan γ imḥḍarn nns : « Mun nn d ṭṭalb nna ar kiγ nn ilkm. » Lliγ nn kksn kra, inna yas : « Qqʷn alln nnk. » Intu t inn, inna yas : « Rẓm alln nnk. » Yaf inn agayyu nns γ tmzgid nns. Nnan lfqih ann iga γ Budalà.

conte 13

ARGAZ T TMΓART NNS

Nnan mddn : γ zzman lli izrin, yufa yan urgaz yan ugʷlif γ tuẓẓumt n yan ujarif. Yašk d s tgmmi, inna i tmγart nns : « Mun didi an nkks tammnt γ yan ugʷlif, hati ufiγ t. »

Iḥyyl, yasi yan ufšku ma γ d ittgga tammnt, yawi yan yizikr bahra γzzifn. Imun t tmγart nns, γlin ar afa n ujarif lli. Yasi d izikr, istγʷi t γ yan uẓru, ifk ixf n yizikr i tmγart, inna yas : « Γʷi t bahra, ad as ur trẓmt ! » Ibks izikr s ixf yadnin.

Ar ittggʷz d ujarif, aylliγ ilkm agʷlif lli. Ibdu ar d ittkks tammnt. Imšḍ lli kullu izwarn is t id ikks. Ar yaqqra i tmγart, inna yas : « Hata, smaqql d lxir a ! » Tfrḥ tmγart lli, trẓm i yizkr, tiri at tut rršš s lfraḥ, ismḍ nn izikr, idr nn urjliy, immt. Ur sul ššin tammnt.

Il se leva, lui baisa la tête et la main et lui dit : « Je te demande de me pardonner les paroles que je t'ai dites. » Le lettré lui répondit : « Donne-moi ta parole que tu ne mépriseras plus personne. » Il lui promit de ne plus jamais mépriser personne.

Le lettré dit alors à un de ses élèves : « Accompagne cet homme jusqu'à ce qu'il arrive. » Quand ils se furent un peu éloignés l'étudiant lui dit : « Ferme les yeux. » Il le poussa et lui dit encore : « Ouvre les yeux », et le lettré se retrouva dans sa mosquée. On raconte que le lettré auteur de ce prodige appartenait à la confrérie des « Boudala [1] ».

conte 13

L'HOMME ET SA FEMME

On raconte qu'il y a fort longtemps un homme trouva une ruche au beau milieu d'une falaise. Il s'en vint à la maison et dit à sa femme : « Accompagne-moi, nous allons enlever le miel d'une ruche que j'ai trouvée. »

Il fit ses préparatifs, prit un récipient pour y mettre le miel, emporta une corde très longue. Il se rendit en compagnie de sa femme au sommet de la falaise. Il attacha la corde à un rocher, en donna le bout à tenir à sa femme, lui disant : « Tiens-la solidement, ne la lâche pas ! » Puis il s'entoura de l'autre extrémité de la corde.

Il descendit le long de la falaise, jusqu'à ce qu'il parvienne à la ruche. Il se mit alors à enlever le miel. Ce fut le rayon de miel qui est au-dessus qu'il prit d'abord. Il appela sa femme : « Oh, regarde ceci ! » La femme, contente, lâcha la corde en voulant battre des mains, la corde glissa, l'homme tomba et mourut. Ils ne mangèrent plus jamais de miel.

---

1. *budali*, pl. *budala* « saint dont le mysticisme est empreint d'extravagance et de folie ; *elbudali* surnom appliqué spécialement à Sidi Raḥḥal » (cf. A.L. de Prémare et collaborateurs, *Dictionnaire arabe-français*, tome 1, Paris 1993, p. 161).

conte 14

LQIST N YAN URGAZ
LLI IZZNZAN TAMMNT Γ SSUQ

Yan urgaz iɛmmr mnnaw yilmawn n tammnt ɣ ssuq. Yašk nn dars yan urgaz, ira ad dars isɣ tammnt. Inna yas : « Mnšk at tzznzt tammnt ann ? » Inna yas : « Mḍi tt, iɣ tt tɛjb ar gis tsawalt. » Yasi urgaz ann yan yilm, ifsi t, imḍi tammnt, ifk t i bab nns, inna yas : « Amẓ, ar kiɣ gussɣ wayyaḍ. » Yamẓ t s ufus nns, yasi daɣ umssaɣ lli wayyaḍ, ifsi t, imḍi tammnt, ifk t daɣ i bab nns, yamẓ t s ufus nns yaḍnin. Yasi umssaɣ yan yilm n tammnt, irur. Iggammi bu tammnt mad a iskar i yilmawn lli yumẓ. Ar yaqqra i mddn at t fukkun.

conte 14

L'HISTOIRE DE L'HOMME QUI VENDAIT DU MIEL AU SOUK

Un homme remplit au marché quelques outres de miel. Un autre homme vint pour lui en acheter. Il lui dit : « Combien vends-tu ce miel ? » Le marchand lui répondit : « Goûte-le, s'il te plaît, fais m'en une offre. » L'acheteur prit une outre, l'ouvrit, goûta le miel et la rendit à son propriétaire, lui disant : « Prends-la jusqu'à ce que j'aie examiné l'autre. » Le marchand la prit à la main, l'acheteur prit une autre outre, l'ouvrit, goûta le miel et la rendit aussi à son propriétaire qui la prit de l'autre main. L'acheteur prit alors une troisième outre de miel et s'enfuit. Le marchand ne put rien faire des deux autres qu'il avait à la main. Il dut appeler pour qu'on le libère.

conte 15

LQIST N AYT HGGʷA

Zzman lli izrin, ikka tt nn yan lmuḍɛ, ar as ttinin « Ayt Hggʷa », illa gr Ugadir n Tmza t Tudant. Imaṭl unẓar, ikka nn mnnaw isggʷasn.

Nkrn kra n mddn, γʷin yan ugʷḍiḍ, asin d yat tgʷmamt n uγanim, kturn s waman, agʷln tt i ugʷḍiḍ lli, rẓmn as. Ifirri. Nnan as : « Awi nn aman i Sidi Ṛbbi iγ dars ur llin. »

Γ ssaɛt ann iga d Ṛbbi amdlu, ilin iggign d wusman, yili unẓar. Iḍr d yan iggig f ujarif illan iggi n lmuḍɛ ann. Ixlu fllasn ujarif ann, idl kullu lmuḍɛ, ngin iẓran ar asif. Ur gis d yagur mqqard yan, abla amksa lli iksan tawala.

Lliγ d yuḍa umksa, lmuḍɛ laḥ t. Iddu igli lmal nns aylliγ ilkm yan lmakan γ Indriff, iggawr gis, ibnu gis ma γ izdγ. Lmuḍɛ ann ar as ttinin ttmi n γakudann « Azur n Bu Twala ».

conte 15

LES AIT HEGGOUA

Il y avait, il y a fort longtemps, un village appelé Aït Heggoua, entre les villages Agadir n Tamza et Taoudant[1]. La pluie tardait, il n'y en avait pas eu depuis plusieurs années.

Quelques gens du village prirent un oiseau et un tube de roseau qu'ils remplirent d'eau, le suspendirent et l'attachèrent à l'oiseau, puis ils le lâchèrent. L'oiseau s'envola. Ils dirent : « Va porter cette eau à Dieu, puisqu'il n'en a pas. »

A cet instant même, le ciel se couvrit, il y eut tonnerre, éclairs et pluie. La foudre tomba sur la falaise qui dominait le village. La falaise s'effondra sur le village qu'elle recouvrit en entier, les pierres s'épandirent jusqu'à la rivière. Pas un habitant du village ne survécut en dehors du berger qui faisait, à son tour, paître les troupeaux.

Quand le berger revint, le village avait disparu. Il s'en alla poussant devant lui son troupeau jusqu'à ce qu'il arrive en un lieu de la fraction Indriff où il s'arrêta et bâtit de quoi y séjourner. Ce village est appelé depuis « la terrasse de celui dont c'était le tour. »

1. Villages de la fraction Achtouken.

conte 16

SAYDNA SULAYMAN, NTTAN D HUDHUD D BILQIS

Saydna Sulayman iγ iffuγ, ar ittmun d ljiš nns, at tn igan mddn d laṭyar d lawḥaš. Ar izzigiz yan ddur aylliγ tlkm tuẓẓumt n wass, igg"z γ yan lmakan ag gis isunfu. Hudhud yadlli iga mafaman, ar as immal γ illi γ llan waman.

Lliγ ig"n Saydna Sulayman, inna hudhud : « Ad dduγ, ad marriγ γ ignna s luqt lli γ ra ink"r ugllid. » Lliγ nn ikks kra γ ignna, iḍuf nn yat tmazirt γ mnid n Lyaman, ifirri hudhud aylliγ itrs γ yan wurti γ tmazirt n Saba. Yufa nn gis yan hudhud yaḍnin. Ar sawaln gratsn, inna yas : « Mat tgit ? » Inna yas : « Giγ hudhud n Sulayman. » Inna yas : « Amma kyyin, mat tgit ? » Inna yas : « Giγ hudhud n tgllitt Bilqis. » Inna yas : « Rwaḥ ad dari tkkt. » Inna yas : « Ksuḍγ ad maṭlγ ar kiγ a yyi isiggl ugllid. » Inna yas : « Uhuy, iγ as nn tiwit lxbar n Bilqis, hati ra ifrḥ. » Iddu, imun iss, aylliγ ilkm dar Bilqis. Iḍuf s walln nns tamazirt n Bilqis, yaḍu d.

Saydna Sulayman, nttan, lliγ ink"r γ yids, inna yasn : « Γrat nn i hudhud ad d yašk ad anγ iml maniγ llan waman. » Ar siggiln hudhud ur t ufin. Inna yasn : « Iγ d yuška, rat t εddbγ kra n lεdab iggutn nγd as γrsγ, abla iγ yyi d yiwi kra n lxbar fulkinin ! » Iγr i ṛṛays n latyar, at t igan taswwant. Aylliγ t id tlkm tswwant, inna yas Saydna Sulayman : « At tddut, a yyi tawit hudhud γill γill γill ! »

Tfirri tswwant. Aylliγ nn tkks kigan γ ignna, tḍuf nn hudhud lli, yuška d γ mnid n tmazirt n Saba. Tjjuwwi nn srs aylliγ tlkm t, tγ"i t, tnna yas : « Maniγ nn tmaṭlt ? Ar k isiggil ugllid ur k yufi ! Hati iggull yat tgallit iggutn as sar k iεddb ! » Inna yas hudhud : « Is nn gis ur igi " Abla iγ yyi d yiwi kra n lxbar " ? » Tnna yas tswwant : « εAd, inna γikann. » Inna yas hudhud : « Awa, la bas dari, hati iwiγ as d kra n lxbar fulkinin. »

conte 16

SALOMON, LA HUPPE ET LA REINE BILQIS

Quand Salomon sortait, il était accompagné de son armée composée d'humains, d'oiseaux et de bêtes. Un beau jour il marcha jusqu'au milieu de la journée et campa en un endroit pour s'y reposer. La huppe était autrefois un oiseau sourcier, qui indiquait à Salomon où était l'eau.

Quand le roi se fut endormi, la huppe se dit : « Je vais aller me promener dans le ciel, jusqu'à ce que le roi se lève. » Après avoir volé un peu dans le ciel, elle aperçut un pays du côté du Yémen, et vola jusqu'à ce qu'elle se pose dans un jardin du pays de Saba. Elle y trouva une autre huppe. Elles firent connaissance. « Qui es-tu ? » « Je suis la huppe du roi Salomon. Et toi, qui es-tu ? » « Je suis la huppe de la reine Bilqis, viens donc chez moi ! » « Non », répondit la huppe de Salomon, « j'ai peur d'être en retard si le roi me fait mander. » La seconde huppe lui dit : « Non, si tu lui portes des nouvelles de Bilqis, il sera très content. » Elles s'en allèrent ensemble et arrivèrent chez Bilqis. La huppe de Salomon regarda le pays avec attention et s'en revint.

Salomon, lorsqu'il se fut éveillé, dit à ses gens : « Appelez-moi donc la huppe, qu'elle vienne nous montrer où il y a de l'eau. » On rechercha la huppe et on ne la trouva pas. Le roi dit alors : « Quand elle reviendra, je lui infligerai une punition très grave, peut-être même la tuerai-je à moins qu'elle ne m'apporte de bonnes nouvelles ! » Il appela le chef des oiseaux, l'épervier. Lorsqu'il arriva devant le roi, il lui dit : « Pars et amène-moi la huppe sur le champ ! »

L'épervier s'envola. Quand il eut beaucoup volé, il aperçut la huppe qui revenait du côté du pays de Saba. Il se précipita sur elle, et quand il l'atteignit la saisit et lui dit : « Où t'es-tu attardée ? Le roi t'a cherchée, et ne t'a pas trouvée ! Il a fait la serment de te punir gravement ! » La huppe lui dit : « N'a-t-il pas dit dans ce serment : " Sauf si elle m'apporte de bonnes nouvelles ? " » « Oui », lui répondit l'épervier, « il l'a dit. » « Alors », dit la huppe, « je ne crains rien car je lui rapporte de bonne nouvelles. »

Tamẓ t tswwant, tawi t ar lgʷddam n Saydna Sulayman, trs t gis. Yamẓ Saydna Sulayman hudhud ɣ tkiwt nns, inna yas : « Maniɣ nn tskkiwst ar ɣill ? » Ar ittrgigi hudhud, inna yas : « Kʷti iɣ tllit ɣ lgʷddam n Ṛbbi ! Azkka yawm lqiyama, a yyi ur tɛddbt ! » Inna yas : « Awa fk yyi d lxbar, mani tkkit. » Inna yas : « Ddiɣ ar Saba, afɣ nn gis yat tmɣart ism nns Bilqis. Nttat a igan tagllitt n tmazirt ann. » Inna yas daɣ : « Tuti tgldit nns ti nnk. »

Inna yas Saydna Sulayman : « Ad ak fkɣ yat tbrat ad as tt tawit. » Yara tabrat, ifk as tt i hudhud, yawi tt hudhud aylliɣ ilkm lqṣr n Bilqis. Yaf tt nn tṭṭas, iskkiws ɣ usksl n lmnzh nns, aylliɣ tduy ɣ yiḍs. Iluḥ as nn tabrat lli, tasi tt, tɣr tt.

Hudhud lli yaḍu d. Tagllitt tssman luzara nns, tnna yasn : « Hati yat tbrat tuška yyi d ɣ dar Sulayman, inna gis : " Labudd ad d dari taškim at thdum. " Ṛilad mad awn idhrn, mat tram ? » Nnan as : « Nkkni tlla darnɣ lquwwa iggutn uggʷar n ti nns. » Tnna yasn : « Xmmemat, hann kra ugllid iɣ d ikšm s kra n tmazirt ar issdullu mddn lli fulkinin, issbdd willi xʷšnnin. » Tnna yasn : « Rad as ṣṣifḍɣ kra n lhdiyt at t armɣ. Iɣ iga agllid mqqurn, hati rad aɣ ibyyn, iɣ t ur igi, hati rat t nssn. »

Tṣṣifḍ as smmus idmya n ismg d smmus idmya n talyajurt n wurɣ d smmus idmya n talyajurt n nnqʷrt, tṣṣifḍ as sul smmus idmya n twayya. Tsls lksut n ismgan i twiwin, tsls lksut n twiwin i ismgan. Tṣṣifḍ as yat talyaqut ur idhir imi nns. Tṣṣifḍ imddukkal nns, tfka yasn lhdiyt ann.

Saydna Sulayman lliɣ issn is nn dars tuška lhdiyt ann, yumr i ljnun d ššayatin ad as skrn lyajur mqqurn n wurɣ d lyajur mqqurn n nnqʷrt. Ssun t ɣ yan ṛṛgg ɣ uɣaras lli rad kkin imddukkal n Bilqis, yamr idbu yisan kra n lɛadad iggutn ad skrn ssrbis[1] ɣ iggi n lyajur n nnqʷrt d wurɣ. Lliɣ d uškan idbu lhdiyt lli, ar ttannayn lyajur ann, bddn fllas yisan. Ḥqrn lhdiyt lli d iwin.

1. *skr ssrbis* « faire la haie sur le passage d'un personnage officiel », *ssrbis*, du français « service » (éds.).

L'épervier la saisit, l'emmena devant Salomon et l'y déposa. Salomon la prit par sa huppe et lui dit : « Où donc étais-tu avant de venir ici ? » L'oiseau se mit à trembler et dit au roi : « Souviens-toi que tu es en présence de Dieu ! Demain sera peut-être le jour du jugement, ne me punis point ! » Le roi lui dit : « Dis-moi donc d'où tu viens. » Elle lui répondit : « Je suis allée jusqu'au royaume de Saba. J'y ai trouvé une femme nommée Bilqis. C'est elle qui est reine en ce pays, son royaume est plus grand que le tien. »

Le roi lui dit : « Je vais te donner une lettre que tu lui porteras. » Il écrivit la lettre, la remit à la huppe qui l'emporta jusqu'au palais de Bilqis. Elle la trouva endormie et resta posée sur la fenêtre de son salon jusqu'à ce qu'elle s'éveille. Elle lui lança alors la lettre qu'elle prit et qu'elle lut.

La huppe s'en retourna. La reine réunit ses ministres. Elle leur dit : « Je viens de recevoir une lettre de Salomon, il y dit : " Il faut que vous veniez me rendre hommage. " Qu'en pensez-vous ? qu'en dites-vous ? » Ils lui répondirent : « Notre puissance est considérable et surpasse la sienne. » Elle leur dit : « Réfléchissez bien, car lorsqu'un roi envahit un pays, il rend lâches les gens de bien et élève au pouvoir les mauvais. Je vais lui envoyer quelques cadeaux pour savoir ce qu'il vaut. S'il est un grand roi, il nous le manifestera, s'il ne l'est pas, nous le saurons. »

Elle lui envoya cinq cents esclaves noirs, cinq cents lingots d'or, cinq cents lingots d'argent et cinq cents esclaves noires. Elle habilla les esclaves mâles du vêtement des esclaves femelles et les esclaves femelles des vêtements des esclaves mâles. Elle lui envoya encore une perle dont l'orifice n'était pas apparent. Elle remit tous ces présents à ses familiers pour qu'ils les donnent à Salomon.

Quand Salomon apprit la venue de ces cadeaux, il ordonna aux génies et démons de lui fabriquer une immense dalle d'or et une autre d'argent. Il les fit étendre à l'entrée de son camp, là où passeraient les amis de Bilqis, et ordonna à un grand nombre de cavaliers de faire la haie sur ces dalles précieuses. Quand arrivèrent ceux qui apportaient les présents, ils virent ces dalles sur lesquelles se tenaient les chevaux. Ils en conçurent du mépris pour le cadeau qu'ils apportaient.

Saydna Sulayman iffuγ d, nnan as : « Ha lhdiyt n tgllitt Bilqis. » Inna yasn : « Rarat as tt, hati ras srun nn ašk γ s kra n lquwwa iggutn, rak k^{w}n diγ γ tmazirt nnun, iγ d ur tuški s dari s ugayyu nns. »

Inna yadlli yan ljnn i Saydna Sulayman : « Tamγart ann idarn nns zud wi n uγyul. » Iksud a stt itihl. Inkr Saydna Sulayman, yamr i ljiš nns ad skrn yan ifrd γ imi n lmšwwr nns. Sqfn ifrd ann s jjaj. Uk^{w}an inna i ljnun : « Ma gigun izdarn a yyi d yawi lkursi n Bilqis γ tgmmi nns, at t id taf γ dari ? »

Inna yas yan gisn : « Zdarγ at t id awiγ qbl ur ta tnkirt γ γi. » Inna yas wissin : « Nkki zdarγ at t id awiγ ma γ tqqnt titt, trzm tt. » Inna yas : « Mqqar d kyyi ar rat t id yawi. » Iqqn alln nns, irzm tnt, iduf lkursi n Bilqis γ lg^{w}ddam nns. Inna yasn : « Ssxsrat gis imikk, ad ssnγ is tra at t tak^{w}z nγd uhu. »

Lliγ d tuška Bilqis, aylliγ d tlkm imi n lmšwwr, tiri at tzzigiz γ iggi n ifrd lli, tall lksut nns, tnna is tra at tzzigiz γ waman. Ismaqql nn Saydna Sulayman γ idarn nns, yaf nn tn ur gin γiklli s as inna ljnn. Inna yas : « Zayd, ka ur d aman aynna ! » Tkšm nn s dar Saydna Sulayman, inna yas : « Is iga lkursi yad zud wi nnm ? » Tnna yas : « Zund nttan », ašku ur tri ad as ttini : « Nttan nnit aya. » Γakudann itahl tt Saydna Sulayman, ila tt, ittaf dids sin ifrxan.

Salomon sortit alors. Ils lui dirent : « Voici les présents de la reine Bilqis. » « Rendez-les lui », leur dit-il, « je vais m'en aller chez vous avec des forces écrasantes et vous chasser de votre pays à moins qu'elle ne vienne ici elle-même. »

Un démon avait dit autrefois à Salomon : « Cette femme a des jambes d'âne. » Aussi avait-il peur de l'épouser. Il convoqua son armée et lui donna l'ordre de creuser un bassin à l'entrée de son camp. Il le fit recouvrir de verre. Puis il dit aux démons : « Lequel d'entre vous peut m'apporter le trône de Bilqis, pour qu'elle le trouve chez moi à son arrivée ? »

L'un d'entre eux lui répondit : « Je peux te l'apporter avant que tu ne te lèves d'ici ! » Le second lui dit : « Moi, je peux te l'apporter dans le temps qu'il te faut pour fermer les yeux et les rouvrir ! » « C'est bien », dit Salomon, « c'est toi qui me l'apporteras. » Il ferma les yeux, les ouvrit, et aperçut devant lui la chaise de Bilqis. Il leur dit : « Modifiez-la quelque peu, pour que je voie si elle peut la reconnaître. »

Bilqis vint. Lorsqu'elle arriva à l'entrée du camp, elle voulut marcher sur le bassin qu'avait fait creuser Salomon et releva son vêtement, car elle pensait marcher dans l'eau. Salomon regarda ses jambes et s'aperçut qu'elles n'étaient pas comme le génie les lui avait décrites. Il lui dit alors : « Avance sans crainte, ce n'est pas de l'eau ! » Elle arriva près de Salomon qui lui dit : « Est-ce que cette chaise ressemble à la tienne ? » Elle répondit : « Elle lui ressemble », ne voulant pas lui dire : « C'est la même. » Salomon l'épousa alors et en eut deux garçons.

Liste des noms propres, noms des tribus et toponymes

Les noms sont donnés dans l'orthographie conventionnelle, suivie par une transcription précise.

Achtouken, *Aštukn* : tribu ; fraction des Aït Souab
Afella n Temzgadiouin, *Afla n Tmzgadiwin* : village sommet 2359 m
Agadir n Ughrif, *Agadir n Uγrif* : village
Agadir n Temza, *Agadir n Tmza* : village
Aguelmim, *Aglmim* : village
Aït Aïn, *Ayt εIn* : fraction des Aït Souab
Aït Atta, *Ayt εAṭṭa* : tribu
Aït Baha, *Ayt Baha* : tribu
Aït Bahman, *Ayt Bahman* : fraction des Aït Souab
Aït Cherif, *Ayt Šrif* : tribu (?)
Aït el Ghaz, *Ayt Lγaz* : fraction des Achtouken
Aït Iguissel, *Ayt Igisl* : fraction des Aït Souab
Aït Kefsis, *Ayt Kfsis* : fraction des Aït Souab village
Aït Milk, *Ayt Milk* : fraction des Achtouken
Aït Mougel, *Ayt Mugl* : tribu
Aït Mzal, *Ayt Mẓal* : tribu
Aït Ouadrim, *Ayt Wadrim* : tribu
Aït Ouaziz, *Ayt Weziz* : fraction des Aït Souab
Aït Oughan, *Ayt Uγan* : fraction des Aït Souab
Aït Ouigman, *Ayt Wigman* : fraction des Aït Souab
Aït Oumghar, *Ayt Umγar* : fraction des Achtouken ?
Aït Sidi Ali ou Ahmed, voir Sidi Ali ou Ahmed
Aït Smouguen, *Ayt Smugn ~ Ismugn* : tribu
Aït Souab, *Ayt Ṣwab*, sg. *Aṣwab* : tribu
Aït Toudma, *Ayt Tudma* : fraction des Aït Souab
Aït Yahia, *Ayt Iḥya* : fraction des Aït Souab
Ammeln, *Ammln* : tribu
Asif Oulbn, *Asif Ulbn (?)* : vallée
Asif Tahameni, *Asif Tahamnni (?)* : vallée
Asouab, *Aṣwab* : individu de la tribu des Aït Souab
Azour Ighalen, *Azur n Iγalln* : village ; fraction des Aït Souab
Boudala, *Budala* : confrérie
Dougadir, *Ddu Ugadir* : village

Douzemmour, *Ddu Uzmmur* : village
Fouguerd, *F Ug^{w}rd* : village
Ida Oubakil, *Idawbɛqil* : tribu
Ida Ouguenidif, *Idagg^{w}nidif* : tribu
Ida Ouguersmoukt, *Idagg^{w}arsmukt* ~ *Idawrsmukt* : tribu
Ida Ousemlal, *Idawsmlal* : tribu
Ifghel, *Ifγll* : village
Iguissel, *Igisl* : fraction des Aït Souab
Igzoulen, *Ig^{w}zuln* : fédération (= Tagzoult)
Ihahan, *Iḥahan* : tribu
Ilallen, *Ilalln* : fédération
Imdioun, *Imdiwn* : fraction des Aït Souab
Imkouin, *Imkwin* : fraction des Aït Souab
Indriff, *Indrif* ~ *Indrifn* : fraction des Aït Souab
Isaguen, *Isagn* : fraction des Aït Souab
Iznaguen, *Iẓnagn* : tribu
Lalla Mamas Ali, *Lalla Mamas ɛAli* : sainte
Lkest, *Lkst* ~ *Lgst* : montagne
Moulay Ahmed, *Mawlāy Aḥmad* :
Regraga, *Irgragn* : tribu
Si Ahmed Dahbi, *Sīdī Aḥmad adh-Dhahabī* : sultan
Sidi Abd el Aziz, *Sidi ɛAbdlɛaziz* : saint
Sidi Abd el Wahed, *Sidi ɛAbdlwaḥd* : saint
Sidi Abd el Wasâ, *Sidi ɛAbdlwasɛ* : saint
Sidi Ahmed ou Iâzza, *Sidi Ḥmad u Iɛzza* : saint
Sidi Ahmed ou Yahia, *Sidi Ḥmad u Iḥya* : saint
Sidi Ali ben Nacer, *Sidi ɛAli bn Naṣr* : saint
Sidi Ali ou Ahmed, *Sidi ɛAli u Ḥmad* : saint
Sidi Lahsen ou Mhammed, *Sidi Lḥsn u Mḥammd* : saint
Sidi Lahsen ou Tayb, *Sidi Lḥsn u Ṭayyb* : saint
Sidi Messaoud ou Brahim, *Sidi Mseud u Brahim* : saint
Sidi Mhammed ou Messaoud, *Sidi Mḥammd u Mseud* : saint
Sidi Saâd ben Abi Waqas, *Sidi Saɛd bn Abi Waqas* : saint
Sidi Saïd ou Lahsen Gouaoujjou, *Sidi Sɛid u Lḥsn Gg^{w}awjju* : saint
Sidi Saleh ou Sliman, *Sidi Salḥ u Sliman* : saint
Souk Larbaâ, *Suq Larbɛa*, voir Tanalt
Sous, *Sus* : région
Tafraout, *Tafrawt* : village, centre économique des Ammeln

Taheggouat, *Tahgg*^{w}*at* : fédération
Takoucht, *Takušt* : village ; fraction des Aït Souab
Talmest, *Talmst* : village
Taltemsen, *Taltmsn* : village
Tamdakourt, *Tamdaqqurt* : village et administratif
Tanalt, *Tanalt* : village, centre économique des Aït Souab
Taoudant, *Tawdant* : village
Taoujrart, *Tawjrart* : village
Tayernit, *Tayrnit* : village
Tiouazouin, *Tiwwazzuyn* : village
Tiourarine, *Tiwrarin* : village
Touchka, *Tuška* : village
Toudma, *Tudma* : village ; fraction des Aït Souab

Aït BAHA
Aït-Mzal
IDA OUKTIR
AIT OUIGMANE
AIT OUADRIM
ACHTOUKENE
IMDIOUN
AIT OUGHANE
AIT TIDLI
Asif Angerf
Targ"a n Touchka
AIT BAHMANE
El Hat
IMKOUIN
1306
AIT SOUAB
1726
Talten
Targ"a n Taima
AZOUR IGHALENE
ISSAGUENE
Asif Oulsene
Asif n Takerbi
INDRIFF
1350
1737
Afella n Tmergadiouin
2359
AIT AHMED
Lalla Mamma Ali
Targ"a Izmguen
TOUDMA
Lkest
2300
1207
Sidi Sayel
Tanak
TAKOUCHT
IGUISSEL
Asif Amegdaz
Asif Takerwis
Fouguerd
AIT YAHIA
AMMELN
IDA OUGUERSIF

limite de la tribu

oued

piste autocyclable

moussem

sommet de montagne

palmeraies et oliveraies

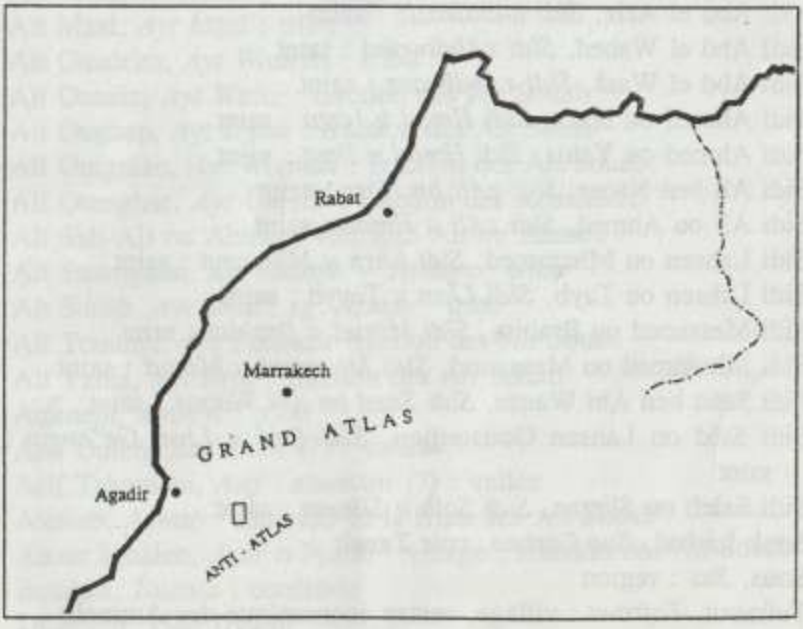


TABLE DES MATIERES

Avant propos 7

Jean Podeur 10

Système de transcription 12

I - ETUDE SUR LA TRIBU DES AIT SOUAB 19

1 - Le pays 19

2 - La population 20

2.1 - Origines 20
2.2 - Historique sommaire 21
2.3 - Dialecte parlé 23

3 - La vie économique 23
3.1 - Agriculture 23
3.2 - Arboriculture 25
3.3 - L'élevage 27
3.4 - La forêt 28
3.5 - Artisanat 29
3.6 - Emigration 29

4 - La vie sociale 30

4.1 - Le foyer 30
4.2 - Le village 31
4.3 - La tribu 32
4.4 - La vie sociale 33

5 - Religion et coutumes 34

5.1 - Ecoles religieuses 35
5.2 - Les Chorfas 36
5.3 - Les moussems 36
5.4 - Coutumes 37

6 - Conclusion 39

7 - Liste des saints protecteurs des fractions 41

8 - Répertoire des fractions de la tribu Aït Souab 42

II - TEXTES 44

Enigmes 44

Proverbes 49

Chants 56

Textes

1 - La culture en zone irriguée 71
2 - La moisson 73
3 - Le dépiquage 75
4 - Le vannage 77
5 - La cueillette des olives 79
6 - Le ramassage de l'argan 81
7 - Le palmier 83
8 - La récolte des dattes 85
9 - Les potiers 95
10 - La demande en mariage 89
11 - Le mariage 91
12 - La mort 95
13 - La confrérie des « tireurs » 99
14 - Lalla Mamas Ali 101
15 - La fête des *idrnan* 105
16 - L'expulsion des vers 107
17 - Les juifs dans le pays des Aït Souab 109
18 - La peste 111
19 - Origine des leffs Taheggouat et Tagzoult 113
20 - Soumission de la tribu des Aït Souab 115

Contes

1 - Le chleuh et l'arabe 119
2 - Les bêtes qui voulurent se donner un roi 119
3 - Le voleur et le propriétaire de la maison 121
4 - Que le gardien se garde lui-même 121
5 - Les Aït Smouguen et la culture du sel 123
6 - Quand on est un homme (...) 125
7 - Les deux hommes et la panthère 127
8 - Le moineau et le piège 129
9 - Le lion, le chacal et le hérisson 131
10 - L'homme, sa femme et l'oncle Mars 131
11 - La vipère et l'homme 135
12 - Le lettré de la mosquée et le vagabond 137
13 - L'homme et sa femme 139
14 - L'histoire de l'homme qui vendait du miel au souk 141
15 - Les Aït Haggoua 143
16 - Salomon, la huppe et la reine Bilqis 145

Liste des noms propres, noms des tribus et toponymes . . . 151

Carte 154

Table des matières 157

TEXTES BERBÈRES DES AÏT SOUAB

Pour accompagner le développement des études berbères, il est indispensable de mettre à la disposition des enseignants, des étudiants et des lecteurs les matériaux de base que constituent les contes, récits et autres textes recueillis, transcrits et traduits par les premiers berbérisants — documents trop longtemps confinés dans les archives des centres de recherches spécialisés. C'est à la publication de ces textes que se consacre la collection "Bilingues" : leur apport est considérable au plan linguistique autant que culturel, ethnologique et anthropologique.

La présente édition des *Textes berbères des Aït Souab*, dirigée par le Dr Harry J. Stroomer (Université de Leyde, Pays-Bas), reprend, dans une transcription normalisée et une traduction révisée, le mémoire du capitaine J. Podeur, "Etude linguistique sur la tribu des Ayt-Saoub de l'Anti-Atlas" (1950), présenté dans le cadre des études pour le Diplôme d'études supérieures marocaines, et dont un exemplaire a été retrouvé parmi la documentation du fonds Roux (IREMAM) à Aix-en-Provence.

Ces textes ont été recueillis dans les années quarante à Tanalt. Outre une sélection de proverbes, contes, chants et énigmes, ils proposent un tableau ethnographique inédit et très richement documenté de la tribu des Aït Souab (pratiques agricoles, rites de sociabilité, confréries, prophylaxie etc.). Transcription et traduction sont présentées en vis-à-vis.

Illustration de couverture : *Vallée aux environs de Tanalt.*
© Paolo de Mas, Université d'Amsterdam.

ISBN 2-85744-826-0

ISSN 0985-4223